

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES ET INTERVENTIONS RÉGIONALES

PAR

LOUIS-CHARLES GUILLEMETTE

ESSAI D'HISTORIOGRAPHIE : LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE

AOÛT 2011

REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'aide, le soutien et le support de tout mon entourage durant sa rédaction.

Merci, en premier lieu, à ma directrice, Cylvie Claveau, professeure en histoire de l'Europe contemporaine au Département des Sciences humaines de l'UQAC, qui m'a offert un modèle de réflexion, de rigueur et de passion m'ayant permis de réussir ce mémoire et d'en être fier. Merci également à Mme Guylaine Munger, secrétaire de la Maîtrise en Études et Interventions Régionales du département de Sciences humaines de l'UQAC, qui m'a accordé une aide précieuse pour en finaliser la rédaction.

Merci ensuite à ma blonde, qui a tout fait pour m'aider, mais surtout, qui a toujours trouvé les bons mots pour m'encourager. Merci aussi pour m'avoir donné deux garçons entre-temps, qui sont la source la plus forte de mon inspiration.

Merci à mon père, sans qui rien de cela n'aurait été possible, mon plus fidèle allié et mon lecteur le plus critique.

Merci à ma mère, qui, en plus d'avoir toujours cru en moi, a eu souvent le don de me rappeler «qu'il faut que tu la finisses!»

Merci à ma sœur, ma grande amie, qui a agrémenté mes longues soirées de travail avec nos discussions intenses.

Merci enfin à mes amis, pour m'avoir encouragé, mais aussi pour m'avoir rappelé qu'il y a d'autres choses dans la vie que la Guerre civile espagnole.

RÉSUMÉ

De juillet 1936 à mars 1939 se déroule, en Espagne, une guerre civile. Lorsqu'un leader politique de la droite se fait assassiner, un groupe d'éminents généraux répliquent et déclenchent une insurrection qui se généralise en guerre lorsque des organisations syndicales et politiques de gauche décident de défendre la République. Le parfait rendez-vous idéologique est trop invitant pour que les futurs protagonistes de la Deuxième Guerre mondiale s'absentent. Se déroule alors 3 ans d'un conflit particulièrement meurtrier précurseur de celui qui suivra, certes, mais aussi conséquence d'une évolution politique et sociale chargée et propice à l'affrontement en Espagne. Un conflit acharné, qui débute pourtant comme un *pronunciamiento* classique, mais dont la réplique «populaire» pousse ses protagonistes à rivaliser en répression. Après cette vague de terreur, les deux factions vont également procéder à une épuration idéologique à l'interne. Durant ces événements, il se déroule aussi un affrontement militaire qui scelle véritablement l'issue de la guerre.

Plusieurs aspects font que, d'une part, le déroulement militaire de la Guerre civile, la compréhension de son origine, la terreur qui y est perpétrée et les divisions internes des deux ennemis nécessitent une compréhension précise pour expliquer et concevoir la Guerre civile espagnole. D'autre part, l'implication des grandes puissances, le régime de Franco, la présence d'un contingent d'étrangers (journalistes, militaires, experts et conseillers) et la Guerre froide ont limité la portée des études historiques à son sujet. C'est pourquoi la déclassification des archives soviétiques a permis d'en apprendre autant sur des éléments jusque-là restés méconnus ou mal connus.

Ainsi, grâce aux travaux des historiens actuels, nous sommes à même d'aborder la Guerre civile espagnole en étudiant les thèmes les plus significatifs à l'aide des sources les plus fidèles dans un contexte davantage serein pour la comprendre.

On verra que les premières monographies ne sont pas dépourvues de qualité, que celles qui suivent parviennent à approfondir certains éléments, mais que les études actuelles bouleversent complètement l'historiographie en abordant autrement les thèmes connus et en identifiant d'autres thèmes de façon précise. Le résultat est probant, l'histoire de la Guerre civile espagnole n'est pas terminée, elle a été prolifique, mais elle a encore le potentiel de nous en apprendre davantage.

LISTE DES SIGLES

CEDA : *Confederacion Espanola de Derechas Autonomas* – Confédération Espagnole des Droites Autonomes, alliance de partis de droite catholiques d'avant-guerre.

CNT : *Confederacion Nacional del Trabajo* – Confédération Générale du Travail, syndicat anarcho-syndicaliste

CTV : *Corpo di Truppe Volontarie* – Corps des Troupes Révolutionnaires, corps expéditionnaire fasciste italien

FAI : *Federacion Anarquista Ibérica* – Fédération Anarchiste Ibérique, anarchistes purs et durs

JONS : *Juntas de Ofensiva Nacional-sindicalista* – L'Union d'Offensive National-Syndicaliste, groupe fasciste

PCE : *Partido Comunista de Espana* – Parti Communiste Espagnol, parti communiste officiel

POUM : *Partido Obrero de Unificaciòn Marxista* – Parti Ouvrier d'Unification Marxiste, parti communiste révolutionnaire et antistalinien

PSOE : *Partido Socialista Obrera de Espana* – Parti Socialiste Ouvrier Espagnol

PSUC : *Partido Socialiste Unificado de Cataluna* – Parti Socialiste Unifié de Catalogne, alliance des partis socialistes catalans

SIM : *Servicio de Inteligencia Militar* – Service d'Intelligence Militaire, contre-renseignement républicain

UGT : *Union General de Trabajadores* – Union Générale du Travail, centrale syndicale socialiste

UME : *Unión Militar Espanola* – Union Militaire Espagnole, groupement d'officiers de droite

UMRA : *Union Militar Republicana Antifascista* – Union Militaire Républicaine Antifasciste, groupement d'officiers républicains

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	i
RÉSUMÉ	ii
LISTE DES SIGLES	iii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 DE L'EMPIRE À L'INSURRECTION	24
1.1 L'INTERPRÉTATION CONTEMPORAINE	25
1.1.1 L'ORIGINE D'UN CONFLIT	26
1.1.2 LA FIN DE L'EMPIRE	28
1.2 L'HISTORIOGRAPHIE	32
1.2.1 LA COURTE ORIGINE DE LA RÉVOLUTION	32
1.2.2 L'AMORCE D'UNE VISION PLUS LARGE	33
1.2.3 LE GRAND RATTRAPAGE	35
1.2.4 LA VISION CLASSIQUE	37
1.2.5 LA RENAISSANCE CULTURELLE	37
1.3 LE CHEMIN VERS LA GUERRE : LA VISION ACTUELLE	38
1.3.1 UNE RÉPUBLIQUE PERDUE	40
1.4 L'HISTORIOGRAPHIE	43
 CHAPITRE 2 DE L'INSURRECTION À LA GUERRE (18 JUILLET 1936 AU 25 AOÛT 1936)	 46
2.1 LE FRONT POPULAIRE	46
2.2 L'INTERPRÉTATION CONTEMPORAINE	48
2.2.1 LE SOULÈVEMENT AU MAROC	49
2.2.2 LA RÉACTION RÉPUBLICAINE	50

2.2.3 SÉVILLE ET LES AUTRES.....	51
2.2.4 LE SCHÉMA.....	53
2.2.5 L'ERREUR DES NATIONALISTES À MADRID.....	53
2.2.6 LA SURPRISE BARCELONAISE.....	55
2.2.7 FRANCO AU MAROC.....	57
2.2.8 LA MARINE.....	58
2.2.9 LE TRANSPORT DES TROUPES AFRICAINES.....	59
2.2.10 MOLA À BURGOS.....	60
2.2.11 L'ÉTAT DES FORCES.....	61
2.3 L'HISTORIOGRAPHIE.....	63
2.3.1 LA STRICTE RECHERCHE DES FAITS.....	64
2.3.2 LA POLITISATION D'UNE GUERRE.....	66
2.3.3 UNE VERSION PLUS CONSENSUELLE.....	67
2.3.4 LES OUVRIERS AU SECOURS DE LA RÉPUBLIQUE.....	68
2.3.5 « LES OFFICIERS SONT DIVISÉS, LES SOLDATS SONT CONSCIENTS. ».....	70
CHAPITRE 3 LES TERREURS.....	74
3.1 L'INTERPRÉTATION CONTEMPORAINE.....	74
3.1.1 UNE VIOLENCE LÉGITIME.....	77
3.1.2 LA TERREUR ORGANISÉE.....	79
3.1.3 LA LIMPIEZA BLANCHE.....	81
3.2 L'HISTORIOGRAPHIE.....	84
3.2.1 LA GAUCHE COUPABLE.....	85
3.2.2 LE MOINDRE EFFORT.....	86
3.2.3 DEUX MANIFESTATIONS DU MÊME MAL.....	87
3.2.4 LE DÉBUT D'UNE NOUVELLE HISTOIRE.....	89

3.2.5 LA FORCE DE LA COMPARAISON	92
CHAPITRE 4 L'IMPOSITION DU POUVOIR POLITIQUE.....	97
4.1 L'INTERPRÉTATION CONTEMPORAINE DE L'IMPOSITION DU POUVOIR POLITIQUE À DROITE.....	98
4.1.1 L'ÉTAT MILITAIRE	99
4.1.2 L'ÉGLISE COMME FONDEMENT	105
4.2 L'HISTORIOGRAPHIE.....	108
4.2.1 L'ANALYSE POLITIQUE DU FRANQUISME... ..	108
4.2.2 L'ANALYSE POLITIQUE DU FRANQUISME...ÉLARGIE AU NATIONALISME	111
4.2.3 UNE LECTURE POLITIQUE OBJECTIVE.....	115
4.3 L'INTERPRÉTATION CONTEMPORAINE DE L'IMPOSITION DU POUVOIR POLITIQUE À GAUCHE.....	118
4.3.1 LA RÉVOLUTION	119
4.3.2 LA DÉSORGANISATION RÉPUBLICAINE	120
4.3.3 LA CHUTE DE CABALLERO	121
4.3.4 MAI À BARCELONE.....	122
4.3.5 LE POUVOIR COMMUNISTE.....	123
4.3.6 L'EFFONDREMENT.....	124
4.4 L'HISTORIOGRAPHIE.....	125
4.4.1 RÉTABLIR L'ÉQUILIBRE.....	126
4.4.1.1 LA PRISE DU POUVOIR COMMUNISTE.....	128
4.4.2 L'APPORT DES FAITS.....	129
4.5 LES INTERPRÉTATIONS DU SECOND GROUPE	131
4.5.1 LA COMPRÉHENSION DE LA SCÈNE POLITIQUE	131
4.5.2 L'IMPORTANCE DU FACTEUR RÉGIONAL	132

4.5.3 LA THÈSE COMMUNISTE.....	133
4.5.4 LA RÉFÉRENCE OUVRIÈRE.....	134
 CHAPITRE 5 L’AFFRONTMENT MILITAIRE.....	137
5.1 L’INTERPRÉTATION CONTEMPORAINE	137
5.1.1 LA ROUTE VERS MADRID (6 AU 23 NOVEMBRE 1936).....	141
5.1.2 LA BATAILLE DE MADRID.....	142
5.1.3 L’AIDE ÉTRANGÈRE	145
5.1.4 LA GUERRE AU NORD (NOVEMBRE 1936 À AOÛT 1937).....	147
5.1.5 LES OFFENSIVES RÉPUBLICAINES DE DIVERSION.....	149
5.1.6 LA BATAILLE DE BELCHITE (24 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1937)	151
5.1.7 LA BATAILLE DE TERUEL (15 DÉCEMBRE AU 22 FÉVRIER 1938)	153
5.1.8 LA BATAILLE DE L’EBRE (24 JUILLET AU 15 NOVEMBRE 1938)	157
5.2 L’HISTORIOGRAPHIE.....	163
5.2.1 LE MAILLON FAIBLE.....	164
5.2.2 LE REGAIN	165
5.2.3 LA VERSION OFICIELLE	169
5.2.4 LA VERSION AMÉLIORÉE.....	171
 CONCLUSION	177
BIBLIOGRAPHIE.....	189
ANNEXE	196

INTRODUCTION

Qui aurait pu penser qu'avec l'assassinat du politicien de droite Calvo Sotelo, l'Espagne se précipiterait dans une guerre civile d'une rare violence? Le contexte s'y prête bien pourtant, alors que les protagonistes de la Deuxième Guerre mondiale se préparent au pire, l'Espagne offre un cadre parfait pour tester leurs forces. Il faut également, et surtout, compter sur la situation interne très explosive du pays. Depuis le départ du roi en 1931, dont le règne a suscité un affrontement politique constant depuis la fin du XIXe siècle, jamais les nouveaux acteurs politiques ne sont parvenus à faire baisser la tension. Le résultat est sans équivoque. Au lendemain de la mort de Sotelo, le 13 juillet 1936, l'Espagne entre en Guerre civile. Ce n'était pas un geste isolé, mais plutôt l'aboutissement d'une histoire particulière, celle d'une Espagne qui chérit la violence et qui combat le modernisme.

L'Espagne est un territoire qui est, depuis toujours, convoité autant pour ses richesses que sa situation géographique stratégique ou son climat. Après les Romains qui terminent la conquête de la péninsule ibérique au I^{er} siècle av. J.-C., les Wisigoths s'approprient la région lors de l'effondrement de l'Empire romain au IV^e siècle pour la perdre aux mains des musulmans au début du VIIe siècle. Cette présence contribue à l'éveil culturel et technologique de l'Espagne. Après 5 siècles de domination, le joug arabe perd de sa puissance, affaibli par des tensions internes¹. Les armées chrétiennes du nord parviennent à reconquérir petit à petit le territoire espagnol, opérant en simultané l'unité des royaumes chrétiens, forgeant la puissance d'un État conquérant, uni et catholique. En 1492, le dernier royaume arabe de Grenade est vaincu, mettant ainsi fin à l'épopée mauresque en Espagne. La même année, Christophe Colomb découvre l'Amérique et l'Espagne entame

¹ André CLOT. L'Espagne musulmane. Paris, Éd. Perrin, 1999, 425 pages.

son siècle d'or². Ponctué du règne majeur de Charles Quint et de Philippe II, l'Espagne érige, grâce aux richesses du Nouveau Monde, un Empire colonial immense s'étendant sur tous les continents. C'est plutôt sur l'eau que s'amorce sa chute. Incapable de rivaliser avec l'Angleterre, la défaite de l'Invincible Armada en 1588 le prouve, l'Empire espagnol perd irrémédiablement au profit des autres puissances européennes. La Guerre de Succession d'Espagne en 1701 impose, de par la victoire française, un nouvel ordre des choses. Confronté à la Révolution française de 1789, l'aristocratie espagnole défend ses acquis mais Napoléon Bonaparte parvient à imposer sa domination à la suite de la Guerre d'Espagne (1808-1814)³. Cette remise en question de la couronne espagnole cause une vague de révoltes qui permet à pratiquement toutes les colonies américaines d'obtenir leur indépendance en 1830. En Espagne, les choses se corsent aussi pour la royauté alors qu'un affrontement entre héritiers crée les guerres carlistes (1833-1840, 1846-1849, 1872-1876). En 1898, l'Espagne perd, aux mains des Américains, ses dernières colonies en Amérique (Cuba, Porto Rico, les Philippines et l'Île de Guam), scellant, pour ainsi dire, la destinée coloniale de l'Espagne. Au pays, confrontés à une instabilité constante, les militaires s'arrogent une bonne partie du pouvoir politique, mais se révèlent incapables de contenir les tensions sociales qui émergent. Le roi Alphonse XIII quitte le pays en 1931, ouvrant la voie à une démocratisation rapide de l'Espagne où la classe politique se révèle incapable de contenir les fortes animosités qui se sont développées au cours des dernières années. C'est ce qui explique le climat particulièrement chargé et violent où dans lequel se déroule cette escalade qui engendre la Guerre civile espagnole.

² Bartolomé BENNASSAR. Un siècle d'or espagnol, Paris, Robert Laffont, 1982, 332 pages.

³ Jean-Joël BRÉGÉON. Napoléon et la guerre d'Espagne. Paris, Éd. Perrin, 2009, 356 pages et Jean THIRY. La Guerre d'Espagne. ÉD. Berder-Levrault, 1965, 353 pages.

Le 17 juillet 1936, l'insurrection est déclenchée dans les garnisons du Maroc, appelées l'Armée d'Afrique. Pendant que le Gouvernement républicain tergiverse, l'Armée d'Afrique traverse la Méditerranée et entame, depuis Séville, une courte mais radicale campagne qui longe la côte du sud puis la frontière ouest du pays. Après la libération de l'Alcazar de Tolède à la fin septembre, l'Armée d'Afrique se dirige vers Madrid. Entre temps, le général Mola débute une offensive au Nord, pour rejoindre, depuis Saragosse, Francisco Franco à Madrid à la tête de l'Armée nationaliste pour prendre la capitale et clore l'affrontement au plus tôt.

C'est à ce moment que les forces étrangères entrent en jeu, pervertissant l'équation, la rendant insoluble. D'un côté, la Légion Condor allemande et le *Corpo di Truppe Volontarie* (CTV) italien ajoutent de la technologie et une puissance de feu aux troupes nationalistes. De l'autre, l'aide soviétique et l'arrivée des Brigades internationales permettent à l'Armée républicaine d'améliorer son expertise militaire et la discipline au sein de ses rangs.

La bataille de Madrid, durant le mois de novembre 1936, voit le destin de la Guerre civile prendre un nouveau chemin, celui de la guerre totale. Alors qu'auparavant, on assiste à une guerre de mouvement, avec Madrid, c'est le début de la guerre de positions. La République résiste et Franco modifie sa stratégie. Madrid sera la dernière à tomber.

Après deux autres tentatives pour prendre des positions proches de la capitale, l'Armée nationaliste change de cible et se dirige au Nord pour mettre fin à la division de ses troupes. Cette offensive, menée par Mola, est connue de par l'impact international du bombardement de Guernica en avril 1937.

Pour gêner Franco dans sa route vers Bilbao, les républicains tentent, à deux reprises durant l'été 1937, des offensives de diversion. Le 6 juillet, Rojo dirige l'Armée républicaine vers Brunete, ville située tout près de Madrid. Le manque de préparation et d'organisation des troupes gouvernementales leur coûte la victoire. Le même objectif

sous-tend l'autre offensive de diversion, à la fin du mois d'août, à Belchite. Le résultat n'est guère plus encourageant pour la République. Par ailleurs, au niveau interne, la région où se déroule l'offensive permet à l'État-major communiste de réduire au silence les derniers bastions anarchistes, ayant résisté à la guerre interne que s'est livrée la République au mois de mai, à Barcelone.

En effet, durant plus de quatre jours, les milices anarchistes affrontent les soldats communistes dans une lutte fratricide. L'objectif est de réduire l'influence anarchiste sur le Gouvernement et d'unifier le commandement militaire. La balance du pouvoir revient finalement entre les mains des communistes. En plus de briser l'espoir, ils évacuent le peu d'esprit critique que la République avait encore. En se confortant dans leur méthode, les stratèges militaires communistes ne réussiront jamais à prendre Franco de vitesse, refusant obstinément de remettre en question leur approche et leur stratégie.

Pendant ce temps, Franco parvient, avec beaucoup plus de finesse, à faire l'unité autour de sa personne sans jamais mettre en péril son effort de guerre. Ces luttes internes suscitent leur lot de terreur et de répression. De part et d'autre, et ce depuis le déclenchement de l'insurrection, les deux camps perpètrent des tueries. Même si les motivations sont différentes, les résultats sont les mêmes, la mort de civils innocents. La réalité n'est pas différente sur les champs de bataille.

Alors que le Nord tombe aux mains des nationalistes à l'automne de 1937, la République songe déjà à une contre-offensive. La ville de Teruel est identifiée comme la prochaine cible. L'hiver de 1937-1938 est marqué par la difficile lutte se déroulant dans les murs de la cité. Le froid sibérien et la dureté des combats marquent un tournant. Les vainqueurs de cet affrontement posséderont une longueur d'avance. Après les premiers jours où l'Armée républicaine se révèle être efficace, la rapidité de la réaction nationaliste et la puissance de son aviation permettent à Franco de reprendre l'initiative pour ne plus jamais la perdre.

Inspiré par cette victoire, il décide de poursuivre sur sa lancée et d'aller rejoindre la mer à travers l'Aragon. Son offensive est arrêtée à Valence, siège d'un gouvernement républicain en déroute dont l'idée prioritaire est de se positionner le mieux possible pour conclure une paix honorable avec Franco. Le problème est que le futur *caudillo* n'a aucunement l'intention de négocier, Franco veut détruire toute trace de la République. C'est dans ce contexte que se déroule la bataille de l'Èbre; une rivière qui traverse le pays au nord-est à proximité de Saragossa.

La stratégie est géniale, le plan est bien conçu. Mais d'objectif, la rivière devient un obstacle et bloque aussi bien l'avancée républicaine que sa retraite. Comme à Teruel, d'abord surpris, les nationalistes se reprennent, réagissent et finissent par faire reculer l'armée républicaine jusqu'à son point d'origine.

Ce qui est censé être une offensive stratégique pour affaiblir l'armée nationaliste se révèle être la défaite ultime de la République. Alors que la formation éclair d'une armée puissante prouve que la poursuite de la guerre est possible, les dirigeants républicains adoptent plutôt la mauvaise tactique, ce qui a comme conséquence de mettre un terme à toute possibilité de résistance. Par la suite, le reste de l'Espagne républicaine est complètement affaibli, résigné et prêt à laisser aux franquistes ce qu'ils veulent. La suite est prévisible et peu glorieuse. L'Espagne républicaine s'entre-déchire, les divisions et les animosités passées reviennent hanter ses protagonistes. Franco remporte la victoire et instaure un pouvoir autoritaire qui va durer près de 30 ans.

Ce qu'il y a de surprenant dans ce conflit, en plus du simple fil des événements, c'est la façon particulière que nous l'avons compris. Comment l'historiographie, de ce conflit qui possède une somme de publications importantes, s'est développée et a évolué? Comment pouvons-nous identifier la contribution des plus grandes tendances historiographiques à son interprétation? Qu'est-ce qui a été jugé comme fondamental à une certaine époque et qui ne l'est plus à une autre? Quelles sont les logiques qui structurent et façonnent les

différentes tendances et la manière dont cela se manifeste dans l'historiographie? C'est, entre autres, à ce genre de questions que l'essai historiographique offre des réponses.

L'intérêt premier d'entreprendre un essai historiographique découle de cette volonté de comprendre comment les sociétés occidentales se sont représenté l'histoire de la Guerre civile espagnole; un conflit interne, où se déroulent plusieurs massacres de populations civiles, à quelques mois du déclenchement d'un autre conflit sanglant aux apparences semblables. La perception s'est révélée tronquée dès le départ. Cette proximité avec la Deuxième Guerre mondiale et les rôles que jouent Hitler, Mussolini et Staline, la confrontation des idéologies de Gauche et de Droite et la présence des Brigades internationales, tout est en place pour que l'on assiste à une répétition de la Deuxième Guerre mondiale. La Guerre civile espagnole apparaît donc, au départ, comme un reflet de ces tensions façonnant le monde. Cette thèse est encore véhiculée aujourd'hui par certains auteurs. Pourtant, il est impossible de faire abstraction de tout le contexte interne de l'Espagne de l'époque, autrement plus complexe et explosif, où résident les causes profondes de cette guerre fratricide. C'est ce que l'historiographie actuelle affirme.

De plus, il demeure cohérent de constater comment ces nations «civilisées» se représentent leurs tueries passées. Parce que, nous devons l'admettre d'emblée, autant la Guerre civile espagnole que la Deuxième Guerre mondiale sont avant tout d'énormes tueries. Autant ces pays sont en avance, développés et civilisés, autant perpètrent-ils le plus grand nombre de meurtres de l'histoire. Comment peut-on ensuite survivre en regardant le passé froidement. La Deuxième Guerre mondiale est un objet trop vaste pour que l'étude historiographique puisse se faire dans le cadre d'un mémoire de maîtrise. Par contre, la Guerre civile espagnole, malgré le très grand nombre de monographies à son sujet, possède un nombre assez restreint de monographies importantes. Cela permet d'en extirper une somme de matières utiles pour procéder à son étude et en proposer une lecture propre, une analyse d'ensemble de l'évolution de la connaissance.

Ensuite, la forte présence d'acteurs sociaux et de témoins étrangers facilite la formation de perceptions particulières et souvent tronquées de la réalité. Autant, un grand nombre de journalistes et auteurs qui suivent le déroulement du conflit et rapportent, avec leurs biais, les événements. Autant, les écrits d'André Malraux⁴, George Orwell⁵, Arthur Koestler⁶ ou Ernest Hémingway⁷ contribuent au façonnement d'une version des faits où le recul et l'analyse réfléchie sont moins possibles. De plus, les membres Brigades internationales vont colporter des versions de l'histoire de la Guerre civile qui sont également orientées. Et enfin, l'extrémisme politique qui caractérise certains acteurs du conflit en lien avec la Guerre froide qui émerge quelques années plus tard, il devient alors bien ardu de porter certains jugements, sur Staline et sur Franco, par exemple. Trop souvent, la réalité politique contemporaine brime la compréhension de celle du passé.

Mais il y a également une caractéristique particulière à l'historiographie de la Guerre civile espagnole qui rend son étude vraiment significative; la durée de la mainmise sur le pouvoir par Franco. En effet, l'homme qui remporte la Guerre Civile espagnole conserve, par la suite, le contrôle du pays pendant 30 ans, instaurant une répression d'après-conflit en régime, systématisant la traque qu'il fait aux opposants et imposant une censure particulièrement efficace qui rendra impossible toute interprétation s'appuyant sur des sources sûres. La compréhension de la guerre qu'il remporte ne peut qu'en souffrir. C'est pourquoi, durant les 30 ans au pouvoir de Franco, aucun Espagnol n'est parvenu à publier une étude sérieuse sur la Guerre civile. Ceux qui l'ont fait n'ont convaincu personne sur l'objectivité présumée de leur interprétation. Ainsi, ce sont surtout les témoins, profondément impliqués et souvent non Espagnols, qui nous ont offert les premiers ouvrages sérieux concernant le conflit⁸. D'abord les journalistes, puis les membres des

⁴ André MALRAUX. L'espoir. Paris, Gallimard, 1937, 594 pages

⁵ George ORWELL. Hommage à la Catalogne, Gallimard, Paris, 1976, 314 pages

⁶ Arthur KOESTLER. Un testament espagnol, Paris, Albin Michel, 1939, 277 pages

⁷ Ernest HÉMINGWAY Pour qui sonne le glas. Paris, Ed. Heinemann et Zsolnay, 1953, 503 pages

⁸ Voir par exemple l'ouvrage de Gerald BRENAN. Le labyrinthe espagnol, Madrid, Ed Ibérico, 1943. 281 pages

Brigades internationales, les leaders de la République, les différents militants de gauche⁹, tous nous ont présenté une image, parfois forte, de la Guerre civile, mais sans y intégrer l'approche scientifique utile pour cadrer dans une historiographie digne de ce nom. C'est ce qui explique que l'on observe l'essor d'une historiographie marxienne, syndicaliste et anarchiste particulièrement foisonnante. En fait, la Guerre civile espagnole est l'un des événements de l'histoire contemporaine qui a suscité le plus de publications¹⁰. Et pourtant, ce n'est que depuis peu que les historiens ont accès à des sources de qualité. En effet c'est surtout avec la déclassification des archives allemandes et soviétiques au début des années 1990 que l'historiographie de la Guerre civile s'est radicalement modifiée. Pour comprendre comment s'est forgée cette historiographie, nous avons basé notre démarche sur le travail d'historiens qui ont publié des essais historiographiques.

Celui dont l'ouvrage nous a interpellé en premier lieu quant à sa méthodologie est Henry Rousso avec son essai *Le syndrome de Vichy*¹¹. À travers une étude large sur la perception qu'a eue la société française quant à son rôle dans les événements entourant la Deuxième Guerre mondiale, soit la résistance ou la collaboration, l'auteur présente, dans un de ses chapitres, l'évolution chronologique de ce qu'il nomme la mémoire savante. Ainsi, par la présentation des œuvres historiques qui touchent cette période, Henry Rousso fait un parallèle avec le cheminement de la France quant à son histoire, d'une part. D'autre part, il ancre également les différentes interprétations dans un contexte particulier, propice ou non à un véritable devoir de mémoire. Le résultat est prodigieux et nous renseigne sur certains éléments que l'on retrouve dans l'historiographie relative à la Guerre civile espagnole. D'abord, peu importe la valeur des historiens qui se penchent sur le sujet, il est nécessaire d'interpréter un fait historique avec du recul. Plus la réflexion est éloignée dans le temps, moins elle s'en retrouve biaisée. Ensuite, des

⁹ Le témoignage de Norman Bethune est un bon exemple. GORDON, Sydney et ALLAN, Ted, *Docteur Bethune*. Montréal, Éd. L'Étincelle, 1973, 313 pages.

¹⁰ Serge BUJ, «Antony Beevor, La Guerre d'Espagne», *Cahiers d'histoire Revue d'histoire critique*, [en ligne], 102|2007, mise en ligne le 22 juin 2009, URL : <http://chrhc.revues.org/index289.html>

¹¹ ROUSSO, Henry, *Le Syndrome de Vichy*, Paris, éd. du Seuil, Coll. « Points Histoire », 1987, 416 pages

événements particulièrement meurtriers qui touchent un seul pays sont mieux compris par un observateur externe. Enfin, il ne suffit pas qu'un auteur mette de l'avant une thèse pour qu'elle se révèle révolutionnaire, on peut avoir à reprendre plusieurs fois la même idée pour qu'elle soit véritablement démontrée et acceptée par les pairs.

L'autre ouvrage qui offre un modèle intéressant comme essai historiographique est le livre d'Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai historiographique*¹². Sa structure qui s'érige autour des thèmes entourant la Première Guerre mondiale est l'évolution historiographique de chacun d'eux se révèle être un modèle de méthode qui cadre parfaitement avec les caractéristiques de la Guerre civile espagnole. Ainsi, les deux auteurs parviennent, en identifiant les questions centrales quant à ce conflit, à mettre en lumière les différents enjeux, les acteurs et les événements tout en spécifiant les éléments qui se distinguent dans l'historiographie, les lacunes et les débats qui font rage. Le résultat est probant, il est ainsi possible de discerner ce qui distingue les historiens de chaque école autour de thèmes précis. Évidemment, la formule de l'essai historiographique implique assurément une part de redondance. Nous tenterons d'éviter ce qui semble être le prix à payer pour une méthode semblable.

Considérant notre intention de présenter dans un essai historiographique la Guerre civile espagnole, la méthode thématique qu'utilisent Prost et Winter est davantage adaptée pour un sujet semblable. Non seulement puisqu'eux-mêmes le font dans le cadre d'un grand conflit militaire, mais le fait qu'ils séparent en thèmes leur étude est également une raison qui justifie l'utilisation de cette approche. Pour ce faire, nous allons plutôt restreindre l'origine documentaire pour rendre compte des interprétations majeures qui représentent fidèlement les plus grands courants historiographiques qui ont interprété la Guerre civile espagnole.

¹² Antoine PROST et Jay WINTER, *Penser la Grande Guerre. Un essai historiographique*. Paris, Seuil, Coll. « Points histoire », 2004, 304 pages

Nous devons, en premier lieu procéder à une précision avant de présenter les différents auteurs qui ont été identifiés pour intégrer l'essai historiographique. Considérant la difficulté d'obtenir l'accès aux archives durant le régime de Franco et la censure en URSS, il a été impossible pour la plupart des auteurs de les consulter jusqu'à tout récemment. Antony Beevor a, de par son opportunité de consulter les archives soviétiques, présenté une interprétation renouvelée qui dresse un portrait beaucoup plus global, nuancé et critique de certains aspects de la Guerre civile espagnole. Il est donc clair, selon nous, que l'on observe une coupure nette, entre les œuvres publiées avant et après Beevor. C'est pourquoi, même si nous connaissons l'existence d'œuvres importantes publiées depuis 2006¹³, nous avons choisi d'arrêter notre étude aux œuvres de Beevor et Bennassar.

En partant de ce constat, nous devons choisir d'autres ouvrages qui ont, comme Beevor et Bennassar, la caractéristique commune d'offrir un bilan complet du conflit, de

¹³ Notamment : Victor ALBA et Stephen SCHWARTZ, Spanish Marxism versus Soviet Communism : a History of the P.O.U.M. in the Spanish Civil War, New Brunswick, U.S.A.: Transaction Publishers. xi, 2009, 323 pages, Peter DARMAN, Heroic Voices of the Spanish Civil War : Memories from the International Brigades, London: New Holland, 2009, 248 pages, Mark DERBY, Kiwi Companeros : New Zealand and the Spanish Civil War, Christchurch, N.Z.: Canterbury University Press, 2009, 264 pages, Daniel GRAY, Homage to Caledonia : Scotland and the Spanish Civil War, Edinburgh: Luath, 2008, 223 pages Christopher HALL, 'Not just Orwell' : the Independent Labour Party Volunteers and the Spanish Civil War, L'Hospitalet de Llobregat: Warren & Pell. XII, 2009 256 pages, Gaynor JOHNSON, The International Context of the Spanish Civil War, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars. xvi, 2009, 194 pages, Lucas MOLINA FRANCO et Jose M. MANRIQUE GARCÍA, Soldiers of von Thoma : Legion Condor Ground Forces in the Spanish Civil War, Atglen, PA: Schiffer Pub. Ltd, 2008, 245 pages, Christopher OTHEN, Franco's International Brigades : Foreign Volunteers and Fascist Dictators in the Spanish Civil War, London: Reportage Press, 2008, 254 pages, Stanley G. PAYNE, Franco and Hitler : Spain, Germany, and World War II, New Haven: Yale University Press, 2008, viii, 328 pages, Paul PRESTON, We Saw Spain Die : Foreign Correspondents in the Spanish Civil War, London: Constable, 2009 525 pages, Robert A. ROSENSTONE, Crusade of the left : the Lincoln Battalion in the Spanish Civil War, New Brunswick: Transaction Publishers. 2008, XXVIII, 21-418 pages, Julius RUIZ, Franco's Justice : Repression in Madrid After the Spanish Civil War, Oxford historical monographs. Oxford: Clarendon Press, 2009, X, 257 pages, Robert A. STRADLING, Your Children Will Be Next : Bombing and Propaganda in the Spanish Civil War, 1936-1939, Cardiff: University of Wales Press, 2008, xix, 315 pages, Paul Philipou STRONGOS, Spanish Thermopylae : Cypriot Volunteers in the Spanish Civil War, 1936-39, Hospitalet de Llobregat: Warren & Pell, 2009, XIV, 310 pages, Joan Maria THOMAS, Roosevelt and Franco During the Second World War : From the Spanish Civil War to Pearl Harbor, New York: Palgrave Macmillan, 2008, viii, 272 pages,

représenter une tendance spécifique de l'historiographie et une période précise. Ces composantes sont essentielles pour s'assurer que les ouvrages retenus sont représentatifs d'une masse importante d'historiens sur laquelle elles se fondent¹⁴. De plus, cette ressemblance facilite la comparaison, puisque les auteurs présentent sensiblement le même contenu, à première vue. C'est ainsi que notre choix s'est porté sur sept œuvres qui ont, comme caractéristique commune, d'avoir toutes déjà été considérées comme des références. Elles représentent également la plupart des tendances historiques contemporaines. On pourra identifier que l'importance de leur œuvre dans leur carrière évolue d'un auteur à l'autre. Pour certains, c'est le seul ouvrage sur la question, au début

¹⁴ Jean-François BERDAH, La démocratie assassinée. La République espagnole et les grandes puissances 1931-1939, Paris, Berg International, 2000, 451 pages, Walter BERNACKER, Collectividades y revolucion social. El anarquismo en la guerra civil española, 1936-1939, Barcelone, Critica, 1982, John BRADEMÁS, Anarcosindicalismo y revolucion en España, Barcelone, Ariel, 1974, 295 pages, Gerald BRENAN, Le labyrinthe espagnol, Paris, Champ libre, 1984, 281 pages, Burnett BOLLOTEN, La Révolution espagnole, Paris, Ruedo ibérico, 1977, 1074 pages, Franz BORKENAU, The spanish cockpit, Paris, Champ Libre, 2003, 303 pages, William J. CALLAHAN, The Catholic Church in Spain (1875-1998), Washington D.C. Catholic University of America Press, 2000, 695 pages, Albert CARRERAS et Xavier TAFUNELL, Historia economica de la España contemporanea, Barcelone, Critica, 2004, 535 pages, Raymond CARR, Spain, 1808-1975, Oxford History of modern Europe, Oxford, 1982, 842 pages, Julian CASANOVA, Francisco ESPINOSA et Francisco MORENO GOMEZ, Morir, matar, sobrevivir. La violencia en la dictadura de Franco, Barcelone, Critica, 2002, 384 pages, Andreu CASTELLS, Las Brigadas Internacionales en la Guerra de España, Barcelone, Ariel, 1974, 685 pages, Ronald FRASER, Blood of Spain, trad Esp Recuerdalo tu y Recuerdalo a orale, 2 vol. Barcelone, Ed. Critica, 1981, 628 pages, François GODICHEAU, La Guerre d'Espagne. République et révolution en Catalogne (1936-1939), Paris, Odile Jacob, 2004, 459 pages, Francisco GOMEZ-JORDANA SOUZA, Milicia y Diplomacia. Los diarios del conde de Jordana, 1936-1944, Burgos, 2002, 312 pages, Mary HABECK, Ronald RADOSH et Grigory SEVOSTIANOV, Spain betrayed- The Soviet union in the Spanish Civil War, New Haven, Yale University Press, 2001, 537 pages, Ramon HIDALGO SALAZAR, La ayuda alemana a España. Legion Condor, Madrid, San Martin, 1975, 210 pages, Santos JULIA, (sous la dir. De) Victimas de la Guerre, Madrid, Temas de Hoy, 1999, 432 pages, Gaston LEVAL, Collectives in the Spanish Revolution, Londres, Freedom Press, 1975, 402 pages, María Rosa de MADARIAGA, Los Moros que trajo Franco..., Madrid, Martinez Roca, 2002, 300 pages, Edward MALEFAKIS, Reforma agraria en España en el siglo XX, 1900-1936, Madrid, Siglo XXI, 1975, 523 pages, Leo PALACIO, La Maldone espagnole, Toulouse, Éd. Privat, Bibl. Hist, 1986, 496 pages, Stanley PAYNE, Facism in Spain, 1933-1977 Madison, Wisconsin Univer. Press, 1999, 601 pages, Jose PEIRATS, Les Anarchistes espagnols. Révolution de 1936 et luttes de tousjours, Toulouse, Repères Silena, 1989, 331 pages, Paul PRESTON, Franco A biography Londres, Harpers Collins Publishers, 1993, 1024 pages, Youri RYBALKINE, Operatsiya « X » : Sovetskaya voennaya pomochtch respublikanskoi ispanii, 1936-1939, Moscou, 2000, 468 pages, Ramon et Jesus Maria SALAS LARAZABAL, Historia general de la Guerra de España, Madrid Rialp, 1986, 435 pages, Herbert Rutledge SOUTHWORTH, Le mythe de la croisade de Franco, Paris, Ruedo ibérico, 1964, 327 pages, Ramon TAMANES, Historia de España t VII La Republica. La Era de Franco, Madrid, ed. Alfagara, 623 pages, Julian ZUGAZAGOITA, Guerra y vicisitudes de los españoles, Paris, Liberia espagnole, 1968

ou à la fin de leur carrière, pour d'autres c'est un sujet de prédilection au cours d'un cheminement professionnel entièrement centré sur cette question.

Enfin, nous avons voulu, par notre sélection, mettre en scène des ouvrages qui symbolisent des grandes périodes historiographiques et dont les logiques sous-jacentes transcendent le message comme tel. Nous avons débuté par deux livres parus dans les années 60, un ouvrage clairement marxien, le second est plus libéral. Tous deux sont par ailleurs très épris de la pensée soixante-huitarde. Deux ouvrages des années 80 qui ont comme particularité commune de se pencher plus spécifiquement sur la question des nationalismes durant le conflit. Un ouvrage des années 90 qui adopte aussi le discours libéral en se fondant sur un travail d'érudition inégalé. Et enfin, deux ouvrages des années 2000 qui cadrent avec une approche historiographique plus décalée, davantage critique et complémentaire.

Le premier ouvrage choisi s'intitule *La Révolution et la guerre d'Espagne*¹⁵, il est paru pour la première fois en 1961. Il marque l'histoire de par sa qualité, mais aussi par la place qu'il donne aux ouvriers. C'est le seul ouvrage de notre corpus qui a été écrit par deux auteurs, aux profils bien différents.

Pierre Broué¹⁶ est un historien français né en 1926 et mort en 2005. Il mène, durant toute sa vie, deux carrières de front : historien et militant trotskiste. Rapidement plongé dans l'action politique durant la Seconde Guerre mondiale, son radicalisme est confirmé lors de son implication dans la résistance au sortir de la guerre. À son engagement politique se joint une carrière d'enseignant, il devient professeur d'histoire contemporaine à l'Institut politique de Grenoble en 1965. *La Révolution et la guerre d'Espagne* est le premier ouvrage qu'il publie, et aussi le début de sa démarche critique par rapport au stalinisme.

¹⁵ Pierre BROUÉ et Émile TÉMINE. *La révolution et la guerre d'Espagne*. Paris, Minuit 1961, 542 pages

¹⁶ http://www.carre-rouge.org/IMG/pdf/J-_Broue_CR_Mise_en_page_1.pdf

En 1963, il peaufine cette idée en publiant *Le parti bolchévique*. Dès lors, Broué choisit de constamment dénoncer les crimes de Staline, un leitmotiv qui se retrouve dans l'ensemble de ses publications. C'est en 1972 qu'il publie l'ouvrage le plus important de sa carrière, *La Révolution en Allemagne (1917-1923)*. Cinq ans plus tard, il fonde l'Institut Léon Trotsky et publie en 1988 une biographie de référence sur le leader internationaliste. Grâce à son accès privilégié aux archives soviétiques déclassifiées, il publie *Histoire de l'Internationale communiste (1919-1943)* en 1997.

Le second auteur qui a coécrit cet ouvrage est Émile Témime¹⁷, un historien français né en 1926 et décédé en 2008. C'est après sa thèse sur les relations franco-espagnoles de 1848 et 1868, qu'il publie son livre sur la Guerre civile en compagnie de Pierre Broué. Professeur à l'Université de Provence, c'est de là qu'il développe sa passion pour la ville de Marseille et pour l'histoire des migrations. C'est d'ailleurs à ce sujet qu'il laisse l'héritage le plus vaste : la collection *Français d'ailleurs, peuple d'ici*, qu'il a dirigé avec Pierre Milza et avec qui il fonde la Cité de l'histoire de l'immigration en 2007. Tout de même, il conserve un vif intérêt pour la Guerre d'Espagne, dont il poursuit l'étude durant toute sa carrière.

Le second ouvrage à être publié que nous avons identifié est *The Spanish Republic and the Civil War 1931-1939*¹⁸ paru en 1965 et écrit par Gabriel Jackson¹⁹. Aussi majeur que son prédécesseur, il conserve cette volonté d'associer la guerre civile à autre chose. Pour Broué et Témime, c'est la révolution, pour Jackson, c'est la Deuxième République. Mais, cette œuvre adopte un tout autre regard sur les événements, résolument plus libéral, associé à un travail de recherche magistral, on y révèle une manière complètement différente, mais tout aussi cohérente, de présenter la Guerre civile espagnole.

¹⁷ <http://www.bibliomonde.com/auteur/emile-temime-1640.html>

¹⁸ Gabriel JACKSON. *The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939* Princeton, Princeton University press, 1972, 578 pages

¹⁹ Wikipedia et <http://www.albavolunteer.org/2010/08/%E2%80%9Cnegrin-was-right-%E2%80%9D-an-interview-with-gabriel-jackson/>

Cet historien américain est né à New York en 1921. Également journaliste, Gabriel Jackson a, avec son livre, fait autorité à l'époque et l'a consacré comme hispaniste de renom. Après avoir étudié à Harvard puis à Stanford, le McCarthyism le force à quitter les États-Unis afin d'aller faire son doctorat à Toulouse où il côtoie Pierre Vilar. Il devient professeur en 1965 à l'Université de Californie, la même année où il publie *The Spanish Republic and the Civil War 1931-1939*. Chaleureusement accueilli, l'ouvrage permet à son auteur de remporter deux prestigieux prix : le prix de l'*American Historical Association* et le *Herbert Baxter Adams Prize*. Plusieurs autres publications suivront où Gabriel Jackson confirme ses qualités d'hispanistes et son intérêt pour la Guerre civile, objet de quatre ouvrages. De plus, tout au long de sa carrière, il collabore avec le journal madrilène *El Pais*.

Le troisième ouvrage est, sans contredit, un livre inclassable. Mince, de par son apparence, *La Guerre d'Espagne*²⁰ se révèle être celui dont les réflexions sont peut-être les plus abouties. Véritable somme d'analyses, sa compréhension n'est possible qu'aux lecteurs avertis. Son auteur, Pierre Vilar²¹, est un historien français né en 1906 à Frontignan, dans l'Hérault, il est mort en 2003. Spécialiste de l'histoire de la Catalogne où il a résidé de 1931 à 1936. Prisonnier de guerre jusqu'en 1945, il publie par la suite son Histoire de l'Espagne, longtemps interdite par le régime franquiste, elle est rééditée à vingt reprises. Disciple d'Ernest Labrousse, il est fortement influencé par l'École des Annales. D'abord spécialiste des fondements économiques de la structure nationale de la Catalogne, c'est avec la publication du livre *L'Or et la Monnaie dans l'histoire 1540-1920* qu'il se fait connaître. Publiée une première fois en 1986, son histoire de la Guerre d'Espagne l'éloigne de ses objets d'études classiques. L'année suivante, il dirige la

²⁰ Pierre VILAR. *La guerre d'Espagne*. Paris, PUF, Que sais-je?, 2007, 125 pages

²¹ Manex Goyhenetche, « Pierre Vilar », *Lapurdum* [En ligne], 8 | 2003, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 24 juin 2011. URL : <http://lapurdum.revues.org/1106> et <http://www.guardian.co.uk/news/2003/sep/17/guardianobituaries.france/print>

rédaction d'une somme de 8 volumes en catalan sur l'histoire de la Catalogne qui constitue sa thèse de Doctorat d'État.

Le quatrième ouvrage est beaucoup plus accessible. Malgré certaines lacunes, son apport à l'historiographie est important puisque l'auteur est le premier à y introduire une dimension exclusivement politique. Guy Hermet²² est un historien, politologue et sociologue français né à Paris en 1934. Il s'intéresse, au début de sa carrière, aux régimes autoritaires hispaniques puis bifurque vers l'émergence des régimes «postdémocratiques». Il étudie également les formes et l'évolution du populisme. Son livre *La Guerre d'Espagne*²³ (1989) cadre davantage avec la première période de ses recherches consacrées surtout à l'Espagne, entre *Les catholiques de l'Espagne franquiste* (1980) et *Histoire des nations et du nationalisme en Europe* (1996). L'autre période reprend l'intérêt qu'il voue à la politique et le précise, ainsi sont publiés *La trahison démocratique* (1998), *Les populismes dans le monde* (2001) et *Dictionnaire de la science politique* (2005).

Le cinquième ouvrage a longtemps été qualifié comme étant la bible de la *Guerre D'Espagne*.²⁴ L'érudition de son travail est sans égale, son approche totale a permis de briser plusieurs mythes et a ouvert la voie à d'autres interprétations qui divergent complètement des historiens moins récents. Son auteur se nomme Hugh Thomas²⁵, il est un historien britannique né en 1931 à Windsor. La première édition de son livre sur la Guerre civile espagnole paraît en 1961. Suivent ensuite cinq éditions, dont la dernière est publiée en 1996. Entre-temps, il publie un livre de référence sur l'histoire de Cuba (1971) et, plus récemment, un ouvrage sur la traite des noirs (1440-1870)²⁶. Anobli sous Margaret Thatcher en 1981 dont il fut proche conseiller, il a enseigné dans plusieurs

²² http://www.puf.com/wiki/Auteur:Guy_Hermet et

²³ Guy HERMET. *La guerre d'Espagne*. Paris, Ed. du Seuil, 1989, 346 pages

²⁴ Hugh THOMAS. *La guerre d'Espagne*. Paris, Robert Laffont, 1996, 1026 pages.

²⁵ <http://www.babelio.com/auteur/Hugh-Thomas/34036> et

<http://www.guardian.co.uk/education/2010/aug/12/hugh-thomas-obituary>

²⁶ Hugh THOMAS. *La traite des noirs, 1440-1870*. Paris, Robert Laffont, 1997, 1037 pages.

universités reconnues. Il poursuit actuellement la rédaction d'une somme sur l'histoire de l'Espagne²⁷

Le sixième livre est particulier. Sa structure argumentative, ses analyses et le travail de recherche qu'il contient suscitent une importante remise en question des «grandes vérités» de la Guerre civile. Son auteur, Bartolomé Bennassar²⁸ est un historien français, d'origine espagnole, né à Nîmes en 1929. Spécialiste de l'histoire moderne de l'Espagne, il se penche plus tardivement sur la période contemporaine de l'histoire du pays, et en devient une sommité. Après sa première publication sur l'histoire des Espagnols en 1985, il publie plusieurs ouvrages sur l'époque moderne, notamment son histoire de l'Inquisition espagnole qui a fait école. Mais c'est avec sa biographie de Franco en 2002, que l'auteur marque l'historiographie concernant le personnage, mais également sur la Guerre civile comme telle, de par la compréhension renouvelée qu'il propose de la droite. Il porte ainsi un regard nouveau sur le dirigeant espagnol, malaimé de l'historiographie, et entame ce qu'il poursuit avec son ouvrage sur la Guerre civile, une compréhension plus aigüe de la droite, de ses mécanismes, de ses tensions et de ses succès. De cet ouvrage émane celui de *La guerre d'Espagne et ses lendemains*²⁹. Bennassar contribue fortement à renouveler l'historiographie sur cette période. D'autant plus qu'il ouvre, toujours dans cet ouvrage, un tout nouveau pan de l'histoire du conflit en abordant la question méconnue des exilés espagnols. Il a également rédigé d'autres ouvrages majeurs sur l'histoire de l'Amérique du Sud, notamment, une histoire du Brésil, une de la Colombie et une biographie de Hernan Cortes.

²⁷ Rivers of gold : the rise of the Spanish Empire, from Columbus to Magellan , (en 2004) et The Golden empire, (en 2011).

²⁸ <http://www4.fnac.com/Bartolome-Bennassar/ia306#Biography> et

<http://www.liberation.fr/livres/0101329125-bartolome-bennassar-les-historiens-sont-un-peu-jaloux>

²⁹ Bartolomé BENNASSAR. La guerre d'Espagne et ses lendemains. Paris, Perrin, 2006, 550 pages.

Le dernier livre que nous avons choisi est, pour nous, le plus important de ce corpus. Autant par sa forme que son contenu, tout dans l'étude d'Antony Beevor³⁰ dévoile une nouvelle manière de comprendre la Guerre civile espagnole. Dans la lignée de Thomas, l'auteur sème les jalons de ce que l'on croit distinguer comme une nouvelle histoire de cette période. Il n'est peut-être pas exagéré de voir en l'ouvrage de Beevor une coupure dans l'historiographie comme Henri Roussio le voyait pour Robert O. Paxton qui a contribué à revisiter l'histoire de Vichy en France en utilisant les sources allemandes.

L'auteur est Antony Beevor, un historien anglais né en 1946. D'abord militaire au sein de l'Armée britannique, il la quitte pour entamer une carrière d'historien prolifique, à l'image de son professeur et mentor à l'Académie royale militaire de Sandhurst, le spécialiste de la Deuxième Guerre mondiale, John Keegan. De renommée internationale, ses livres suscitent toujours de vives réactions. Ayant eu accès aux archives soviétiques, Beevor utilise sa connaissance militaire pour reprendre certains événements clés de l'histoire contemporaine européenne pour en faire une autre lecture. Son premier ouvrage, publié en 1982, a traité de la Guerre civile espagnole. Après en avoir écrit plusieurs autres ayant tous un lien avec la Deuxième Guerre mondiale et la question militaire³¹, il refait entièrement son ouvrage *La guerre d'Espagne*³² en 2006 à l'aide des archives soviétiques déclassifiées.

Même si cette sélection d'auteurs est représentative, elle est loin d'être exhaustive. Beaucoup d'autres historiens auraient pu figurer au sein de ce corpus. Trois auteurs nous ont particulièrement interpellés quant à la qualité et l'impact de leurs études, Raymond Carr³³, Stanley Payne³⁴ et Paul Preston³⁵. Ils ont chacun, de par leur contribution

³⁰ <http://www.antonybeevor.com/biography/biography.htm>

³¹ *Crete : The Battle and the Resistance* (en 1991), *Paris After the Liberation 1944-1949* (en 1994), *Stalingrad* (en 1998), *Berlin : The Downfall 1945* (en 2002), *The mystery of Olga Chekhova* (en 2004).

³² Antony BEEVOR. *La guerre d'Espagne*, Paris, Calmann-Lévy, 2006, 681 p.

³³ *The Republic and the Civil War in Spain*, (en 1971), *Modern Spain, 1875-1980* (en 1980), *Spain, 1808-1975* (en 1982), *The Spanish Civil War* (en 1986).

respective permis à l'historiographie de la Guerre civile espagnole d'évoluer, de se modifier et de s'améliorer. L'ennui est que nous étions confronté à deux fortes contraintes qui nous empêchaient d'allonger la liste davantage. D'abord, un souci d'équilibre. Nous souhaitions s'assurer que la plupart des tendances idéologiques et des périodes soient présentes, dans un nombre suffisant pour proposer une image fidèle. L'autre contrainte en est une de compréhension. Il est nécessaire, dans un exercice semblable, d'éviter d'ajouter trop de variables, de complexifier inutilement une équation déjà, au départ, assez ambitieuse. Le but étant de clarifier et non d'obscurcir, la simplicité demeure toujours une option utile. C'est pourquoi nous avons choisi de nous en tenir à ces sept interprétations. Enfin, nous avons jugé que ces ouvrages sont les plus connus, les plus accessibles et adoptent tous, d'une certaine façon, le même niveau de langage, le même souci de toucher le plus grand nombre. Les sept auteurs possèdent quelque chose en commun et c'est ce qui permet d'en arriver à produire un essai historiographique significatif sans être trop aride ou trop complexe.

À la lecture des différentes interprétations sur la Guerre civile, plusieurs thèmes caractéristiques émergent. Des thèmes dont la description peut permettre de bien comprendre, non seulement le déroulement du conflit, mais l'évolution de l'historiographie. À travers ceux-ci, cinq se sont révélés à nous comme étant fondamentaux. De par leur compréhension, le lecteur est à même de connaître clairement l'essentiel du conflit, les points dont l'intérêt historique est fondamental, les éléments les plus significatifs et des éléments qui ont suscité de vifs débats au sein de l'historiographie. C'est aussi des thèmes qui parviennent à qualifier le travail

³⁴ The Franco Regime, 1936-1975, (en 1987), Franco's Spain, (en 1967), A History of Spain and Portugal (en 1973), Politics and Society in Twentieth-Century Spain, (en 1976), Falange: A History of Spanish Facism, (en 1980).

³⁵ The Coming of the Spanish Civil War, (en 1978) Spain in Crisis, (en 1976), The Triumph of Democracy in Spain, (en 1986), Revolution and War in Spain, 1931-1939, (en 1984), The Spanish Civil War : Reaction, Revolution, And Revenge, (en 2006)

d'interprétation de chacun des auteurs. À travers ces aspects, on constate également l'évolution politique qui a façonné le monde occidental. Les auteurs adoptent un certain regard qui reflète celui que la société jette sur les conflits du XXe siècle en général, et la Guerre civile espagnole, en particulier.

Le premier thème, présenté au chapitre 1, touche aux origines de la Guerre civile. On verra comment s'est construite la compréhension des origines de la Guerre civile. C'est sûrement le thème qui caractérise le mieux les interprétations en fonction de leur proximité du conflit, dans le temps. Alors que les premiers à l'interpréter le font de manière très courte et succincte. Ceux qui ont publié leurs ouvrages au cours des années 80 sont plus appliqués à connaître les origines récentes, les 30 ou 50 années, avant le déclenchement de l'insurrection. Enfin, les auteurs contemporains placent la Guerre civile dans un contexte plus large où l'évolution interne de l'Espagne est privilégiée. Il est évident que la proximité entre l'œuvre et son sujet influence le travail. Pour ce qui nous préoccupe, vu l'étendue et la complexité du sujet, il nous apparaît évident qu'une étude approfondie des origines est essentielle afin de mettre en évidence les points de tensions qui se façonnent au cours de l'histoire espagnole et dont la Guerre civile semble la conclusion appropriée. Ainsi, de la *Reconquista* à la perte de l'Empire colonial en passant par les guerres napoléoniennes et carlistes, la défaite d'Anual et la fuite du roi, l'histoire de l'Espagne est fournie et son évolution explique, en partie, pourquoi la Guerre civile a lieu.

Le second thème est moins caractérisé, il est davantage utile pour présenter le début du conflit que les divergences des interprétations. Le chapitre 2 présente le cadre dans lequel les deux factions évoluent. Tout de même, on parvient à identifier plusieurs différentes manières de présenter le déroulement des événements lors des premières semaines d'activité, du 18 juillet 1936 au début du mois d'août. C'est durant cette période que l'on peut identifier le passage de l'insurrection à la guerre totale. Certains auteurs le font de manière précise et appliquée, d'autres vont beaucoup moins loin dans leur étude. Il y en

a aussi qui préfèrent suivre des acteurs en particulier et enfin, il y a ceux qui optent pour une analyse davantage globale des événements. Une chose est certaine, la manière dont ils abordent cette période ressemble à celle qu'ils adopteront lorsqu'ils étudieront le déroulement militaire du conflit. Un point se révèle davantage pertinent : le rôle de Franco. Les interprétations que nous avons choisi de traiter abordent l'implication de Franco de différentes manières. Des auteurs se fient à la légende qu'il s'est forgée en assurant qu'il n'a jamais ouvertement conspiré contre la République. D'autres sont beaucoup moins crédules et refusent de croire que ce génie politique n'avait rien prévu. Pour eux, Franco a sciemment feint son implication pour éviter de trop s'avancer au début tout en demeurant constamment en faveur de l'insurrection.

Le troisième thème facilite l'identification des différences entre les interprétations et de l'évolution de l'historiographie, c'est le thème des terreurs, au chapitre 3. Alors que les auteurs des années 60-70-80 laissent moins d'espace à la question de la répression politique, les auteurs plus récents sont beaucoup plus interpellés par son déroulement et cela se répercute de manière sensible dans leur interprétation. Alors que les premiers auteurs choisissent de situer la répression au sein d'une description générale des deux camps, les seconds ciblent cet élément comme étant un considérant fondamental de la Guerre civile. Ce sont ces derniers qui identifient trois terreurs précises, la blanche qui est perpétrée par la droite, la rouge, par les communistes et la noire, d'origine anarchiste. Il est clair que cette divergence de perception provient d'une évolution de la science historique qui a tardé à s'intéresser à cette question. L'accès tardif aux archives peut expliquer également cette méconnaissance. À ce chapitre, les liens avec l'évolution de l'historiographie de la Deuxième Guerre mondiale illustrent abondamment comment la question de la répression demeure un élément plus difficile à traiter. La question de la responsabilité et de la complicité se révèle toujours ardue à aborder.

Le quatrième thème décrit comment les deux camps ont procédé pour imposer l'unification de leur pouvoir politique respectif et briser les différentes factions qui s'y

sont opposées. C'est en effet deux coalitions bien disparates qui s'affrontent au mois de juillet 1936. À gauche, les choses sont complexes et tranchées. Les communistes s'allient aux socialistes et aux libéraux pour contrer la très forte influence des centrales anarcho-syndicalistes, fer de lance de l'agitation ouvrière, combattant le pouvoir depuis plusieurs années et possédant la plus forte influence auprès des masses. C'est au cours d'un affrontement fratricide au début du mois de mai 1937 que se termine, en surface, cette division politique du clan républicain. À droite, même si à première vue, la division semble moins importante, les apparences sont trompeuses. Franco parvient à prendre le pouvoir d'un groupe partagé entre les aspirations aristocratiques, phalangistes, carlistes, cléricales, centralisatrices et militaires. Alors que les différentes interprétations ont rapidement conclu de l'importance de traiter de la division républicaine, à droite, le processus a été plus tardif, mais néanmoins réel. Ce n'est que récemment que les historiens ont compris l'importance de cet enjeu et la finesse de Franco pour éviter l'implosion. Ainsi, le *caudillo* parvient à s'accaparer tout le pouvoir sans que pratiquement personne ne s'en offusque et surtout, ne remette en question l'effort de guerre. Ceci révèle un constat général intéressant : il a fallu plusieurs décennies et plus d'un historien pour admettre le génie politique de Franco. Derrière cette image sombre de rustre et de simplet se cache un astucieux idéologue qui, en plus de ses aptitudes tactiques, est parvenu à s'ériger un véritable pouvoir totalitaire en collaborant avec une pléiade de forces politiques hétérogènes qui n'y ont vu que du feu.

Le cinquième et dernier thème pose précisément la question du déroulement des affrontements militaires au cours de la période qui se déroule entre le milieu du mois d'août 1936 jusqu'à la fin de l'automne 1938. Étonnamment, alors que la connaissance des différentes batailles est essentielle pour comprendre le conflit dans son ensemble, c'est avec ce thème que les différences entre les auteurs sont les plus marquées. La plupart des auteurs ont tendance à s'attarder au début des affrontements, à la bataille de Madrid et à celle du Nord. Les Brigades internationales retiennent également toute leur attention. Les opérations de Teruel et de l'Èbre sont méconnues. C'est ainsi que l'on

constate que, seulement depuis peu, a-t-on la possibilité d'apprécier une nouvelle compréhension de la Guerre civile espagnole qui se fonde sur l'idée que c'est sur les champs de bataille que s'est remportée la victoire; pas à Moscou, Berlin, Rome ou Londres, ni à Barcelone ou Madrid, mais bien dans les égouts de Teruel et la plaine de l'Èbre que le sort de l'Espagne s'est joué. C'est également dans cette partie que l'historien britannique Antony Beevor confirme que sa maîtrise du sujet est totale, que sa contribution à l'historiographie de la Guerre civile espagnole est unique puisqu'aucun auteur ne réussit à atteindre ce niveau de perfection. Beevor traite toutes les différentes batailles de la même manière, avec précision, force et détails. Il ne prend jamais une opération à la légère et son analyse est toujours plus raffinée. Ainsi, son regard est complet et l'enseignement qu'il en tire nous en révèle davantage sur l'issue du combat. Après Beevor, nous avons la possibilité de porter un jugement plus juste sur le déroulement de la Guerre civile. Bennassar offre une prestation pratiquement aussi complète. L'érudition militaire en moins, l'auteur de la biographie de référence de Franco y ajoute son intérêt pour la Droite et s'arrête particulièrement aux actions de l'armée franquiste. Thomas est peut-être celui qui se rapproche de Beevor dans sa connaissance factuelle des événements. Par contre, son analyse n'atteint pas le même niveau.

Pour présenter le plus simplement l'évolution de l'historiographie de la Guerre civile espagnole, nous avons décidé de procéder de manière décroissante. D'abord, chaque chapitre représente un thème spécifique que nous avons identifié comme étant incontournable et qui a suscité une controverse. Ce thème est par la suite présenté à l'aide de nos deux interprétations modèles qui se trouvent à être celles de Beevor et Bennassar. Suivent ensuite les autres auteurs qui se succèdent en fonction d'une logique argumentative précise. Ainsi, nous voulons comprendre, non seulement comment la thèse actuelle s'est formée, mais aussi quel a été le cheminement de l'historiographie. Le but

est d'offrir un récit aussi fidèle que possible de cette évolution tout en évitant les répétitions inhérentes à un exercice de comparaison de sept thèses sur le même sujet.

CHAPITRE I

De l'Empire à l'insurrection (du VII^e siècle à 1936)

Dans ce chapitre, nous analyserons comment les origines de la Guerre civile espagnole ont été interprétées. Pour ce faire, nous débuterons en vous présentant les deux ouvrages les plus récents, ceux d'Antony Beevor³⁶ et de Bartolomé Bennassar³⁷. Ce sont leurs ouvrages qui identifient les origines de la Guerre civile espagnole avec le plus de perspectives. Nous vous démontrerons ensuite que cette approche est plutôt récente puisque les monographies plus anciennes comme celle d'Émile Témime et Pierre Broué³⁸ ne font pas la même lecture de cette question. Mais on verra que cette tendance s'atténue avec Pierre Vilar³⁹ et surtout Guy Hermet⁴⁰ qui identifient précisément les origines de la Guerre civile espagnole au sein d'une longue suite d'échecs politiques. Nous y ajouteront deux ouvrages distincts des autres de par leur propension à relativiser les origines du conflit à la Deuxième république; Gabriel Jackson⁴¹ et Hugh Thomas⁴². Enfin, nous mettrons rapidement la table pour le conflit en relatant ce qui suscite l'intérêt dans l'interprétation contemporaine sur la Deuxième République.

³⁶ Antony BEEVOR. La guerre d'Espagne, Paris, Calmann-Lévy, 2006, 681 p.

³⁷ Bartolomé BENNASSAR. La guerre d'Espagne et ses lendemains. Paris, Perrin, 2006, 550 p.

³⁸ Pierre BROUÉ et Émile TÉMINE. La révolution et la guerre d'Espagne. Paris, Minuit 1961, 542 p.

³⁹ Pierre VILAR. La guerre d'Espagne. Paris, PUF, Que sais-je?, 2007, 125 p.

⁴⁰ Guy HERMET. La guerre d'Espagne. Paris, Ed. du Seuil, 1989, 346p

⁴¹ Gabriel JACKSON. The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939 Princeton, Princeton University press, 1972, 578 p

⁴² Hugh THOMAS. La guerre d'Espagne. Paris, Robert Laffont, 1996, 1026 p.

1.1 L'interprétation contemporaine

Les manières d'aborder les origines d'une guerre diffèrent d'un auteur à l'autre. Pour certains, il convient de procéder à une étude complète pour comprendre d'où provient le mal, d'où provient cette haine qui trouve son exutoire dans le sang. C'est d'autant plus vrai lorsque l'on a affaire à une guerre civile, cette recherche de l'animosité originelle pouvant être révélatrice. Pour d'autres auteurs, une guerre reste une guerre, un affrontement légitime entre des forces ennemies qui cadrent dans un tableau plus large. Cette lutte des genres est manifeste dans l'étude de l'historiographie des origines de la guerre civile. Alors que Beevor nous ramène à la *Reconquista*, Broué et Témime abordent à peine le début du XXe siècle. Entre eux, plusieurs versions pas toujours complètes d'une période qui évolue d'une vision à l'autre. Tout de même, certains événements clés sont identifiés comme tels par les historiens que nous avons choisi d'étudier, ceux-ci nous servent de balise pour qualifier l'interprétation qu'ils en font. L'invasion napoléonienne (1808-1814) est l'un des premiers qui émerge tant l'influence de cet événement est considérable, surtout sur la classe politique, principale responsable de la longue dérive. La perte de l'Empire colonial, mise en exergue par la défaite à Cuba en 1898, suscite aussi l'intérêt de nos auteurs. Les événements se bousculent par la suite, des émeutes de Barcelone (1909) à la défaite d'Annual (1921) jusqu'à la dictature de Primo de Rivera (1923-1930), rien ne laisse espérer que le départ du roi (1931) règlera le problème. Alors que Beevor dresse un portrait très large mais percutant des origines de la Guerre civile, Bennassar se cantonne dans une périodisation plus conventionnelle mais où les thèmes qui sont abordés prouvent la finesse de son jugement. Pour présenter l'évolution de l'historiographie, nous allons débiter par la version la plus pauvre, celle de Broué et Témime. Celle de Vilar suit puisqu'elle est une des premières à modifier son angle d'approche en fonction d'une perspective plus large. Une amorce que Hermet complète adéquatement en nous offrant peut-être l'interprétation la plus satisfaisante du lot. Nous concluons la première partie du premier chapitre avec l'interprétation de Hugh Thomas, résolument incomplète, et celle de Gabriel Jackson, encore plus décevante. Pour ces deux

auteurs, c'est la compréhension de la Deuxième République qui est davantage nécessaire pour reconnaître les origines de la Guerre civile.

Nous étudierons ensuite la Deuxième République. Avec le départ du roi, le pouvoir démocratique est censé se déployer. Pourtant, c'est le contraire qui survient. La classe politique est incapable de juguler les coups de sang de leurs extrémistes, s'ensuit une surenchère de violence qui explose finalement.

1.1.1 L'origine d'un conflit

Pour comprendre les origines de la Guerre civile espagnole, selon Antony Beevor et Bartolome Bennassar, il convient de procéder à un retour en arrière plutôt substantiel afin de mettre en évidence les déterminants historiques qui fondent l'état des forces en présence et les tensions qui s'entrechoquent en Espagne au début des années 30. Ceux-ci proposent une lecture différente de ses origines mais identifient comme centrale la perte de l'Empire colonial en 1898, de par le rôle qu'y jouent l'armée et l'Église et l'influence de cette défaite sur les élites espagnoles.

Pour Beevor, la compréhension la plus complète des origines de la Guerre civile réside dans l'explication de trois points de conflits majeurs qui se font face depuis plusieurs siècles. D'une part, cette inévitable lutte des classes et la perpétuation du système féodal en Espagne, ensuite, la rencontre des principes libertaires et autoritaires et enfin, l'éternelle lutte de pouvoir entre régionalismes et centralisme, qui prend pour Beevor une signification particulière au moment de la Guerre civile. Il identifie les origines de ce climat de confrontation lors de la *Reconquista* espagnole au début du VIII^e siècle. Cette initiative concertée entre l'Armée et l'Église pour combattre les Maures pendant sept siècles marque fortement ces deux institutions. Cette alliance se poursuit également durant la conquête de l'Amérique, où la Bible et l'épée se complètent pour affirmer le pouvoir centralisateur castillan. «L'armée conquérait de nouveaux territoires que l'Église

intégrait ensuite à l'État castillan⁴³». Beevor se signale en identifiant déjà à cette époque la question du centralisme castillan et qui se conjugue avec le pouvoir clérical. «L'Église apportait une justification spirituelle à la structure sociale castillane et fut l'instrument le plus autoritaire de sa consolidation»⁴⁴. C'est donc dès le XVe siècle que cette opposition entre centralisme et régionalisme se développe en lien avec la perte de prestige de l'Empire espagnol confronté à la concurrence de l'Empire britannique. La Catalogne, très différente et plus ouverte sur le monde que la Castille, finit par s'agacer de cette mainmise dominatrice. En effet, pour Beevor, les retards économiques de l'Espagne au XVIIe siècle s'expliquent par les considérations religieuses rigoureuses qui influencent la gestion des richesses de l'Empire espagnol. Par ailleurs, en politique, un certain libéralisme émerge durant les guerres napoléoniennes (1808-1814), amenant la naissance de la Première République en 1873. Mais le XIXe siècle est surtout caractérisé par les guerres carlistes (1833-1840, 1846-1849, 1872-1876) issues d'un affrontement entre un mouvement monarchiste et régionaliste qui refuse que la couronne soit transmise à la fille de Ferdinand VII, Isabelle, allant ainsi à l'encontre de la loi salique et au détriment du frère du roi, Charles V. Cette instabilité force la prise en charge du pouvoir étatique par l'Armée qui applique pour la première fois le concept du *pronunciamiento*, l'Armée reprenant son rôle de garante de la stabilité et de la centralisation castillane⁴⁵. Cette présence abusive de l'institution militaire nuit au développement de la démocratie. Le système parlementaire s'étioule, une entente de non-agression est conclue entre libéraux et conservateurs au détriment des classes les plus défavorisées de la société. Mais c'est avec la fin de l'Empire d'Amérique, lors de la défaite espagnole à Cuba en 1898, que la déroute de l'Espagne impériale jadis glorieuse se confirme.

⁴³ Beevor, *Op.cit.*, p. 31

⁴⁴ Ibid, p.31

⁴⁵ Ibid, p.36

1.1.2 La fin de l'Empire

Dès le début du XVIII^e siècle, l'Empire colonial espagnol est déjà très affaibli. D'une part, par l'effondrement de son système économique et de l'autre, par la concurrence féroce de l'Empire britannique qui exerce une sorte d'hégémonie. Cette instabilité pousse à la révolte des élites créoles sud-américaines conscientes de la faiblesse de la métropole. Elles profitent de la présence des armées de Napoléon en Espagne, de 1808 à 1814, pour se détacher de l'Empire et former des États indépendants. En 1825, l'Empire espagnol a perdu la plupart des territoires qu'il possédait en Amérique. Le reste est conquis par les États-Unis en 1898 lors de la Guerre hispano-américaine. C'est durant celle-ci que l'Espagne échappe, aux mains des nouveaux maîtres des Amériques, Cuba, Guam, Porto-Rico et les Philippines. Il ne reste alors de cet Empire que le Maroc, désormais la chasse gardée de l'armée qui souhaite protéger le dernier vestige de son empire déchu. C'est ici que survient la grande déflagration qui achève la chute de l'Espagne traditionnelle.

Bennassar intervient ici et se démarque de Beevor par l'interprétation qu'il fait de cette période. Il identifie un changement dans l'évolution de l'Espagne lors de l'arrivée de Napoléon en 1808, mais c'est aussi pour lui la perte de l'Empire d'Amérique lors de la défaite à Cuba en 1898 que l'Espagne fait ses premiers pas vers la guerre civile. La perte de cet ascenseur social⁴⁶ pour les jeunes Espagnols contribue à générer un contexte difficile où s'exprime un profond mécontentement. Une série de problèmes structureaux non résolus émergent lentement durant le XVIII^e siècle dont le plus important est celui relatif au mouvement carliste. Mais s'y ajoutent aussi pour Bennassar la question agraire, la stagnation de la production industrielle⁴⁷ et la remise en question de l'omniprésence de l'Église et de l'Armée. La tension est à son comble lorsque survient la Première Guerre mondiale avec l'essor économique qui en résulte. C'est à ce moment où le pouvoir ouvrier s'éveille et brise le fragile équilibre social et politique de l'Espagne.

⁴⁶Bennassar, *Op cit.*, p.11

⁴⁷ Ibid, p.14

Beevor complète ici Bennassar en présentant le développement du pouvoir ouvrier, crucial pour la compréhension des tensions précédant la conflagration finale. Encore là, la question du centralisme se pose, la gauche ayant ses propres volontés centralisatrices. C'est un des aspects expliquant, selon Beevor, la popularité de l'anarchisme et le peu d'écho du discours socialiste ou communiste en Catalogne. De plus, les pratiques collectivistes et fédéralistes des anarchistes concordent avec les valeurs traditionnelles de ceux qui vont adhérer à l'idéologie anarchiste. Le socialisme est, quant à lui, plus lent à se développer qu'ailleurs en Europe puisque le discours marxiste ne touche pas l'importante masse paysanne espagnole.⁴⁸

L'émergence particulière d'une gauche radicale cause de nombreuses perturbations sociales au début du XXe siècle. Bennassar préfère ignorer ces événements tandis que Beevor choisit de leur donner une certaine importance. Beevor accepte de voir dans ces tensions une annonce des affrontements culminant jusqu'à la guerre civile. La semaine tragique de 1909 à Barcelone, par exemple, se déroule autour d'un refus de voir partir des troupes de soldats conscrits pour participer à une guerre coloniale au Maroc. Les troubles qui s'ensuivent causent des violences féroces des syndicats contre l'Église et ses biens. Ce qui, pour Beevor, identifie les prémisses de futurs affrontements :

Une telle violence symbolique était la réaction d'un peuple profondément marqué par une superstition extrême. L'enseignement de l'Église catholique semblait pour une large part digne du Moyen Âge, de «l'ère des ténèbres», et cette oppression mentale, ainsi que le rôle joué par les autorités ecclésiastiques, faisaient de l'Église, avec la *Guardia Civil*, la cible toute désignée d'un soulèvement⁴⁹.

C'est par la suite que l'on voit la *Confederacion Nacional del Trabajo* (CNT)⁵⁰ modifier sa stratégie, consciente de l'inefficacité de l'affrontement, en adoptant la grève générale

⁴⁸ Beevor, *Op cit.*, p.40

⁴⁹ Ibid, p.42

⁵⁰ Annexe 1

de son confrère français comme moyen d'action⁵¹. La Première Guerre mondiale et l'inégalité de ses répercussions économiques enveniment les tensions et causent un formidable élan d'adhésion aux différentes centrales syndicales. Cette situation ne peut qu'empêcher un règlement de cette crise qui se profile lentement.

L'autre acteur ciblé durant cette période est l'Armée espagnole, une institution phare de l'Espagne traditionnelle mais qui n'a connu aucune modernisation de son fonctionnement contrairement aux autres armées européennes comparables. De plus, la perte des colonies touche l'Armée dans son orgueil. Celle-ci se rabat sur le Maroc pour redorer son blason et y entraîner ses troupes d'élites. Ce sont elles que l'on nomme les *Africanistas*, dont Francisco Franco⁵² est le représentant le plus exemplaire et qui seront le fer de lance de la rébellion qui se déclare en juillet 1936⁵³. Contrairement à Beevor, qui se préoccupe beaucoup de la question militaire, Bennassar prend en considération le rôle de l'Armée seulement lors de la prise du pouvoir de Primo de Rivera⁵⁴ en 1923, premier à tenter une réforme de l'institution.

Par contre, pour les deux auteurs, la manifestation la plus sévère de cette dérive inéluctable de l'Espagne se déroule lors de la défaite d'Anual aux mains d'Abd-el-Krim, un chef marocain, en 1921, une démonstration manifeste de cette incompetence militaire qui catégorise l'Armée selon Beevor. La défaite d'Anual et les tensions sociales forcent, pour Bennassar qui rejoint ici Beevor, la monarchie à confier le pouvoir à un dictateur⁵⁵ afin de mettre en place les réformes qui sont, entre temps, devenues nécessaires pour sauver le prestige de l'Espagne. Ainsi, en plus de la réforme agraire, du statut de la Catalogne et du pouvoir de l'Église, c'est aussi le fonctionnement de l'Armée qui pose problème à la veille de la Guerre civile.

⁵¹ La Confédération générale du travail en France est alors syndicaliste révolutionnaire

⁵² Annexe

⁵³ Ibid, p.43

⁵⁴ Annexe

⁵⁵ Ibid, p.47, Bennassar, *Op cit.*, p.24

La dictature de Primo de Rivera est, au départ, une façon ingénieuse pour le roi de tenter de remettre l'Espagne en marche en laissant le pouvoir à un militaire charismatique. Le général possède deux appuis qui peuvent, ensemble, jouer un rôle rassembleur, l'armée et la Catalogne. Il prend le pouvoir lors d'un *pronunciamiento* classique en 1923 et conserve, jusqu'à la fin de 1926, une popularité appréciable⁵⁶. Même s'il se comporte en dictateur, il va chercher conseil chez différents leaders reconnus ce qui atténue l'image de son emprise dictatoriale sur la société. Ainsi, il jouit d'un appui des industriels⁵⁷ tout en conservant l'écoute du monde syndical en intégrant Largo Caballero⁵⁸, leader de l'Union Générale des Travailleurs (UGT) et du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol (PSOE), à son gouvernement. Sa politique économique efficace et productive au début de son gouvernement et la victoire militaire d'Alhucemas en 1925 contre Adb el-Krim⁵⁹, le vainqueur d'Anual, force l'admiration. Par contre, il se met à dos l'Armée en proposant, en 1927, une réforme de son fonctionnement qui vise, essentiellement, à réduire le nombre d'officiers. Cet affront à l'institution qui l'a vu naître s'ajoute à une autre attaque, autrement plus gratuite, contre l'identité catalane en proscrivant sa langue et son drapeau en 1924⁶⁰. Autant pour Beevor que Bennassar, ces politiques sont désastreuses et s'accompagnent d'une perte de la confiance des industriels et la déception des paysans qui voient le dictateur échouer dans la réforme agraire qu'il a promise. Mais pour les deux historiens, c'est lorsque l'Armée décide de le lâcher que Primo de Rivera perd ses derniers appuis, le roi n'ayant d'autre choix que de lui reprendre le pouvoir⁶¹. Mais la monarchie en sort discréditée et convainc aussi bien la classe politique que l'Armée qu'elle n'est plus en mesure de diriger le pays. Cela amène la signature du Pacte de San Sebastian, en août 1930, sorte d'entente politique globale qui regroupe l'ensemble des partis politiques espagnols afin d'organiser le départ de la monarchie et la naissance

⁵⁶ Ibid, p.24

⁵⁷ Beevor, *Op cit.*, p.47

⁵⁸ Annexe

⁵⁹ Annexe

⁶⁰ Bennassar, *Op cit.*, p.25

⁶¹ Ibid, p.24

d'une république. Cette coalition, qui reçoit l'appui d'un certain nombre de militaires, profite du scrutin municipal qui se déroule le 12 avril 1931 pour envoyer un message sans équivoque au roi Alphonse XIII sur l'urgence pour lui de quitter l'Espagne. C'est le début de la Deuxième République, celle qui cristallise les tensions et jette le pays dans l'inconnu.

1.2 L'historiographie

L'application avec laquelle Bennassar, mais surtout Beevor, présentent les origines de la Guerre civile n'a pas toujours été de mise. Les premières monographies sur la Guerre civile n'allaient pas aussi loin dans la recherche pour comprendre d'où provenaient les différentes tensions qui se heurteront en juillet 1936. Certains ne les font remonter qu'avec le début de la Deuxième République en 1931. Celles qui les succèdent adoptent un peu la même méthode. Les origines de la Guerre civile sont pour eux exclusivement modernes. C'est avec le recul que l'on constate que les germes de l'affrontement sont présents depuis longtemps.

1.2.1 La courte origine de la révolution

Pour Emile Témime et Pierre Broué, deux auteurs marxistes, la Guerre civile espagnole est le résultat de la Révolution espagnole, l'affrontement militaire n'étant qu'une contre-révolution à la fois le prélude et la répétition de la Deuxième Guerre mondiale. Jamais n'ont-ils l'idée de situer ce conflit dans une perspective espagnole exclusivement, l'implication des puissances étrangères et la ressemblance avec la Révolution bolchévique les forçant à prendre certains raccourcis.

Certes, Broué et Témime admettront l'existence de certains événements et acteurs clés qui influencent le déroulement de l'histoire mais sans jamais aller aussi loin que le font

Bennassar et Beevor. Ils commencent leur étude par une présentation générale de l'Espagne en utilisant les principales composantes coloniales et économiques. Témine et Broué expliquent l'évolution de l'histoire espagnole par un constat: le pays a connu un essor prématuré. C'est l'aventure coloniale qui sème le germe de la décadence. La richesse qui en résulte freine l'affirmation nationale puisque le capitalisme est incapable de se développer. Cette lacune cause aussi l'éveil des nationalismes. La priorité à l'aristocratie nuit également à la résolution de la question agraire.

Par la suite, ils abordent exclusivement le mouvement ouvrier, l'acteur clé des événements selon eux, affichant dès lors leur position éditoriale: les ouvriers contre tous. Ce choix va intervenir sur l'ensemble de l'interprétation de la Guerre civile espagnole et interagir avec le cours de l'histoire afin de donner la place centrale au mouvement ouvrier. Même lorsqu'ils traitent du mouvement ouvrier, l'explication est relativement courte et n'aborde avec précision que peu d'événements avant le début du XXe siècle. De plus, ceux qui se déroulent avant l'élection de février 1936 ne sont pas présentés. Rien sur le début de la Deuxième République.

1.2.2 L'amorce d'une vision plus large

L'interprétation de Pierre Vilar⁶², dont la première parution date de 1986, se rapproche davantage de celles de Beevor et Bennassar. Son analyse qui cible les grands déséquilibres du XIXe siècle assure une compréhension efficace;

L'Espagne du XXe siècle hérite du XIXe de graves déséquilibres. Sociaux : vestiges d'ancien régime agraire, structures incohérentes de l'industrie. Régionaux : un développement inégal oppose, mentalement et matériellement, au sein de l'État, d'anciennes formations historiques. Spirituels : l'Église catholique garde une prétention dominatrice, à quoi répond un anticléricalisme militant, politico-idéologique dans une certaine bourgeoisie, passionnelle dans les masses populaires anarchisantes. C'est le poids de ces problèmes qu'il faut mesurer d'abord.⁶³

⁶² Vilar, *Op cit.*, p. 7

⁶³ Ibid, p.7

Il insiste ensuite sur l'incidence capitale de la problématique du nationalisme pour comprendre adéquatement les origines de la guerre d'Espagne⁶⁴. Vilar offre ainsi sa contribution à l'interprétation de la guerre civile espagnole en donnant à cette question une importance particulière. Les derniers déséquilibres abordent les thèmes de l'Armée et de son pouvoir politique. Il est l'un des premiers à identifier comme importante la question spécifique du rôle politique de l'Armée, un acteur jusqu'alors négligé par l'historiographie. Pour Vilar, «le mouvement de 1936, s'il a des causes sociales profondes, a bien été, dans ses formes initiales, le plus classique des *pronunciamientos*»⁶⁵. L'influence de l'Armée est aussi cruciale selon lui. «Bien entendu, le pronunciamiento ne se conçoit que dans des armées d'un certain type : l'armée espagnole a été forgée dans des guerres civiles (guerres carlistes) et dans des guerres coloniales (Cuba, Maroc).»⁶⁶ C'est également cette propension toute espagnole au coup d'éclat politique qui pousse certains vers la voie de la révolution, l'autre tentation que Vilar identifie. «L'Espagne, premier terrain d'une lutte armée, d'une guerre déjà «moderne» entre fascisme et antifascisme, allait servir à la fois de laboratoire et de spectacle, de «représentation» de ce que les autres allaient vivre»⁶⁷. Pour Vilar, ce n'est pas le déclenchement du conflit qui est étonnant. Tout nous menait vers cette extrémité. Ce qui frappe, c'est la férocité des combattants. «Le danger de la guerre civile, c'était la méconnaissance de forces sociales douées de capacités inattendues.»⁶⁸

L'incidence de la droite et l'importance de sa compréhension signalent l'ouverture d'une nouvelle interprétation par Vilar. Les courants plus modernes vont doucement reléguer le mouvement ouvrier à la périphérie, au sein des enjeux moins fondamentaux et se pencher avec plus d'attention sur les déterminants qui caractérisent les nationalistes.

⁶⁴ Ibid, p.14

⁶⁵ Ibid, p.27

⁶⁶ Ibid, p.26

⁶⁷ Ibid, p.29

⁶⁸ Ibid, p.33

1.2.3 Le grand rattrapage

Guy Hermet précise encore plus la pensée de Vilar concernant l'importance des nationalismes dans le déclenchement du soulèvement. Pour lui, la première raison historique expliquant les origines de la Guerre civile est l'existence des différentes nationalités qui freinent l'émergence d'un pouvoir central puissant. Ce retard dans l'affirmation nationale dominante a causé une faiblesse dans le développement de la démocratie. Pour Hermet, le lien avec la guerre civile est manifeste. «Elle [l'Espagne], devait essayer d'exister ou de se retrouver elle-même avant de songer à faire coïncider son gouvernement avec l'esprit du temps. À beaucoup d'égards, la guerre civile prend figure de rattrapage dramatique de ce retard historique.»⁶⁹

Hermet démontre comment l'Espagne est le théâtre d'un processus d'affirmation nationale contraire à celui de la France, la monarchie réagissant à l'éveil du peuple en s'appuyant sur la noblesse. Par ailleurs, cette même monarchie absolue ne propose aucune cohérence nationale à ses sujets, cette «absence d'unité politique vécue»⁷⁰ nuisant à la formation d'une identité espagnole. Les différentes tentatives pour contrer cette réalité seront toutes inefficaces, «L'État est perçu comme un dispositif d'importation étrangère appliqué par des fonctionnaires cosmopolites et mal aimés»⁷¹. Le monopole étatique est résolument négatif et signifie l'oppression. De plus, l'absolutisme royal choisit de prendre comme pendant idéologique le catholicisme ultra orthodoxe de la contre-réforme. Le problème est qu'il associe pour longtemps l'identité nationale à la papauté. Hermet propose ici quelque chose de tout nouveau. «L'Espagne a vu le traditionalisme catholique - dont l'expression politique était le carlisme - résister vigoureusement à la poussée de la modernité bourgeoise, puis socialiste jusqu'aux années

⁶⁹ Hermet, *Op cit.*, p.13

⁷⁰ Ibid, p.14

⁷¹ Ibidem

de la guerre civile de 1936-1939. De son fait, celle-ci fut la dernière des guerres de religion européennes.»⁷²

Pour l'auteur, il est également crucial de coupler cette lacune identitaire à un traumatisme collectif : l'invasion napoléonienne.

L'invasion française laisse l'Espagne ruinée au moment où elle perd ses colonies d'Amérique. De plus, cette invasion entraîne une autre conséquence perverse. Elle déconsidère l'élite libérale soucieuse de régénération économique, car celle-ci s'est rangée en bonne partie du côté des envahisseurs en qui elle voyait, non sans raison, des alliés de son dessein modernisateur⁷³ [...] Au lendemain de cette humiliation, les anciennes élites aristocratiques et ecclésiastiques absentes de la lutte contre l'envahisseur se trouvent certes discréditées. Mais ce discrédit n'affecte pas que les tenants de la tradition. Il frappe tout autant les idées libérales et les hommes qui les professent⁷⁴.

Alors que les élites libérales ressortent de l'invasion française déconsidérées, les idées qui leurs sont associées et la modernisation potentielle sont tout autant exclues. Ainsi, l'Armée demeure la seule élite capable de dominer la lutte politique autour du pouvoir. De là vient cette ère des *pronunciamientos* qui se déroule de 1814 à 1874.

C'est avec la cuisante défaite à Anual en 1921 que les militaires reprennent le pouvoir et que l'on s'accorde sur la nécessité de faire appel à un homme fort pour diriger l'Espagne, Primo de Rivera. Le régime de Primo de Rivera est, au départ, assez prometteur selon Hermet. Par contre, c'est en s'attaquant aux symboles de la nation catalane qu'il amorce sa chute. Hermet confirme ici sa thèse concernant l'importance de la question des nationalismes.

Hermet se distingue de ses confrères en identifiant les nationalismes, aussi bien basque, catalan, qu'espagnol, comme les données fondamentales qui causent le déclenchement de la guerre civile. Cette façon de voir est reprise par ses successeurs mais jamais sera-t-elle à ce point mise de l'avant. Par ailleurs, il est l'un des premiers à situer les origines de la

⁷² Ibid, p.17

⁷³ Ibid, p.25

⁷⁴ Ibid, p.27

Guerre civile avant l'invasion de Napoléon, sans nier les conséquences immenses de celle-ci. En lien avec les nationalismes, il offre une interprétation beaucoup plus large et plus complète des événements, préfigurant ainsi celle de Beevor.

1.2.4 La vision classique

Hugh Thomas propose une vision plus classique des origines de la Guerre civile où l'influence des événements avant la perte de Cuba semble moins fondamentale. On remarque que son étude est plus complète lorsqu'il aborde la Deuxième République. Mais, pour les origines, l'interprétation ne se distingue pas des autres auteurs. Son étude est essentiellement politique et laisse de côté les enjeux sociaux et économiques. Pour Thomas, la lutte se concentre sur les enjeux relatifs à la constitution, strictement. Il croit que l'origine du déclenchement de la guerre civile prend forme lorsque la monarchie capitule devant Napoléon en 1808.

Thomas portera plutôt son attention sur l'interprétation de la Deuxième République. Il utilise le déroulement des cinq années qui précèdent le déclenchement du conflit pour présenter les différents acteurs et leurs origines. De cette façon, il comble le vide des origines de la guerre civile. Par contre, la structure logique du passé espagnol est moins cohérente, même si le contenu y est présent.

1.2.5 La renaissance culturelle

Gabriel Jackson n'offre pas une interprétation complète des origines profondes de la guerre civile; son livre débute par une introduction générale pour mettre le cadre autour de la Deuxième République. À cet effet, sa vision n'est pas différente de celles des autres auteurs. Par contre, l'intérêt qu'il affiche envers la question culturelle et artistique est plus audacieux, insistant sur cette renaissance culturelle que vit l'Espagne au début du

XXe siècle. Celle-ci émane, selon Jackson, de deux courants intellectuels, le catholicisme et le krausisme, une doctrine philosophique qui donne préséance aux sciences naturelles pour comprendre l'harmonie intellectuelle de l'univers. L'éducation revêt une importance capitale. Une institution d'enseignement prestigieuse s'inspirera du krausisme. *L'Institucion Libre de Ensenanza* est réputée pour la qualité de la formation qui y est offerte et une bonne partie de la classe politique républicaine provient de son sérail.⁷⁵ L'autre grand courant intellectuel est le catholicisme. Sa force est de proposer une réponse aux nouvelles idées et son rejet du matérialisme, du libéralisme et du socialisme. Principalement présent dans l'action sociale et l'éducation, il permet d'assurer une certaine qualité de l'enseignement offert aux jeunes espagnols. Jackson tient à spécifier que ces deux courants ne sont offerts qu'à une classe privilégiée de l'Espagne, celle qui aura inévitablement le destin de l'Espagne entre les mains.

1.3 Le chemin vers la guerre : la vision actuelle

Les interprétations divergent moins sur la Deuxième République. Certains adoptent un point de vue critique, la République ne faisant que diriger l'Espagne vers la guerre. C'est le cas de Bennassar et aussi un peu de Thomas. Les marxistes, Broué et Témime, vont jusqu'à identifier les débuts de la révolution espagnole à ce moment. D'autres, c'est le cas de Beevor, sont beaucoup plus nuancés sur celle-ci. Enfin, il y a les optimistes comme Jackson, qui voient dans les cinq années de la Deuxième République l'exemple d'une démocratie efficace qui réussit, malgré les embûches, à proposer une véritable alternative politique. On doit tout de même admettre que l'on retrouve moins de divergences dans l'historiographie pour cette période. La recherche ayant fortement été concentrée, les thèses dominantes portent une analyse plus consensuelle. Nous avons jugé bon de passer plus rapidement sur les événements qui séparent la fuite du roi, au

⁷⁵ Jackson, *Op cit.*, p.12

printemps 1931 jusqu'à l'insurrection en juillet 1936, pour ainsi davantage se pencher sur des thèmes pour lesquels l'historiographie est plus partagée.

Après le départ de la monarchie, les différents partis politiques entreprennent rapidement la lutte électorale. Le scrutin municipal qui se déroule le 12 avril 1931 marque la victoire des partis républicains, Manuel Azana devenant président de la République à titre intérimaire. Le roi choisit de quitter le pays deux jours plus tard. Après l'adoption d'une Assemblée constituante le 28 juin, Azana devient premier ministre en octobre et Alcala Zamora le remplace à titre de président en décembre 1931.

La première année de la Deuxième République est marquée par une série de décrets concernant la réforme de l'Armée. Celle-ci réplique par une tentative de Coup d'État menée par le Général Sanjurjo en août. Même si cette initiative est un fiasco, elle préfigure cette insatisfaction manifeste de l'élite militaire concernant les réformes et le rôle, toujours plus grand, que jouent les syndicats dans la République. D'autres réformes sont également promulguées par le Gouvernement Azana comme le statut d'autonomie de la Catalogne, la loi de la réforme agraire et la dissolution de l'ordre des Jésuites. Les syndicats ne sont pas en reste et déclenchent plusieurs grèves durant la même période.

L'année 1933 débute mal pour le Gouvernement alors qu'un soulèvement anarchiste se déclenche en janvier à Casas Vijasas. L'insatisfaction relative au fait que, dans le cadre de la réforme agraire, sur les 6000 hectares de terres cultivables, seulement le tiers l'est en réalité ce qui cause une révolte des paysans se réclamant du syndicalisme-révolutionnaire. Les interprétations divergent concernant la possibilité que des membres de la *Guardia Civil* aient été victimes de violence ou si la révolte s'est déroulée sans heurt. Toujours est-il que le Gouvernement emploiera la manière forte pour rétablir l'ordre en faisant intervenir les Gardes d'assaut. L'initiative se solde par la mort de 14 paysans qui s'étaient préalablement rendus et celle d'une famille complète dans

l'incendie de sa demeure⁷⁶. L'image de la gauche est ternie par cette répression. L'année 1933 se termine mal pour Azana qui perd le pouvoir au profit de la Droite aux élections de novembre. Alejandro Lerroux et son parti radical prend le pouvoir et la CEDA (Confédération Espagnole des Droites Autonomes) obtient le plus grand nombre de sièges. La droite s'accapare plus d'espace sur l'échiquier politique, favorisant l'émergence de mouvements radicaux de même tendance. C'est le cas de la *Falange* qui est fondée le 29 octobre 1933 à Madrid par le fils de Primo de Rivera, José Antonio. Cette organisation paramilitaire fusionne avec la JONS (*Juntas de Ofensiva Nacional-Sindicalista*) en février 34.

L'année 1934 est cruciale dans l'évolution politique de l'Espagne en route vers la Guerre civile. La CEDA joint le cabinet de Lerroux lors d'une autre crise parlementaire le 4 octobre malgré les menaces explicites de la gauche qui refuse d'accepter la présence d'un parti jugé fasciste aux commandes du pays. La tension entre le pouvoir et les centrales syndicales, qui ont organisé des grèves importantes durant la dernière année, culmine avec le soulèvement des Asturies le 6 octobre 1934. D'autres tentatives de soulèvements échouent en Catalogne et à Madrid vu l'absence de la CNT. Mais en Asturies, la CNT et les autres partis et centrales s'unissent pour prendre les armes contre le Gouvernement. Cette région riche en charbon et fortement ouvrière est complètement contrôlée pendant près de deux semaines par des miliciens en nombre important. Avec comme point névralgique Oviedo, le soulèvement parvient à mettre en place des soviets révolutionnaires dans toute la région. La République choisit d'intervenir en confiant la répression à Franco et Goded qui utilisent les forces marocaines et la Légion étrangère. 30 000 personnes finissent derrière les barreaux. Cette attaque pousse la gauche à s'unir et à se radicaliser. Tout comme la droite. Le reste de l'année 1934 et toute l'année 1935 sont viciés par les conséquences de cet affrontement fratricide.

⁷⁶ Bennassar, *Op cit.*, p.38

Après que Lerroux fut accusé de corruption, le Gouvernement tombe et le président Zamora décrète de nouvelles élections en février 1936 où se présente le Front populaire qui souhaite, en tout premier lieu, amnistier les prisonniers des Asturies.

1.3.1 Une république perdue

Bennassar est celui qui a le jugement le plus dur sur cette période et les politiciens qui y participent. Pour lui, dès le départ, la Deuxième République est vouée à l'échec et ne fait que pousser l'Espagne vers la guerre. «Les cinq années de la Deuxième république balisent une marche presque irrésistible vers ce conflit sanglant»⁷⁷. Bennassar affirme que cette volonté d'une guerre s'explique par le fait que les Espagnols souhaitent en finir avec la division politique de l'État. Ils veulent crever l'abcès.

Selon Bennassar, c'est lorsque la Droite prend le pouvoir en 1933 que le système politique espagnol se dérègle complètement⁷⁸. Pour lui, il est absolument scandaleux de croire, comme certains historiens, que cette arrivée de la CEDA au cabinet Azana est une provocation. Au contraire, cela démontre plutôt à quel point les règles de la démocratie et les pratiques parlementaires sont incomprises, surtout par la gauche.⁷⁹

L'année 1934 est aussi celle de l'essor des causes nationalistes avec la Catalogne qui proclame son autonomie et les Basques qui se rapprochent des socialistes, plus sensibles à leurs aspirations. Pour Bennassar,

Cette double affirmation catalane et basque, l'une orientée à gauche et l'autre à droite, n'était pas seulement l'expression de spécificités et d'une expérience enracinée dans l'Histoire. Alors que la conjoncture politique, économique et sociale se dégradait dans

⁷⁷ Ibid, p.27

⁷⁸ Ibid, p.47

⁷⁹ Ibidem.

l'ensemble de l'Espagne, elle révélait l'aspiration à un destin propre de deux régions relativement prospères et culturellement avancées⁸⁰.

Une des raisons de cette désaffection pourrait être le manque de leadership politique à droite ou au centre ainsi qu'un projet politique porteur : «Mais, plus encore que d'hommes de premier plan, la droite manquait d'une vision politique large et généreuse»⁸¹. Une crise politique force le président Zamora à dissoudre le Parlement, refusant de remettre le pouvoir entre les mains de Robles, la dernière erreur fatale⁸². Dès lors, la course vers la guerre civile est entamée selon Bennassar qui se base sur Raymond Carr⁸³. À droite comme à gauche, les leaders politiques tiennent un discours résigné concernant l'issue des élections du 16 février 1936. Ne reste que Robles et Azana à croire à une résolution légale du conflit.

Pour Bennassar, la Deuxième République est un échec retentissant puisque ses principaux défenseurs, qui militent ouvertement pour sa survie, jouent en coulisse pour son remplacement⁸⁴ en bafouant les principes de la Constitution adoptée le 9 décembre 1931. Pour lui, la dernière preuve de ce désaveu des républicains envers leur constitution se déroule en 1934, autour des événements de la révolte des Asturies où Companys, Prieto et Caballero sont impliqués dans le but affiché de faire tomber cette République dont ils sont pourtant des membres fondateurs. Le premier, Lluís Companys, président de la *Generalitat*, le Gouvernement catalan, proclame le 6 octobre 1934 l'autonomie de la Catalogne.⁸⁵ Les deux autres leaders, concurrents pour prendre la tête du PSOE, vont sincèrement appuyer les différents mouvements insurrectionnels de cet automne 34. Prieto le fait avec plus de conviction en organisant l'approvisionnement d'armes pour les insurgés des Asturies. C'est surtout une erreur stratégique grave de Prieto qui sacrifie la

⁸⁰ Ibid, p.50

⁸¹ Ibidem

⁸² Ibid, p.51

⁸³ Raymond CARR. *Spain 1808-1975*, Oxford, Oxford History of Modern Europe, 1982, 842 pages.

⁸⁴ Bennassar, *Op cit.*, p.31

⁸⁵ Ibid, p.33

puissance des mineurs dans un projet d'insurrection mal préparé. Le déclenchement de cette révolte est une réplique à l'intégration du parti CEDA au sein du Gouvernement. Pour Bennassar, c'est un faux prétexte qui démontre à quel point la gauche est mal intentionnée à l'égard de cette république démocratique qu'elle appuie tout en exigeant que le seul parti de droite en soit exclu, l'associant trop aisément au fascisme⁸⁶.

Durant toute cette période, l'Armée conspire ouvertement afin de renverser le régime. L'UME (Union militaire espagnole) menée par le colonel Galarza, le lieutenant-colonel Emilio Rodriguez Tarduchy et le commandant Bartolomé Barba-Hernandez en sont le fer de lance. Ce regroupement est actif lors de la révolte manquée de Sanjurjo en 1932 mais la création de l'UME ne survient qu'en 1933. Hostile à toute réforme de l'Armée comme le souhaite Azana, l'arrivée au pouvoir du centre calme les ardeurs de cette cabale⁸⁷. Les principaux généraux «africanistas» profitent de ce contexte pour obtenir des promotions. Lorsque Gil Robles devient ministre de la Guerre en 1934, la collaboration entre les trois grands généraux et le pouvoir est encore plus étroite. Franco devient chef de l'état-major central, Mola gouverneur général du Maroc et Goded, inspecteur de l'armée. Cela calme les ardeurs des militaires, pour un temps. «Pourvus de postes de pouvoir considérables, les trois «grands» avaient perdu, provisoirement au moins, toute envie de conspirer contre une République conservatrice qui assurait le maintien de l'ordre. Aussi, pendant l'année 1935, le complot militaire perdit-il de son actualité⁸⁸».

Beevor est moins catégorique concernant les acteurs de la Deuxième République. Il évalue plutôt que la tâche qui leur incombe est trop vaste, source inévitable de déceptions. En plus de la question catalane et de la réforme agraire, l'Armée doit être

⁸⁶ Pour Bennassar, la CEDA de Gil Robles se rapproche plus fidèlement des démocrates-chrétiens que l'on retrouve à l'époque en France et en Italie. D'autant plus que la CEDA a remporté le dernier scrutin de novembre 1933, sa présence au Gouvernement est la suite normale des choses. Et rien ne laisse présager que Gil Robles, son dirigeant, est attiré par la vulgate fasciste comme l'affirment les socialistes.

⁸⁷ Ibid, p.67

⁸⁸ Ibidem

remaniée et l'Église doit se retirer de la sphère publique. Ces différents dossiers majeurs sont tous menés de front, créant des attentes et forcément des déceptions.

Pour les deux auteurs, la République a déçu mais pas pour les mêmes raisons. Beevor reconnaît les efforts consentis mais comprend que les politiques se sont découragés devant l'immensité des réformes à mener. Pour Bennassar, plus appliqué dans sa démarche, la responsabilité de l'échec est imputable aux politiciens qui n'ont pas su se faire leader et proposer de véritables solutions. Mais il y a plus. D'abord, il identifie des lacunes structurelles qui nuisent à l'épanouissement d'une démocratie moderne dans un pays qui ne l'est pas encore. L'absence d'une véritable classe moyenne censée jouer le rôle de lien entre les extrêmes est une de ces faiblesses. Ensuite, le PSOE se base trop sur le modèle que représente la Révolution bolchévique et manque d'expérience politique. L'influence de Moscou sur les communistes espagnols est néfaste. À droite, trop de politiciens sont dépourvus d'instinct politique, s'autoproclamant catholique au gré des événements, accompagné de factions militantes plus proches des préoccupations de la base mais aux méthodes violentes⁸⁹. Donc, derrière certaines réalisations notables de la Deuxième République, Bennassar dénonce cette mythologie qui l'entoure masquant de profonds conflits tenant « à la fois à une lutte de classes exacerbée et à une guerre de religion, et ils étaient compliqués par les revendications d'identités nationales spécifiques et l'influence d'idéologies «importées»⁹⁰ Pour Bennassar, il faut se demander comment un pays de la sorte a pu sombrer dans un abîme semblable dont les années de la Deuxième République constituent la préface.⁹¹

1.4. L'historiographie

⁸⁹ Ibid, p.52

⁹⁰ Ibid, p.53

⁹¹ Ibidem

Les auteurs qui offrent une interprétation sommaire des origines anciennes de la Guerre civile procèdent de la sorte pour indiquer que c'est plutôt l'histoire de la Deuxième République qui est importante et utile pour comprendre les origines de la Guerre civile espagnole. C'est ainsi que Hugh Thomas et Gabriel Jackson se signalent de par l'importance et la qualité du traitement. Pour Gabriel Jackson, la Deuxième République a autant de place dans son livre que la Guerre civile comme telle, le titre en témoignant. Jackson se rapproche ainsi de Broué qui identifie également deux temps forts de la période, la révolution en 1931 et la guerre civile en 1936. Pour lui également, la période républicaine, qu'il qualifie de révolutionnaire, s'avère cruciale. Thomas fait un choix plus pédagogique en s'attardant davantage à la Deuxième République. À travers le déroulement des faits, il y introduit une quantité d'informations relatives au sujet traité, procédant ainsi aux origines de toutes les grandes tensions et les acteurs qui forment le décor de la Guerre civile. Hermet et Vilar résument beaucoup plus succinctement cette période, cadrant ainsi la Guerre civile dans une perspective plus longue. Considérant que l'interprétation contemporaine ne modifie pas, de manière substantielle, l'histoire de la Deuxième République, nous avons jugé qu'il était superflu de présenter une analyse détaillée de cette période.

Dans ce premier chapitre, nous avons démontré comment l'évolution de l'historiographie est frappante lorsque l'on analyse le thème des origines de la Guerre civile. Beevor est l'auteur qui trace la périodisation la plus longue. Vient ensuite Bennassar dont l'interprétation cadre davantage avec les autres interprétations des années 90 et 80, dont les tenants sont Hermet et Vilar. Enfin, nous avons vu que trois auteurs se posent à l'écart en abordant la question des origines d'une manière plus limitée. Enfin, nous avons vu que l'historiographie est beaucoup moins divisée concernant les événements de la Deuxième République qui sont déjà largement connus et documentés.

Le corpus d'auteurs que nous avons choisi personnifie bien les différentes manières d'aborder la question des origines d'une guerre. Ainsi, les auteurs qui sont davantage

contemporains de l'affrontement (Témine et Broué, Jackson et Thomas) posent un regard moins détaché sur la question. Leur volonté de situer la guerre civile espagnole dans le temps est moins criante. Par contre, ceux-ci refusent de projeter le lecteur sans filet dans l'Espagne hautement chargée du début des années 1930. C'est pourquoi leur approche de la Deuxième République est plus complète et parvient à combler certaines lacunes. Le problème est que la guerre civile n'émerge pas que des cinq années la précédant. Le fondement de cette haine viscérale qui se manifeste ne peut être identifié dans cette période. D'autres auteurs nous signalent que le mal est fait et que la Deuxième république n'est qu'une ultime tentative pour sauver de l'abîme un pays qui y est déjà.

C'est ce que nous montrent Beevor, Bennassar, Vilar et Hermet. Pour eux, la guerre civile espagnole cadre dans une logique plus étendue, non seulement de l'Espagne comme telle, mais de l'Europe également. Ainsi, on y retrouve aussi bien les conséquences de la perte des Empires coloniaux, l'invasion napoléonienne, la révolution libérale et la lutte des classes, autant de points de frictions qui sont communs à la plupart des pays européens. Ce qui est spécifique à l'Espagne, c'est la manière particulièrement malhabile qu'elle a de répondre à ces tensions, rehaussant ainsi à chaque fois le niveau d'affrontement jusqu'à l'explosion finale. Dans cette optique, il est compréhensible pour ces auteurs de vouer un intérêt moins fort envers le traitement de la Deuxième République, considérant qu'il est impossible qu'une classe politique aussi polarisée parvienne à freiner un mouvement datant de plus d'un siècle.

Enfin, tous ces auteurs ont le même souci de situer la guerre civile dans un siècle où un niveau de violence semblable n'est pas rare. Avec ce que l'Europe fera subir à ses populations peu de temps après, force est de constater que l'Espagne n'est pas une exception. Elle est plutôt un cas typique, exacerbé certes, mais symptomatique d'une société en perte de repères, incapable de se solidariser et dont les moyens pour se faire entendre n'ont pas vraiment changé depuis le Moyen Âge.

Chapitre 2

De l'insurrection à la guerre (18 juillet 1936 au 25 août 1936)

Dans ce chapitre nous verrons comment se déroule les premières semaines de la Guerre civile espagnole. De la victoire du Front populaire à l'assassinat de Calvo Sotelo, tous les pièces se mettent en place pour que se déclenche une insurrection généralisée se muant rapidement en un conflit civil. Nous vous démontrerons comment Antony Beevor⁹² et Bartolomé Bennassar⁹³ prennent en compte la question militaire dès le début du conflit. Cette pratique ressemble à celle de Hugh Thomas⁹⁴. Gabriel Jackson⁹⁵ et Guy Hermet⁹⁶ lesquels optent pour une interprétation davantage politique. Émile Témine et Pierre Broué⁹⁷ sont trop englués dans leur paradigme marxien pour offrir quelque chose de substantiel tandis que Pierre Vilar se distingue par une analyse différente des tensions internes au sein des deux factions.

2.1 Le Front populaire

Avec la victoire du Front populaire le 16 février 1936, le cabinet Azana ne chôme pas et décrète, dès le 19, l'amnistie des prisonniers de la révolte des Asturies. Les relations avec le Gouvernement catalan sont rétablies. Azana remplace Alcala Zamora comme président en mai. Le même mois, Cesares Quiroga⁹⁸ devient Premier ministre après que Prieto a refusé le poste. Les syndicats poursuivent leur agitation : grève des employés d'ascenseur

⁹² Antony BEEVOR. La guerre d'Espagne, Paris, Calmann-Lévy, 2006, 681 pages

⁹³ Bartolomé BENNASSAR. La guerre d'Espagne et ses lendemains. Paris, Perrin, 2006, 550 pages

⁹⁴ Hugh THOMAS. La guerre d'Espagne. Paris, Robert Laffont, 1996, 1026 pages

⁹⁵ Gabriel JACKSON. The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939 Princeton, Princeton University press, 1972, 578 pages

⁹⁶ Guy HERMET. La guerre d'Espagne. Paris, Ed. du Seuil, 1989, 346 pages

⁹⁷ Pierre BROUÉ et Émile TÉMINE. La révolution et la guerre d'Espagne. Paris, Minuit 1961, 542 p.

⁹⁸ Annexe

et du bâtiment à Madrid en juin et troubles qui se déroulent aussi à Cadix, Malaga et Tanger. La droite y met également son grain de sel par l'entremise de la Phalange qui devient de plus en plus puissante et déstabilisatrice. La rébellion est aussi très active déjà. Mola, de son prestigieux poste à Pampelune, organise chirurgicalement les préparatifs en vue d'une insurrection importante sans jamais vraiment le faire de manière secrète. Des militaires de gauche, proches du PSOE ou des communistes, membres des Gardes d'Assaut ou de la Garde présidentielle, se rassemblent au sein d'une organisation *l'Union Militar Republicana Antifascista* (UMRA) afin de répondre aux actes de l'UME. Des membres de l'UMRA vont même tenter de prévenir le Gouvernement de l'imminence d'une rébellion dans le cadre d'une opération visant à arrêter ses dirigeants en Afrique. Le complot fut découvert et ses leaders livrèrent des informations au Premier ministre Quiroga, informations qui vont s'avérer véridiques, mais auxquelles le Premier ministre refuse de croire. C'est afin de répliquer à cette initiative que quatre phalangistes assassinèrent José Castilla Séria, lieutenant des Asaltos et membre influent de l'UMRA le 12 juillet. Ses amis projetèrent de se venger. Il était prévu, au départ, que Antonio Giocoechea, chef de la formation monarchiste *Renovacion Espanola* soit la cible. Absent de son domicile, tout comme Gil Robles, leader de la CEDA, c'est Calvo Sotelo, leader parlementaire de la droite, qui est assassiné. Ce prétexte tombe parfaitement pour la droite, en plein préparatif de son soulèvement, qui peut profiter d'un événement symbolique puissant ralliant la plupart des indécis à sa cause. Le meurtre de Sotelo par des Gardes d'Assaut, en uniformes et à l'intérieur d'un véhicule gouvernemental, incrimine directement la gauche et donne du crédit à leur thèse voulant que le Gouvernement, incapable de contrôler ses propres troupes, soit, dans les faits, absent. Mais on sait maintenant que la rébellion était déjà programmée depuis longtemps et que la mort de Sotelo ne fut qu'une coïncidence.

2.2 L'interprétation contemporaine

Fief des généraux séditieux, le Maroc est l'endroit d'où l'insurrection se déclenche le 16 juillet 1936. Le Gouvernement républicain réagit timidement, y voyant là une simple révolte localisée. Mais rapidement, avec la prise par les insurgés de plusieurs villes au sud de l'Espagne, le Gouvernement modifie ses perceptions et constate que la situation est plus grave que prévue. Les syndicats doivent réagir, juste à temps pour sauver les deux plus grandes villes d'Espagne qui demeurent dans le giron républicain. C'est à Barcelone que l'on assiste à la démonstration de l'efficacité ouvrière et son pouvoir de nuisance sans pareil. Les insurgés réagissent en intensifiant le transport des troupes en provenance du Maroc, alors que Franco se positionne dans la course à la direction de la rébellion. Le conflit se généralise ainsi à l'ensemble du pays, la révolte se propage au Nord tandis qu'en Aragon, on voit un contingent venir secourir les militants anarchistes. Burgos devient le chef-lieu des forces rebelles; la guerre est partout. Deux forces s'affrontent, possédant une puissance de feu comparable et des avantages, de part et d'autre. Le conflit s'annonce long et meurtrier.

Les divergences dans l'historiographie quant à la présentation de cette période sont représentatives d'un intérêt tardif pour la question militaire. Alors que les interprétations moins récentes offrent une étude minimaliste de ce thème, préférant adopter avec complaisance les thèses les plus répandues, on remarque que le travail des historiens contemporains est beaucoup plus rigoureux concernant cette question. Le travail de Beevor, à ce chapitre, est clairement révolutionnaire. On verra que cette assertion se confirme au chapitre 5 de la présente étude consacré à la question militaire.

L'historiographie que nous présentons relate les événements de la fin du premier chapitre et de ceux du chapitre 2, ce qui correspond à la période entre l'élection de février 1936 et la semaine où débute la guerre, en juillet 1936. Les auteurs proposent une interprétation convenue des événements. Leur traitement est très semblable, la plupart des faits d'armes

étant relatés sans qu'un véritable travail de recherche ait été effectué. Il n'y a que Thomas qui a à offrir une interprétation plus solide, systématique et rigoureuse.

Beevor et Bennassar proposent deux interprétations assez différentes des événements qui se déroulent au début du soulèvement. Pour Beevor, la République réagit trop lentement et avec trop peu d'agressivité face à une rébellion qui est, à la mi-juillet, assez faible et vulnérable. Pour Bennassar, c'est plutôt la droite, nommée maintenant les nationalistes, qui mérite les critiques les plus acerbes. Considérant l'importance des premiers jours, l'organisation du soulèvement est déficiente et explique, en partie, les lacunes des débuts et la longueur de l'affrontement. Pour l'analyse de ces interprétations, nous sommes porté à croire que Beevor pose un regard plus complet sur les événements au début de l'insurrection; son intérêt pour le thème militaire facilite la compréhension des nombreux affrontements qui se déroulent simultanément. Bennassar n'atteint pas la même qualité, son étude est moins systématique, mais sa vision particulière nous permet de comprendre autrement la signification de certains événements. Son apport demeure quand même complémentaire à celui de Beevor et amène des éléments nouveaux.

2.2.1 Le soulèvement au Maroc

Dès le 17 juillet au soir, les premiers contingents rebelles prennent position au Maroc, la région centrale dans la stratégie de déclenchement du soulèvement. L'une après l'autre, les différentes villes de garnison sont investies par des troupes de *regulares* qui soutiennent le soulèvement. Les hauts dirigeants militaires, restés en majorité loyaux à la République, sont arrêtés et exécutés. La voie est libre pour que Franco s'empare du commandement des troupes marocaines à Tétouan le 19 juillet, non sans avoir déclaré l'état de guerre le 18. Dès son arrivée au Maroc, Franco se rend compte d'une lacune fondamentale de la rébellion : les avions disponibles pour transporter les troupes vers l'Espagne sont insuffisants, seulement 200 hommes pouvant rejoindre le continent

chaque jour⁹⁹. Luis Bolin¹⁰⁰ est chargé d'entrer en contact avec l'Italie pour obtenir une aide à ce chapitre.

Cette lacune en matière de transport a été mal évaluée par Mola qui prévoit, dans ses ordres de déclenchement du soulèvement, que le Maroc se soulève 24 heures avant l'Espagne afin que les *regulares* viennent soutenir les premiers efforts des insurgés sur le Continent¹⁰¹. Les généraux comptent sur ces militaires, des soldats de métier que Beevor qualifie de mercenaires, dont l'efficacité s'est révélée exemplaire lors de la répression des Asturies à l'automne 1934.¹⁰²

2.2.2 La réaction républicaine

Pendant ce temps à Madrid, le Gouvernement refuse d'admettre l'existence pourtant manifeste de la menace. Il assure que le soulèvement est circonscrit au Maroc. Le chef du Gouvernement, Casares Quiroga, éconduit les syndicats UGT et CNT qui lui offrent leur aide, et compte plutôt sur les forces militaires de l'État pour réprimer le soulèvement. Cette stratégie résolument myope du Gouvernement est contreproductive selon Beevor et lui coûte l'initiative.

L'hésitation initiale du gouvernement fut fatale dans une crise qui évoluait rapidement, parce que cette incertitude initiale renforça une mentalité défensive. Les ministres n'osèrent pas armer l'UGT et la CNT. Ils refusèrent de s'écarter de la constitution légale

⁹⁹ Bennassar, *Op cit.*, p.80

¹⁰⁰ Annexe

¹⁰¹ Beevor, *Op cit.*, p.96

¹⁰² Les troupes marocaines, constituées en *tabores* de 250 hommes, sont originaires de la vallée du Rif. Commandées par des officiers espagnols, elles se sont fait remarquer lors des guerres coloniales au début du siècle. Leur force se situe dans leur capacité à se déplacer dans une région en tirant parti des accidents de terrain ce qui leur offre un avantage certain lors de combat contre des troupes espagnoles qui ont l'habitude de se pavaner fièrement sur le champ de bataille pour faire montre de leur bravoure. C'est également au Maroc que l'on retrouve la force d'élite de l'Armée espagnole, la Légion étrangère(ou le *tercio*). Formée de repris de justice, de fugitifs et de criminels, cette troupe, semblable à la Légion française, carbure au culte de la virilité et de la tuerie. Leurs contingents se nomment *banderos* et disposent de leur propre artillerie. Ils sont efficaces et sans pitié. Ibidem.

de l'État, même si un État attaqué par sa propre «colonne vertébrale», les forces armées, cesse d'exister de fait. Le retard dans la distribution d'armes découragea toute mesure préventive ou offensive contre les militaires félons¹⁰³.

Mais les syndicats refusent de suivre les ordres d'un gouvernement ouvertement dépassé par les événements et décrètent une grève générale le 18 juillet. Les armes, cachées depuis les troubles de 1934, sont brandies par les ouvriers dans la rue, prêts pour l'affrontement.

2.2.3 Séville et les autres

C'est à ce moment que le soulèvement réussit, sans coup férir, à prendre le contrôle de quatre villes importantes, Séville, Cadix, Algésiras et Jerez de la Frontera, permettant ainsi aux insurgés de prendre position sur une partie de la côte sud de l'Espagne jusqu'à la frontière portugaise. Le célèbre coup de bluff de Queipo de Llano pour la prise de Séville le 18 juillet marque l'historiographie comme étant le modèle du génie des insurgés, de leur opportunisme, de la chance qui leur profite, mais aussi, de l'aveuglement de la République. Les événements de Séville se reproduisent souvent lors du mois de juillet 1936 et ils donnent une idée de l'état d'esprit des forces en présence et des notions de confiance et de l'utilisation de la psychologie qui jouent un aussi grand rôle que les affrontements armés proprement dits. Beevor utilise à ce sujet, presque mot pour mot, l'interprétation de Témine et Broué.

Les conspirateurs militaires ne jouèrent jamais de la surprise totale, mais le doute et la confusion jouèrent certainement en leur faveur. Quand les ouvriers se retenaient d'agir sur les conseils d'un gouverneur civil qui craignait pousser la garnison locale dans la rébellion, ils étaient perdus. Ils payaient leur hésitation de leur vie. Mais s'ils démontraient dès le début qu'ils étaient prêts à prendre d'assaut les casernes, alors la plupart des forces paramilitaires se joignaient à eux et la garnison se rendait¹⁰⁴.

¹⁰³ Beevor, *Op cit.*, p.95

¹⁰⁴ Ibidem

Bennassar offre une version traditionnelle de la prise de Séville par Queipo de Llano. Le célèbre et coloré général réussit à faire destituer le général de division et les principaux officiers, s'empare de Radio-Séville où il lance ses harangues anti-républicaines qui vont devenir très célèbres durant la Guerre. Il décourage ses opposants en faisant circuler dans la ville un camion rempli de soldats pour donner l'image d'une mobilisation monstre. Queipo de Llano vient finalement à bout des forces républicaines et prend le contrôle de Séville, un objectif majeur de la droite pour se frayer un chemin vers Madrid.

Beevor fait une lecture beaucoup plus critique et appliquée des événements de Séville. Queipo de Llano n'y est pour rien dans cette prise miraculeuse. C'est plutôt au chef d'état-major de la ville, José Cuesta Monereo, que l'on doit ce coup de bluff qui propulse Queipo de Llano à l'avant-scène¹⁰⁵. La légende franquiste a aussi longtemps fait croire que Séville a été prise avec un tout petit nombre d'insurgés. En fait, Queipo de Llano peut compter sur près de 4000 hommes pour le soutenir. Pour Beevor, en plus de son opportunisme, la droite profite aussi des tensions constantes entre anarchistes et communistes qui nuisent à l'organisation d'une contre-offensive productive. Ce scénario se répète à plusieurs reprises. Si Bennassar choisit de présenter la prise de Séville, c'est qu'il la considère comme un exemple assez représentatif de la méthode des insurgés.

Il en va tout autrement de Beevor qui préfère mettre en lumière les différents scénarios qui se déroulent dans plusieurs autres villes où la constitution des deux factions est divergente. Ainsi à Malaga, les forces ouvrières soutenues par les *asaltos* ne donnent aucune chance aux soldats de prendre position et les obligent à rester dans leur caserne. À Almeira, le gouverneur civil refuse d'armer les syndicats. C'est plutôt la menace que fait peser le destroyer *Lepanto*, resté loyal à la République, sur le quartier général de la *Guardia Civil* qui scelle l'issue du combat. À Jaen, le gouverneur civil tente de raisonner la *Guardia Civil* mais choisit finalement d'armer les syndicats. Pour étayer cette

¹⁰⁵ Ibid, p.100

interprétation beaucoup plus représentative, Beevor propose un schéma pour comprendre comment se déroule un affrontement classique de cet été 1936 en Espagne.

2.2.4 Le schéma

Pour Beevor, la victoire des insurgés dans une localité s'accompagne d'une prise de contrôle des principaux établissements publics. En l'absence de forces militaires, ce sont les gardes civils, les phalangistes et des partisans de la droite qui proclament l'État de guerre. Les syndicats répliquent avec la grève générale et érigent des barricades le plus rapidement possible pour faire la différence. Le moindre petit flottement des forces ouvrières, la plus petite hésitation donne aux rebelles la chance de reprendre l'initiative, et vice versa¹⁰⁶. La faction qui reçoit l'appui des forces paramilitaires prend un net avantage sur la victoire; celles-ci sont souvent mieux entraînées et armées que les troupes militaires conscrites. Comme la population, les forces paramilitaires vont choisir de se tenir à l'écart et voir vers qui tourne l'avantage avant de prendre position. Règle générale, la *Guardia Civil* appuie les insurgés et les *Asaltos*, surtout présents dans les centres urbains, demeurent loyaux à la République.

2.2.5 L'erreur des Nationalistes à Madrid

Pour l'explication la plus précise du soulèvement dans la capitale, Bennassar surpasse son collègue dans la présentation militaire de l'événement, pourtant une qualité que Beevor possède habituellement. Bennassar nous démontre l'utilité de bien comprendre le déroulement de la première tentative des nationalistes. Les analyses que l'on peut extraire de cette déroute sont révélatrices pour la suite du conflit. D'une part, c'est l'une des seules fois où les nationalistes s'embourbent dans une opération militaire mal conçue et

¹⁰⁶ Ibidem

improvisée. Il est possible de croire que l'absence de Franco soit à la source de cette lacune. Par ailleurs, cette défaite fait montre d'une faiblesse des troupes nationalistes que celles-ci vont rapidement prendre en compte : leur incapacité à remporter des affrontements en terrain urbain. Mais encore, le manque de préparation du soulèvement à Madrid est également un signe de la stratégie globale des insurgés. Conscients de leur faiblesse, ils ne vont pas risquer l'impossible pour remporter une victoire, leurs calculs se faisant à long terme et, dans l'équation, Madrid n'est pas encore une variable assez mûre. On verra plus loin que Franco fera sien l'ensemble de ces enseignements, conscient des forces et des faiblesses de ses troupes, encore là une qualité importante des insurgés. Pour en arriver à cette interprétation, il a fallu que Bennassar propose une autre lecture des événements.

Considérant la présence d'institutions importantes à Madrid et de contingents militaires nombreux, la prise de la ville est, pour Bennassar, un enjeu stratégique crucial. Par contre, les nationalistes évaluent mal la disposition des forces en présence. Au lieu de déclencher leur soulèvement de la Montana, en plein tissu urbain, les conjurés auraient dû entreprendre les hostilités dans des casernes situées à l'écart et s'occuper de celles au centre urbain plus tard¹⁰⁷. De plus, le fait d'avoir attendu trop longtemps pour engager les hostilités a nui à l'effet de surprise et permis aux forces de la République d'organiser une défense efficace. Et c'est sans compter que seulement deux casernes, situées en dehors de la ville, rejoignent les rangs de l'insurrection, Getafe et Pardo. La situation à la caserne Montana étant chaotique, dès le 20 juillet, les forces républicaines sortent victorieuses du siège. Pour la rébellion, les conséquences de la déroute de Madrid sont importantes. Les forces républicaines ressortent renforcées de cet affrontement victorieux et profitent d'une prise appréciable de stock d'armes. De plus, la République conserve la mainmise sur le trésor de la Banque d'Espagne.

¹⁰⁷ Bennassar, *Op cit.*, p.85

Par ailleurs, les événements de Madrid ont également une charge symbolique pour les nationalistes. Selon Bennassar, ceux-ci «eurent pour effet de fortifier la détermination des rebelles»¹⁰⁸. Plusieurs églises furent saccagées durant les premiers jours de l'insurrection à Madrid, vol et exécution dans les quartiers riches par les miliciens et mise en place de tribunaux pour juger les prisonniers. Tout cela alimentait la thèse nationaliste d'un complot communiste anticlérical, suscitant ainsi l'adhésion de ceux qui doutaient jusqu'alors de la justesse des revendications des insurgés. Ainsi, malgré la défaite, les nationalistes parviennent quand même à tirer profit de cette mésaventure afin de revenir plus menaçants la prochaine fois.

2.2.6 La surprise barcelonaise

L'insurrection à Barcelone prit une tournure semblable à celle de la capitale. Le plus étonnant demeure le fait que les forces nationalistes fondaient beaucoup d'espoir pour leurs troupes dans la métropole catalane et croyaient possible d'y prendre position. «Les conspirateurs de l'armée avaient considéré cette ville comme la plus facile à conquérir de toutes»¹⁰⁹. Les interprétations de Beevor et Bennassar sont très proches quant au déroulement des événements et aux objectifs, manifestement exagérés, de l'insurrection.

Les deux historiens concèdent que les forces nationalistes sont en nombre suffisant pour offrir une féroce opposition aux milices. Avec près de 12 000 hommes, le contingent nationaliste est important et peut également compter sur l'apport d'un général réputé, Goded, qui prévoit rejoindre la ville en provenance de Majorque dès le début de l'affrontement. En fait, c'est surtout la qualité de l'organisation des mouvements anarchistes qui, faisant fi des interdits de la *Generalitat*, prennent les armes et mettent en place une défense efficace et structurée qui mit un terme aux espoirs nationalistes. Pour

¹⁰⁸ Ibid, p.86

¹⁰⁹ Beevor, *Op cit.*, p.110

ce faire, les milices reçoivent l'appui des *asaltos* et, chose étonnante, de la *Guardia Civil*. Aidées de ceux-ci, les milices ouvrières, de toutes factions confondues, se positionnent et organisent le vol systématique des différents entrepôts où l'on retrouve des armes à Barcelone. Le 19 juillet au matin, les soldats des différentes casernes de la ville tentent une opération offensive mais les milices ont déjà prévu le coup, les sirènes des usines retentissant pour prévenir la population de l'affrontement. Rapidement, les troupes nationalistes qui se déplacent dans les rues de Barcelone pour rejoindre différents objectifs sont victimes d'une guérilla urbaine organisée, composée de barricades, de tireurs embusqués et d'offensives éclair. Les enseignements de la *Semana Tragica* de 1909 permettent aux milices de mettre en place un système de défense qui cause la déroute des forces nationalistes¹¹⁰. L'arrivée de Goded ne permet pas de modifier l'issue du combat. Les forces ouvrières font montre d'un véritable génie stratégique en terrain urbain, obligeant les insurgés à se replier dans leur caserne et permettant à Barcelone de demeurer dans le giron républicain. À la nuit tombée, une seule caserne résiste. Goded a été obligé de lire un message radiodiffusé pour admettre sa défaite.

Rapidement après que le sort des grandes villes eut été connu, les nationalistes et les républicains s'organisèrent en fonction des résultats et des forces en présence. À Valence, les insurgés préfèrent rester à l'abri, conscients de leur infériorité. Les forces ouvrières finissent par l'emporter quelques jours plus tard à l'endroit où l'hésitation des insurgés fut la plus longue¹¹¹. La Galice attend au matin du 20 juillet pour voir les premières opérations des forces rebelles enlever la ville de La Corogne. À Grenade, un scénario classique se déroule: le commandant assure, en toute bonne foi, sa loyauté aux Républicains, mais est finalement abattu par les insurgés sans que les forces loyales soient en mesure de répliquer. La situation en Andalousie est plus complexe. En effet, Queipo de Llano ne contrôle que Séville, le reste de la région étant entièrement sous

¹¹⁰ Ibid, p.112

¹¹¹ Ibid, p.121

l'égide des syndicats. Mais, grâce au contrôle d'un terrain d'aviation, les forces rebelles peuvent envoyer du renfort leur permettant ainsi de maintenir la pression sur les troupes républicaines. Les soldats de l'Armée d'Afrique font montre de leurs habiletés particulières pour la terreur à outrance, encouragés avec force par Queipo de Llano qui sévit au micro de Radio-Séville en décrivant les méthodes des soldats maures. Pendant ce temps, Almeida et Malaga demeurent loyales à la République après des pressions intenses de la rue qui refuse de suivre les volontés de l'armée.

2.2.7 Franco au Maroc

Durant ces moments décisifs, Franco prend un avion privé loué par Luis Bolin en Grande-Bretagne qui le conduit à Casablanca. Bien que Sanjurjo soit pressenti pour prendre la tête des forces rebelles, Beevor est convaincu, par un détail anecdotique, que Franco se voit comme l'homme providentiel à la tête de l'Espagne. En effet, en refusant d'utiliser un code avec le pilote de l'avion, Franco s'estime, selon Beevor, au-dessus de ces enfantillages. Il est celui qui expurgera l'Espagne du mal communiste. Le 19 juillet, Franco est à Tétouan en compagnie des principaux commandants de l'armée nationaliste pour une rencontre annonciatrice du ton et du rôle futur de Franco. Apprenant le résultat du soulèvement, il décide d'envoyer Bolin à la recherche d'aide extérieure afin de reprendre l'avantage. Ainsi, dès le 22 juillet, le consul d'Allemagne à Tétouan reçoit un message qu'il transmet à son gouvernement et dans lequel on peut y lire les besoins des forces rebelles en avion pour transporter l'armée d'Afrique en Espagne¹¹². En effet, un autre élément n'a pas fonctionné dans le déclenchement du soulèvement, la Marine est restée loyale au Gouvernement.

¹¹² Ibid, p.106

2.2.8 La Marine

Dès le début du soulèvement, il est établi clairement que la marine aura un rôle crucial à jouer. Celle-ci doit se rendre au plus vite au Maroc pour entreprendre le transport des troupes. Franco avait même eu l'audace de simuler l'opération auparavant avec ses commandants¹¹³. Tellement logique et prévisible comme initiative que même Queipo de Llano l'annonce ouvertement sur les ondes le 18 juillet, révélant ainsi «des plans en cours d'exécution»¹¹⁴. Par contre, même si Franco peut assurément compter sur la totalité des officiers de la Marine, ouvertement monarchistes et élitistes, il en va tout autrement pour les matelots, déjouant ainsi les calculs nationalistes.

Contrairement aux autres corps d'armée, les sous-officiers de la Marine sont très bien organisés. Une conférence s'est tenue le 13 juillet à El Ferrol pour établir un *modus operandi* dans le cas d'un soulèvement des officiers. Au total, seulement un destroyer et un canonnière se joindront au soulèvement au départ, rendant le problème de transport d'autant plus criant. Les méthodes, parfois violentes, utilisées par certains pour contraindre les officiers choqueront les officiers de la *Royal Navy*, en poste à Gibraltar, avec comme conséquences majeures le secours apporté par les militaires anglais aux nationalistes concernant l'information stratégique, l'approvisionnement en armes¹¹⁵ et la protection des convois en provenance du Maroc. En fait, les combats les plus violents pour le contrôle de la Marine se sont déroulés sur terre, au port d'El Ferrol, alors qu'un contingent de marins loyalistes prit possession de deux croiseurs en cale sèche et canonna le destroyer Velasquez, mobilisé par les nationalistes.¹¹⁶

Cette victoire inespérée des républicains pour le contrôle de la Marine suscite l'espoir dans ses rangs. Par contre, aussi bien Beevor que Bennassar remettent en question son

¹¹³ Ibid, p.115

¹¹⁴ Ibidem

¹¹⁵ Ibid, p. 117

¹¹⁶ Ibid, p.119

utilité réelle. Pour eux, la perte des officiers de la marine et leur remplacement par des sous-officiers inexpérimentés nuisent considérablement à l'efficacité opérationnelle de la marine républicaine¹¹⁷. Dans cette perspective, l'avantage objectif de la République concernant le contrôle des mers s'atténue, les nationalistes profitant allègrement de cette lacune en expertise pour réaliser ce qui est considéré par Bennassar, «la première grande victoire nationaliste», l'opération de transport des troupes africaines, le «convoi de la Victoire».

2.2.9 Le transport des troupes africaines.

La conséquence la plus importante de l'échec du soulèvement de la Marine est le problème du transport des troupes qu'il accentue. Dans la stratégie du déclenchement de l'insurrection, les troupes africaines doivent atteindre le plus vite possible l'Espagne pour permettre aux insurgés de reprendre l'offensive à certains endroits spécifiques. On l'a vu, cela a fonctionné pour Queipo de Llano dans les environs de Séville pour sécuriser les campagnes environnantes. Ainsi, lorsque Franco se rend à Tétouan le 19 juillet, le constat est troublant : trop peu de navires sont disponibles pour amener les troupes. Afin d'y remédier, des émissaires sont envoyés en Allemagne et en Italie pour mettre la main sur des appareils capables de convoier les soldats. Grâce aux généreux subsides de Juan March, Franco parvient à acquérir neuf Savoia-Marchetti italiens et quelques Junker 52¹¹⁸, deux types d'avions de transport ayant une capacité satisfaisante. Ainsi, du 29 juillet au 5 août, près de 1500 soldats parviennent à atteindre le théâtre des opérations, un bon résultat mais insuffisant pour influencer le cours des affrontements. Quand même,

¹¹⁷ Ibid, p.118, Bennassar, *Op cit.*, p.95

¹¹⁸ Ibid, p.94

pour Beevor, la présence du premier pont aérien de l'histoire est une réalisation entièrement attribuable aux appareils Junker, selon Hitler lui-même¹¹⁹.

En réalité, pour un transport plus efficace des troupes, il fallait utiliser la voie maritime. Franco réussit à convaincre les autorités portuaires de Tanger d'interdire le port aux républicains, permettant ainsi aux navires nationalistes de bénéficier d'une marge de manœuvre. Franco prit également en compte l'absence des officiers parmi les équipages pour réussir un passage en force, le 5 août, prénommé par la suite le «convoi de la Victoire»¹²⁰. Protégé par une canonnière et un garde-côte, ce convoi réussit à échapper au destroyer républicain, comptant également sur l'aide d'un soutien aérien et de la présence rassurante de deux cuirassés allemands. En tout, près de 20 000 hommes de troupes foulèrent le sol espagnol durant les mois d'août et septembre¹²¹.

2.2.10 Mola à Burgos

Durant cette période, les forces nationalistes choisissent la ville de Burgos comme capitale de l'insurrection. Un choix logique selon Beevor pour qui cette cité du centre de la province de la Vieille Castille est majoritairement peuplée de soldats et de prêtres. On dira plus tard de Burgos qu'elle est «nationaliste jusqu'aux pierres»¹²². Mais, ceci n'empêchera pas les forces rebelles de procéder à une répression tout aussi féroce qu'ailleurs dans le pays. C'est à Burgos qu'est attendu le chef de la conjuration, le Général Sanjurjo, par une poignée de personnalités civiles favorables au soulèvement. Mais l'écrasement de l'avion qui devait le transporter du Portugal à Burgos provoque une commotion dans les rangs nationalistes. Le seul dirigeant militaire qui réussit à faire l'unanimité disparaît et laisse la rébellion sans chef. Mola, alors général de l'Armée du

¹¹⁹ Beevor, *Op cit.*, p.118

¹²⁰ Bennassar, *Op cit.*, p.94

¹²¹ Ibidem

¹²² Beevor, *Op cit.*, p.109

Nord, prend la relève et se rend à Burgos le 20 juillet pour constituer la première Junte de Défense nationale¹²³. C'est à ce moment que Bennassar décide de nommer le clan insurrectionnel, les Nationalistes.

2.2.11 L'état des forces

Ainsi, après une semaine d'affrontements féroces, les deux clans se sont érigés des fiefs, la répression est engagée et le conflit total semble irréversible. Beevor comme Bennassar le signalent clairement.

Au terme d'une semaine dramatique, marquée par la floraison de fausses nouvelles, les incertitudes des combats, les hésitations des acteurs de premier plan, civils ou militaires, une seule évidence s'imposait : la guerre civile avait commencé. Seuls le triomphe complet du soulèvement où son écrasement immédiat dans la plupart des garnisons auraient permis d'en faire l'économie. Or, le 24 juillet, l'Espagne était coupée en deux¹²⁴,

Pour Beevor, c'est le moment où la population prend conscience que l'Espagne n'est pas victime d'un autre coup d'État mais bien d'un conflit fratricide potentiellement beaucoup plus meurtrier. «Ce ne fut qu'à ce stade que les gens commencèrent à comprendre que l'Espagne faisait face à une guerre civile et non à un coup d'État violemment contrecarré»¹²⁵.

Pour les deux historiens, l'avantage de la République est manifeste au départ. «Le Gouvernement gardait le contrôle de la moitié du territoire et des trois cinquièmes de la population»¹²⁶. La droite, par contre, occupe un territoire appréciable selon Beevor : «les insurgés tenaient une large bande horizontale qui allait de Galice et du Leon à l'ouest jusqu'en Navarre et en Aragon septentrional à l'est.»¹²⁷ Cette disposition géographique

¹²³ Bennassar, *Op cit.*, p.82

¹²⁴ Ibid, p. 90

¹²⁵ Beevor, *Op cit.*, p.125

¹²⁶ Bennassar, *Op cit.*, p.90

¹²⁷ Beevor, *Op cit.*, p.125

confère aux deux belligérants certains avantages qui seront mis à profit durant l'engagement. Mais la République possède plus de ressources.

Pour une guerre longue, il semblait que la République ait eu l'avantage : les grandes villes avec leurs industries et leur main-d'œuvre, les zones minières, l'essentiel de la marine de guerre et marchande, les deux tiers du territoire métropolitain, les réserves d'or, et l'exportation des agrumes de Valence, source la plus importante de devises étrangères du pays.¹²⁸

Par contre, les insurgés ne sont pas dépourvus de moyens : «pour les nationalistes, tout cela était plus que compensé par l'aide extérieure et le contrôle des principales régions agricoles»¹²⁹. Mais c'est essentiellement au niveau militaire que l'affrontement se joue au départ et, à ce chapitre, l'insurrection est supérieure.

En chiffres absolus, les forces se comparent selon Beevor et Bennassar, laissant présager une lutte qui ne peut que perdurer. La République détient même un certain avantage du fait de son contrôle total de l'industrie incluant la production des armes. De plus, l'aviation et la marine sont restées loyales au Gouvernement mais sans la majorité des officiers. Bennassar se démarque de l'interprétation classique en indiquant qu'une majorité de soldats sont demeurés dans le giron de la République¹³⁰. Mais, derrière les chiffres, il convient, pour lui, d'évaluer plutôt la valeur des différents contingents.

Il ne suffit pas de compter. Les forces les mieux entraînées, les mieux encadrées étaient les troupes coloniales qui se trouvaient du côté des insurgés. Les *requetes* étaient bien formés et aussi enthousiastes que les milices ouvrières. Celles-ci, inexpérimentées, parfois mal armées, remarquables dans les combats urbains, ignoraient tout de la guerre en rase campagne. Les anarchistes ne voulaient pas entendre parler de discipline.¹³¹

Pour Beevor, la différence se joue surtout sur la qualité et l'expérience au combat des 40 000 soldats de l'Armée d'Afrique.¹³² Cette présence donne un avantage certain aux nationalistes. Mais c'est aussi grâce au contrôle des régions agricoles et au soutien

¹²⁸ Ibid, p.126

¹²⁹ Ibidem

¹³⁰ Bennassar, *Op cit.*, p.90

¹³¹ Ibid.p.91

¹³² Beevor, *Op cit.*, p.126

militaire de l'Italie et l'Allemagne que les nationalistes peuvent rivaliser avec la République. Beevor tient également à souligner la contribution financière et pétrolière de la Grande-Bretagne et des États-unis à leur endroit.

C'est à la suite de cette semaine d'intenses affrontements que l'Espagne entre définitivement en guerre contre elle-même. Bennassar termine cette partie en évoquant la folie meurtrière des deux belligérants. «Cette exaltation génératrice de vertus guerrières avait son revers : elle laissait présager des débordements de toutes sortes, le déchaînement des passions et des vengeances, l'élimination sommaire de l'adversaire»¹³³ Beevor l'annonce de manière plus subtile : «le soulèvement de la droite avait jeté une révolution non préparée dans les bras avides de la gauche»¹³⁴.

2.3 L'historiographie

L'analyse de cette période à travers les différentes interprétations des historiens est plus ardue. De la Deuxième République jusqu'à la fin du mois de juillet de la même année, deux histoires se déroulent, deux compréhensions doivent s'en dégager et l'interprétation doit parvenir à tenir deux discours distincts. Pourtant, plusieurs auteurs refusent de se plier à l'exercice et choisissent de mélanger les deux événements. Le premier est politique, l'autre est militaire. On aborde les enjeux différemment. La guerre commence et les troupes se distinguent déjà, ce qui en modifie la compréhension. Celui qui réussit le mieux est Hugh Thomas. Clairement, il met autant d'accent sur les différents thèmes de cette période. Hermet et Jackson parviennent à convaincre en optant pour une analyse politique poussée, mais un argumentaire militaire minimal. Broué et Témine sont trop victimes de leur position idéologique pour voir clair. Par ailleurs, ils proposent un survol assez complet des théâtres d'opération. Quant à Vilar, il aborde avec brio le déchirement

¹³³ Bennassar, *Op. cit.* p.91

¹³⁴ Beevor, *Op.cit.* p.126

interne qui survient au sein des différentes organisations et la réaction particulière de la scène internationale.

2.3.1 La stricte recherche des faits

Dans cette partie qui aborde le déclenchement de l'insurrection, Hugh Thomas démontre bien les qualités inhérentes de son travail. Une recherche exemplaire et minutieuse permet de connaître la totalité des événements qui s'y déroulent durant ces journées cruciales pour l'avenir de l'Espagne. Par contre, contrairement à Beevor ou Benassar, Thomas n'offre pas d'analyse plus spécifique des faits afin de proposer une vue d'ensemble. Il se contente de les relater scrupuleusement. C'est d'ailleurs une critique qui peut être appliquée à l'ensemble de son œuvre. En voulant tout dire, Thomas fait perdre de vue le fil conducteur. Dans un conflit aussi complexe, il est utile de choisir l'angle le plus fidèle possible de la trame des événements. Celui de Thomas est très large, peut-être trop et la compréhension globale en souffre. Par contre, au cœur de ces connaissances brutes se cachent plusieurs informations précieuses susceptibles d'offrir une interprétation différente des événements.

Au départ, Thomas nous révèle les dissensions qui couvent au sein de la droite. Une partie des rebelles, ouvertement monarchistes, affrontent Mola, de conviction républicaine, dans un débat sur les lendemains d'une insurrection victorieuse. *El Director* finit par avoir le dernier mot, mais cela indique que les aspirations monarchistes ne sont pas celles dont souhaite se draper la rébellion. On apprend également que Franco, selon Thomas, adhère à l'insurrection dès le 9 juillet.¹³⁵ Cela va à l'encontre des interprétations de Beevor et Bennassar qui hésitent sur l'implication tardive de Franco. Thomas ne semble pas du tout au fait de ces tergiversations. Contrairement aux deux auteurs, Thomas croit que la mort de Calvo Sotelo est l'élément déclencheur du soulèvement et

¹³⁵ Thomas, *Op cit.*, p.162

même, qu'elle convainc les rebelles d'adopter des actions violentes, conscients des limites que la gauche s'est fixées.¹³⁶

Lors du déclenchement du soulèvement au Maroc, la prise de Melilla le 17 juillet, capitale symbolique du Maroc espagnol, devient le *modus operandi* modèle de l'ensemble des opérations semblables.¹³⁷ Par la suite, Franco envoie un communiqué où il présente les grandes orientations de cette rébellion qui menace la République. À aucun moment, nous dit Thomas, Franco nomme, relate ou s'inspire de l'Église. Jamais il n'évoque la croisade, terme utilisé à maintes reprises par la suite, ses convictions à ce chapitre évoluant radicalement. Mais au départ, la défense de l'Église n'est pas à l'ordre du jour.¹³⁸

Pour la plupart des grandes villes où se déroulent des affrontements, Thomas décortique systématiquement l'histoire afin de présenter, le plus précisément possible, une interprétation juste des faits. Incapable de freiner le mouvement, le Gouvernement se défend en utilisant les moyens constitutionnels qu'il possède. Le problème, pour Thomas, c'est qu'avec la révolte de membres de l'Armée et de la police, c'est clairement l'ordre constitutionnel qui est attaqué. Pour réellement réprimer le mouvement, Thomas propose le déclenchement de la révolution, une prise de position étonnante.

La seule force capable de résister était les syndicats et les partis de gauche; mais faire appel à ces derniers équivalait pour le gouvernement à reconnaître la révolution. Il n'est donc pas étonnant que Casares ait reculé devant ce pas décisif. Mais au point où était l'Espagne le soir du 18 juillet, ce pas était également inévitable.¹³⁹

Dès lors, l'Espagne est brisée, pas seulement en deux mais en beaucoup plus, selon Thomas, fracture causée par des lacunes de communication et les différences

¹³⁶ Ibid p.167

¹³⁷ Ibid, p.172

¹³⁸ Ibid, p.174

¹³⁹ Ibid, p.180

géographiques internes, «facteur primordial de la désintégration sociale de la nation»¹⁴⁰. Confronté à cet état de fait, Thomas indique que le Gouvernement tente, par l'entremise d'un remaniement ministériel, de chercher un compromis avec les insurgés, tâche qui s'avère infructueuse. Se déroule alors, selon Thomas, la plus grande bataille du 19 juillet, Barcelone. Alors que les insurgés croyaient avoir des chances de l'emporter, ils se rendent compte qu'ils sont incapables de rivaliser avec les méthodes de guerre subversive qu'utilisent les milices ouvrières. En fait, c'est avec l'Armée d'Afrique et la répression sévère qu'elle préconise que la rébellion pourra affaiblir les forces ouvrières. Par contre, où la révolte est réprimée, c'est la révolution qui la remplace¹⁴¹. L'UGT se retrouve, selon Thomas, à jouer le rôle du pouvoir exécutif pendant que son organisation jeunesse s'occupe de maintenir l'ordre. C'est encore plus vrai en Catalogne où Companys donne carrément le pouvoir au Comité des milices antifascistes, une renonciation insensée pour Thomas qui croit que Companys aurait pu agir autrement.¹⁴² Finalement, entre l'abdication et l'abus, l'Espagne vit en accéléré une «centaine d'années de lutte de classes»¹⁴³ et il est normal, selon Thomas, que ce rattrapage fasse des victimes.

2.3.2 La politisation d'une guerre

Privilégiant l'histoire politique, Guy Hermet offre une interprétation intéressante à ce chapitre pour la période étudiée. Sa compréhension particulière cadre bien avec les événements qui précèdent le déclenchement de l'insurrection, si l'on excepte le début des affrontements où son approche le dessert, Hermet tentant de s'approprier une interprétation qui ne cadre pas aussi bien avec ses habiletés. Le résultat n'est pas décevant mais un peu trop mince pour offrir une interprétation vraiment originale des débuts de la rébellion. Mais sa contribution à une explication plus politique permet

¹⁴⁰ Ibid, p.181

¹⁴¹ Ibid, p.196

¹⁴² Ibid, p.197

¹⁴³ Ibid, p.203

d'aborder de manière moins spectaculaire certains aspects tout aussi utiles pour une compréhension plus large. Un exemple marquant est celui qu'il fait entre le franquisme et le fascisme.

Malgré les apparences, pour Hermet, les débuts de cette insurrection doivent être dissociés du totalitarisme allemand ou italien, absent de la société espagnole. Celle-ci est, selon Hermet, séparée en trois segments qui n'adhèrent pas aux principes du nazisme et du fascisme,

D'abord un segment traditionnel bourgeois ou paysan, attaché au conformisme catholique; ensuite un segment moderne et normalement républicain, rassemblant une fraction importante des classes moyennes urbaines et de la classe ouvrière des grandes usines ; enfin un troisième segment libertaire, implanté avant tout parmi les journaliers agricoles et les travailleurs de petites entreprises individuelles.¹⁴⁴

2.3.3 Une version plus consensuelle

Les différences entre les interprétations sont beaucoup moins frappantes durant la période entre la victoire du Front populaire et le déclenchement de l'insurrection. Même Jackson, qui propose une interprétation originale de la guerre civile, présente une image plus conforme des événements. Par ailleurs, il insiste sur des questions différentes et le fait autrement.

Pour Jackson, l'assassinat de Calvo Sotelo et le déclenchement de l'insurrection ne sont qu'une coïncidence, les plans étant clairs depuis longtemps. Le mouvement doit s'enclencher entre le 10 et le 20 juillet. Franco n'est pas, selon lui, aussi hésitant que le croit Bennassar. Dès le 11, il fait partie du groupe. En visant le Maroc en premier, les généraux séditieux visent le point faible de la République qui n'a rien fait pour améliorer le sort de ses ressortissants¹⁴⁵. Se déroulent alors une série d'accrochages plus ou moins

¹⁴⁴ Hermet, *Op cit.*, p.81

¹⁴⁵ Jackson, *Op cit.*, p.232

violents que Jackson décrit avec assez de justesse. La prise de Séville par Queipo de Llano ne mérite pas, selon Jackson, le tapage historique qui lui a été accordé. Pour l'auteur américain, les événements les plus cruciaux se déroulent dans les deux principales villes d'Espagne, Madrid et Barcelone. Ces deux victoires républicaines s'avèrent le plus grand échec de l'insurrection. Après une semaine de conflit, le compte est égal entre les deux belligérants. Le fruit de cette équivalence ne vient pas seulement du fait que les forces se comparent, mais également que plusieurs villes républicaines se sont fait prendre soit par la confusion, soit par la terreur.

2.3.4 Les ouvriers au secours de la République

D'obédience marxienne, Témine et Broué procèdent à une interprétation particulière des événements entourant le déclenchement de la guerre civile. Leur point de vue filtre leur perception. Les forces ouvrières jouent le beau rôle. Jamais ne sont-elles critiquées pour la radicalisation de leur discours ou de leurs actions violentes. À l'inverse, la présentation de la droite est plus mince. Mais l'intérêt de leur point de vue est manifeste, celui-ci couvrant avec soin les formations de gauche et apportant une contribution essentielle à l'histoire.

Les deux auteurs débutent leur interprétation avec les élections de février 1936. C'est à ce moment qu'ils identifient les prémices de la révolution, plus précisément, lors de la libération des prisonniers des Asturies. Les deux auteurs estiment que l'on assiste ainsi, à une situation révolutionnaire. De nombreuses grèves se succèdent, les zones rurales étant aussi témoin de ce dévouement révolutionnaire.¹⁴⁶ La grève du bâtiment à Madrid au mois de juin est l'élément déclencheur de la radicalisation à outrance. Les militants ne veulent plus simplement de meilleures conditions, ils veulent contrôler leur entreprise. La Phalange en profite pour faire ce qu'elle préfère, de la violence gratuite à leur endroit. La

¹⁴⁶ Broué et Témine, *Op cit.*, p.65

CNT choisit de poursuivre la lutte alors que l'UGT plie devant les concessions du patronat.

La grève du bâtiment dépasse désormais le cadre d'une simple lutte pour l'augmentation des salaires et la diminution de la journée de travail : le patronat a cédé autant qu'il pouvait céder, mais la CNT madrilène, sous l'influence des ouvriers les plus combattifs, veut continuer ce qui est en réalité une épreuve de force avec la bourgeoisie et l'État, une véritable grève insurrectionnelle.¹⁴⁷

La répression s'abat féroce sur la formation anarchiste que le Gouvernement refusera d'armer, quelques jours plus tard, pour défendre la République qu'elle combat tant. C'est du moins l'explication de nos deux auteurs. S'ensuit le meurtre de Sotelo, le prétexte parfait pour les insurrectionnels. Le Gouvernement tente de calmer le jeu après le début des hostilités au Maroc. Témine et Broué révèlent que certains leaders de l'insurrection sont plutôt intéressés par l'offre de compromis que leur fait Barrio.¹⁴⁸ Avec l'arrivée au pouvoir de Giral, c'est la légalité républicaine qui s'effondre alors que les généraux et les ouvriers vont «régler l'avenir de l'Espagne. La «légalité» s'évanouit en fumée devant le choc des forces sociales».¹⁴⁹ Broué et Témine procèdent à une étude systématique de l'ensemble des théâtres d'opération où les deux forces s'affrontent. Les événements de Séville sont décrits précisément. L'action de Queipo de Llano est qualifiée de géniale, les qualités psychologiques de son intervention sont particulièrement spécifiées, l'intelligent général jouant parfaitement la carte de la terreur des troupes marocaines pour sortir victorieux d'une lutte inégale.¹⁵⁰

Au lendemain du coup d'État des nationalistes, même si Franco prétend en sortir victorieux, Témine et Broué estiment plutôt qu'il a échoué. «Non seulement les rebelles

¹⁴⁷ Ibid, p.79

¹⁴⁸ Ibid, p.85

¹⁴⁹ Ibid, p.86

¹⁵⁰ Ibid, p.89

ont essuyé de terribles revers, mais ils ont déclenché la révolution ouvrière que leur action avait voulu prévenir»¹⁵¹.

2.3.5 «Les officiers sont divisés, les soldats sont conscients.»¹⁵²

Même si Pierre Vilar n'offre pas une interprétation précise et détaillée des événements entourant les premiers moments de l'insurrection, son apport à l'historiographie demeure appréciable. Le regard qu'il pose sur cette période est global mais, sa réflexion se veut ciblée et pointue sur certains aspects qu'il juge essentiels.

D'abord avec l'assassinat de Calvo Sotelo, événement que Pierre Vilar tend à relativiser.

Ne faisons pas de ce fait, comme on dit parfois, la «cause» du soulèvement militaire, ni même celle de son déclenchement. Tout était prêt pour celui-ci. Personne ne l'ignorait. Seul le président du Conseil affectait l'indifférence : «Ils se soulèvent? Moi je vais me coucher.» Ni la tentation – permanente—du coup d'État ni la faiblesse du pouvoir n'étaient en Espagne chose nouvelle. Le danger de *guerre civile*, c'était la méconnaissance des forces sociales douées de capacités inattendues.¹⁵³

S'organise alors ce que Pierre Vilar identifie comme une conspiration militaire classique. Contrairement à la prétention de plusieurs auteurs, la journée décisive qui marque l'insurrection n'est pas le 18 juillet mais bien le lendemain, 19 juillet, le jour décisif. Non seulement par la prise de l'Andalousie par les insurgés, tête de pont pour transporter l'Armée d'Afrique du Maroc, mais aussi par les affrontements qui se déroulent à Madrid et à Barcelone, cette journée marque le début clair des affrontements et l'imposition d'un pouvoir nationaliste capable d'ébranler la République. Pour Vilar, le résultat de ce coup d'État n'a rien d'étonnant, le scénario classique du *pronunciamiento* se répétant. L'aspect qui propulse l'Espagne dans la guerre civile, c'est l'intense politisation des masses. Le soulèvement provoque dans plusieurs organisations de profonds déchirements. Les deux

¹⁵¹ Ibid, p.102

¹⁵² Vilar, *Op cit.*, p.40

¹⁵³ Ibid, p.33

acteurs qui sont les plus impliqués dans les événements, l'Armée et les organisations politiques, sont ceux qui les subissent davantage. D'abord, pour Pierre Vilar, l'historiographie a trop exagéré l'unanimité qu'aurait affichée l'Armée à l'égard des généraux séditieux. Vilar nous révèle que plus de généraux sont restés loyaux à la République. Chez les officiers subalternes, le portrait est moins frappant. Le fait que l'on y retrouve beaucoup de jeunes explique cette différence, la passion les influençant davantage. Les soldats, quant à eux, de par leurs origines différentes, n'ont jamais été dans le coup, leur adhésion variant selon le lieu où ils sont postés, «S'il y a réaction efficace des autorités et des masses, les soldats lâchent leurs chefs. Si ceux-ci s'imposent vite, on voit peu de résistance à la base.»¹⁵⁴

Vilar adhère à la thèse, répandue, selon laquelle l'Armée d'Afrique est la seule véritable force militaire, son contrôle rapportant autant à Franco qu'aux nationalistes.¹⁵⁵ C'est ce qui distingue, dans la comparaison des deux côtés, les forces en puissance. Pour pallier cette lacune en armement et en expertise, les deux factions se tournent vers l'étranger. Le soulèvement reçoit, selon Vilar, l'aide la plus précieuse, ce qui lui permet de prendre l'avantage au fil du conflit. Pour lui, on assiste à un réflexe de classe parmi les acteurs de la politique internationale relativement à l'appui qu'obtiennent les généraux factieux face à une démocratie en émergence, diplomates et politiciens réagissant en homme de leur temps.

Mais c'est ici que joue, *dans les personnels dirigeants* des états parlementaires (y compris ceux du Front populaire en France), le *réflexe de classe* qui leur fait admettre spontanément : 1) un gouvernement privé de l'appui des classes supérieures de son pays, et de son armée, n'a aucune chance de survie; 2) la victoire populaire tourne à la révolution sociale, ce qui est pire que le fascisme; 3) il faut éviter que le «guépier espagnol» ne fournisse aux deux dictateurs européens de nouveaux prétextes de menaces.¹⁵⁶

¹⁵⁴ Ibid, p.41

¹⁵⁵ Ibid, p.44

¹⁵⁶ Ibid, p.46

Cette réalité s'accompagne d'une adhésion massive du corps diplomatique espagnol à l'insurrection. Jointe à cela, l'aide complète du Portugal et la rapidité de réaction de l'Italie et l'Allemagne. Pour les républicains, c'est beaucoup moins simple. Le Gouvernement n'a pas de pouvoir face aux anarchistes; aucun contact n'a été créé avec l'URSS et, quand cela se produit, c'est au détriment de l'image de la République associée aux Soviétiques. En parallèle, un autre réflexe de classe survient, celui des ouvriers. L'appui populaire que reçoit la République anticipe, selon Vilar, une guerre longue.

L'Espagne vient de vivre des heures cruciales pour l'évolution de son histoire. Après un scrutin, un groupe influent refuse d'accepter le verdict des urnes et monte une Espagne contre l'autre. Il semble inévitable que le pays en vienne aux coups. Le résultat du déclenchement de cette insurrection est catastrophique. L'enlissement guette le pays. Il est difficile pour un historien de rendre compte de cette tension culminante, de cet affrontement politique exacerbé, des troubles urbains et des groupes politiques qui s'entrechoquent. Vient ensuite le temps de l'insurrection où la stratégie militaire et les mouvements tactiques sont utilisés. La situation évolue et l'étude doit le transmettre.

Bartolome Bennassar autant qu'Anthony Beevor contribuent, à leur manière, à l'avancement de la science. Le premier, par sa connaissance des nationalistes parvient à dresser un portrait clair des différents acteurs, leur rôle et l'état des forces à l'aube de l'affrontement. Quant à Beevor, c'est avec le bruit des armes que l'on comprend l'ampleur de sa maîtrise du domaine militaire et des enjeux stratégiques du conflit. La guerre civile espagnole n'est plus la même quand Beevor y pose son regard. Avec la description des premiers jours du soulèvement, on a un avant-goût du dernier chapitre de ce mémoire où Beevor signifie clairement qu'il apporte une nouvelle façon de comprendre la guerre, en l'étudiant pour ce qu'elle est au départ : un affrontement militaire entre deux armées.

En étudiant ainsi les autres auteurs, on constate aussi très aisément l'écart entre l'histoire de la Guerre civile avant, et après Beevor. Peu d'entre eux parviennent à adopter leur thèse à la rhétorique militaire. La lacune se poursuivra tout au long du conflit, nous prouvant ainsi que la question militaire n'a jamais vraiment été comprise. Hugh Thomas est celui dont l'impact est le moins sensible sur l'interprétation des événements. Son culte du détail est agréablement servi quand il aborde le conflit. Le problème est qu'il semble moins à l'aise dans l'analyse, comme s'il considérait que les faits parlent d'eux-mêmes. Tout de même, il faut absolument convenir que son travail ouvre la voie vers d'autres interprétations. Sans Thomas, pas de Beevor. Pour Guy Hermet, on constate aisément que son aisance de la question politique n'a pas suscité un intérêt pour le militaire. Gabriel Jackson lui ressemble quelque peu sur ce sujet. Il néglige tout autant la question des événements. Pierre Broué et Émile Témime profitent de leur parti pris pour le monde ouvrier pour aborder cette partie avec un préjugé favorable à l'affrontement. Leur conviction que le mouvement ouvrier se fait duper par la classe politique les pousse à présenter en détail l'évolution de la tension et les différents rapports de force. Par contre, leur posture idéologique est clairement un frein à la crédibilité de leur démonstration. Quant à Vilar, il se penche plus spécifiquement sur l'évolution des deux groupes qui forment le cœur de l'affrontement à venir, l'Armée et les masses. Pour lui, l'émergence de la force ouvrière est l'élément causant la guerre civile et justifiant l'aide étrangère.

Ces distinctions se manifestent avec plus de conviction dans le chapitre suivant où l'on aborde la question des Terreurs qui fait davantage appel à l'humanité et au sens moral des auteurs de notre corpus, une donnée qui fait davantage divergence.

Chapitre 3

Les terreurs

Ce chapitre porte sur l'évolution de l'historiographie quant aux nombreux épisodes de répression qui se déroulent durant la Guerre civile espagnole. Ceux-ci sont le fruit des actions perpétrées aussi bien par les troupes nationalistes que communistes ou anarchistes. Nous débuterons en vous présentant la thèse actuelle, soutenue par Antony Beevor¹⁵⁷ et Bartolomé Bennassar¹⁵⁸. Nous verrons comment, auparavant, les historiens ont abordé ces questions de la terreur. D'abord, nous évoquerons les auteurs qui ont produit les études les moins convaincantes : Guy Hermet¹⁵⁹ ainsi qu'Émile Témine et Pierre Broué¹⁶⁰. Nous verrons que d'autres auteurs ont manifesté une sensibilité manifeste à cette question, c'est le cas de Pierre Vilar¹⁶¹ et de Gabriel Jackson¹⁶². Enfin, nous démontrerons comment Hugh Thomas¹⁶³ est parvenu à colliger une somme d'informations conséquentes afin d'ouvrir la voie à une analyse plus poussée qui a dominé l'interprétation contemporaine.

3.1 L'interprétation contemporaine

Comme dans les autres aspects qui caractérisent la guerre civile, la répression ciblant les populations s'avère totale et exceptionnelle. Elle marque aussi l'imaginaire collectif et est

¹⁵⁷ Antony BEEVOR. La guerre d'Espagne, Paris, Calmann-Lévy, 2006, 681 pages

¹⁵⁸ Bartolomé BENNASSAR. La guerre d'Espagne et ses lendemains, Paris, Perrin, 2006, 550 pages

¹⁵⁹ Guy HERMET. La guerre d'Espagne, Paris, Ed. du Seuil, 1989, 346 pages

¹⁶⁰ Pierre BROUÉ et Émile TÉMINE. La révolution et la guerre d'Espagne, Paris, Minuit 1961, 542 pages

¹⁶¹ Pierre VILAR. La guerre d'Espagne, Paris, PUF, Que sais-je?, 2007, 125 pages

¹⁶² Gabriel JACKSON. The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939 Princeton, Princeton University press, 1972, 578 pages

¹⁶³ Hugh THOMAS. La guerre d'Espagne, Paris, Robert Laffont, 1996, 1026 pages

un présage des violences qui se dérouleront quelques années plus tard en Europe. Alors que se dessine un conflit civil qui marque une fracture interne au sein des populations, chaque camp s'efforce de faire évoluer en parallèle la conquête militaire et la conquête civile. Celle qui touche les populations est essentielle afin de construire les bases de la société que l'on souhaite voir émerger. En ce sens, aucun groupe n'est différent et les terreurs, qu'elles soient blanche (nationaliste), noire (anarchiste) ou rouge (socialo-communiste), possèdent les mêmes cibles et disposent des mêmes outils.

Les cibles sont d'abord semblables. Alors que les terreurs rouge et noire s'attaquent à l'*establishment* capitaliste, les militants de droite et le clergé, la terreur blanche voit dans les employés et représentants de l'État, les militants et les syndicalistes, l'ennemi à abattre. Considérant l'aspect profondément déshonorant de ces crimes, le traitement des historiens est rarement objectif, minimalement. Puisque ici on aborde une question qui interpelle la morale et l'éthique des auteurs, ceux-ci l'interprètent selon leurs propres critères et ces critères sont souvent relatifs au lieu et au temps. Le résultat est parfois étonnant, souvent décevant, mais surtout très dirigé. Clairement, c'est le premier thème où les divergences sont les plus nombreuses et les plus franches entre les historiens. Trois grandes questions les distinguent. Quelle importance doit-on donner à cette question? Peut-on comparer les différentes terreurs? Méritent-elles le même traitement? Nous verrons que les réponses sont différentes et que le résultat en dépend.

Les auteurs Bennassar et Beevor accordent une place centrale à la présentation de la question des terreurs perpétrées par les deux camps durant et après le conflit. Le jugement moral est ce qui distingue plus précisément leurs interprétations. On verra que Beevor prend parti pour la République et tente d'expliquer la raison des violences. Bennassar est moins timide et dénonce l'action des deux côtés, mais avec plus de vigueur celle commise par les factions rouge et noire. Par ailleurs, les deux auteurs s'entendent sur une chose : la question des terreurs est l'une des plus importantes pour l'historiographie et son traitement est fondamental.

Alors que Beevor présente tout de suite après le déclenchement du soulèvement la question des terreurs, en indiquant ainsi l'importance de cet enjeu, Bennassar choisit de les mettre en lumière après la présentation des troupes et des premières actions militaires, noyant ainsi cet aspect dans une comparaison plus large des forces en présence. L'accent y est moins appuyé que pour Beevor et l'interprétation, incomplète et moins nuancée. Par contre, Bennassar parvient à proposer une lecture différente mais tout aussi efficace de cette question. Son étude concernant la violence rouge et noire démontre clairement qu'il juge cet aspect plus important.

Pour Beevor, la question des terreurs est celle qui est la plus controversée de la Guerre civile espagnole. Une raison l'explique, la présence de nombreux journalistes des deux côtés qui multiplient les papiers faisant état des violences que subissent les populations. La popularité médiatique de cette question nuit, dès le départ, à la République. Son appui international s'amenuise à mesure que les histoires de massacres des prêtres et des gens bien vêtus, sont propagées. C'est seulement après le bombardement de Guernica, en avril 1937, que la communauté internationale prend conscience des massacres perpétrés aussi par les nationalistes¹⁶⁴. Mais, pour Beevor, on ne peut mettre sur le même pied les deux terreurs en parallèle. «En territoire nationaliste, la purge impitoyable des «rouges et des athées» devait se poursuivre pendant des années, alors que dans le territoire de la République, les pires violences furent pour l'essentiel dues à une réaction soudaine et brève de peur contenue, qu'exacerbaient des désirs de revanche à prendre sur le passé»¹⁶⁵.

Bennassar convient également que les conséquences des terreurs sont importantes. Juste avant la bataille de Madrid en novembre 1936, les violences blanche, rouge et noire ont causé la mort de plus de personnes que l'affrontement armé¹⁶⁶. Dans les deux camps,

¹⁶⁴ Beevor, *Op cit.*, p.128

¹⁶⁵ Ibidem

¹⁶⁶ Bennassar, *Op cit.*, p.108

l'exécution des prisonniers est la seule issue possible. «Pour les uns, les «miliciens» étaient des irréguliers qui s'étaient mis hors-la-loi en prenant les armes; pour les autres, les rebelles étaient des factieux passibles du peloton»¹⁶⁷. D'un côté, les nationalistes condamnaient des militaires pour ne pas s'être rebellés, de l'autre, l'élimination de classes prenait tout son sens. Les nationalistes construisent leur future société en éliminant les indésirables. Les Républicains perdent le contrôle lorsque les structures de l'État s'effondrent et émerge alors cette violence désorganisée. Bennassar aborde la question des terreurs en bloc. Pour lui, elles font toutes partie du même ensemble, tout en comportant certaines variantes. Beevor préfère les présenter séparément, une façon pour lui de les distinguer.

3.1.1 Une violence légitime

Pour l'historien anglais, malgré le tort que cela fait à l'image de la République, les violences contre l'Église, perpétrées surtout par les anarchistes, sont légitimes. Le rôle de l'Église, son appui à la hiérarchie et sa force politique expliquent la réaction des groupes ouvriers à son égard. «Pour les anarchistes, au moins, l'Église ne représentait rien d'autre que l'organe des opérations psychologiques de l'État. En tant que tel, c'était une cible aussi importante que la *Guardia Civil*»¹⁶⁸. Ainsi, pour Beevor, il est nécessaire de nuancer l'image trop souvent véhiculée des prêtres mis à mort par la population. En effet, tout comme pour les propriétaires terriens et les bourgeois, la terreur rouge n'est pas aussi radicale qu'on l'a fait croire. Tous les prêtres qui sont reconnus avoir été respectueux envers les plus démunis et les ouvriers ont la vie sauve, selon Beevor. Par contre, «les exploités connus» ne subissent pas le même traitement et sont exécutés rapidement. Pour mettre en place ce système répressif, les mouvements de gauche créent des commissions d'enquêtes ou *checas*, sorte de tribunaux révolutionnaires itinérants

¹⁶⁷ Ibid., p.109

¹⁶⁸ Beevor, *Op cit.*, p.129

chargés de débusquer et de condamner les partisans de l'insurrection.¹⁶⁹ Surtout actifs dans les régions urbaines, ces contingents sont à la merci des dénonciations abusives et commettent inévitablement des erreurs. Plus légalistes, les groupes formés de communistes ou de socialistes fabriquent des preuves pour étayer leurs accusations tandis que les anarchistes se contentent de fusiller séance tenante les coupables. La formation de ces *checas* n'étonne pas Beevor. Considérant le peu de réaction du Gouvernement face à la rébellion, les forces de gauche tiennent à prendre en charge ce rôle, histoire aussi d'identifier les espions potentiels. L'efficacité de cette répression n'est pas complète, selon lui, en constatant combien fut importante la cinquième colonne qui se manifeste lors de l'arrivée des troupes de Franco, plusieurs nationalistes évitant les tueries¹⁷⁰.

Finalement, pour Beevor, la majorité des violences sont commises par les prisonniers récemment libérés, le déclenchement de la révolution sociale ayant peu d'effet sur leurs tendances criminelles.¹⁷¹ Les plus importantes tueries se déroulent les jours suivant le soulèvement. Différente d'une région à l'autre, la férocité de la répression est directement proportionnelle à la gravité de la crise économique du début des années 1930. Mais c'est surtout l'absence de pouvoir étatique qui cause le déclenchement des violences, selon Beevor. «Les troubles dans la zone républicaine se caractérisent essentiellement par l'absence totale de contrôle dans les premiers jours, l'intensité et la rapidité des tueries, et les tentatives des chefs républicains et des dirigeants de la gauche de mettre fin aux actes de barbarie».¹⁷² C'est avec la formation du gouvernement de Largo Caballero en septembre que des mesures radicales sont mises en place pour éviter la multiplication des

¹⁶⁹ Ibid, p.131

¹⁷⁰ Beevor présente le cadre d'une des tueries les plus sanglantes qui se déroule dans la nuit du 22 au 23 août à Madrid à la suite d'un raid aérien et des nouvelles particulièrement sanglantes en provenance de Badajoz. La prison de Modelo est alors le théâtre de l'invasion d'une horde de républicains vengeurs qui assassinent plusieurs dizaines de prisonniers. Barcelone n'est pas en reste, le Comité central des milices antifascistes met en place des groupes d'enquête qui se chargent de régler le compte des *pistoleros*, ces tueurs qui étaient à la solde des industriels et des syndicats jaunes.

¹⁷¹ Ibid, p.133

¹⁷² Ibid, p.135

actes de violence. Beevor insiste sur le fait que les leaders de gauche dénoncent avec véhémence cette terreur et font tout pour éviter que se commettent certains assassinats.

3.1.2 La Terreur organisée

Bennassar adopte une interprétation beaucoup plus affirmée des terreur rouge et noire. Pour lui, il est moins certain que la violence du côté républicain ne soit le fait que d'un chaos momentané. «Il convient de nuancer le concept de «spontanéité révolutionnaire»»¹⁷³. Le cas de la Catalogne illustre bien le rétablissement du pouvoir de l'État pour mettre un terme aux violences. Par contre, dans le pays valencien où le Gouvernement s'installe, les tueries ne fléchissent pas. Pourtant, les rebelles possèdent peu ou pas d'appuis dans cette région.

Avant le printemps 1937, les violences sont plus présentes, selon Bennassar, dans le territoire républicain. La raison est simple, la République contrôle les grandes villes. Contrairement à Beevor, Bennassar refuse d'excuser les terreur rouge et noire par la désorganisation étatique. «Il s'agit, cette fois, de l'explosion d'une haine sociale longtemps contenue, d'une revanche sur des années ou des décennies de frustrations, d'humiliations, de mépris. L'ennemi se signale par la manière dont il s'habille, dont il parle, par son statut social ou juridique»¹⁷⁴. Bennassar réfute ici les conclusions de Beevor ne croit pas à l'identification sociale par l'habillement comme facteur influençant le sort des victimes. Bennassar dresse un portrait beaucoup plus sombre de la situation dans les territoires restés loyaux et plus précisément, à Madrid.

Madrid, à cette époque, pouvait inspirer une peur légitime à quiconque n'avait pas donné de gages incontestables au régime. Après un été d'enfer, l'atmosphère obsidionale entretenue par les attaques répétées des troupes nationalistes, la présence des Brigades internationales qui stimulaient l'affrontement idéologique provoquèrent une relance de la

¹⁷³ Bennassar, *Op cit.*, p.110

¹⁷⁴ Ibid, p.120

terreur en novembre. Il faut admettre qu'en prenant la responsabilité du soulèvement, les forces historiquement vouées au maintien de l'ordre social avaient en quelque sorte légitimé le désordre¹⁷⁵

Avec la libération des détenus de droit commun, les violences se poursuivent. Il faut attendre l'arrivée d'un anarchiste, Melchor Rodriguez, comme inspecteur des prisons au début du mois de décembre pour que cessent les tueries contre les établissements carcéraux. Mais les *checas* demeurent actives et poursuivent leur épuration. Bennassar, qui refute ici les conclusions de Beevor, ne croit pas que cette violence origine d'une «spontanéité révolutionnaire». C'est plutôt le fruit d'une organisation typiquement soviétique de la répression.

On ne peut arguer d'une «spontanéité révolutionnaire» pour excuser ces crimes. La responsabilité majeure, notamment celle des massacres de novembre, incombe à un système policier attesté par les fichiers et les albums qui, selon Julian Casanova, fut mis en place par des appareils sous contrôle communiste, avec adjoints soviétiques, appuyés par des militants des Jeunesses Socialistes unifiées.¹⁷⁶

Bennassar se base encore sur Julian Casanova¹⁷⁷ pour comparer la répression qui se déroule à Madrid et à Barcelone. Malgré une similarité sur le nombre d'assassinats, il y a une nette différence entre les deux villes concernant les victimes et leurs bourreaux. À Madrid, ce sont les politiques et les militaires qui sont ciblés lors de *checas* organisées par des socialistes et des communistes. À Barcelone, le clergé et les propriétaires sont victimes d'une terreur anarchiste chaotique et spontanée. La capitale espagnole est sous le joug soviétique tandis que le pouvoir ouvrier contrôle la métropole catalane.¹⁷⁸ C'est une des raisons qui expliquent «l'ampleur exceptionnelle»¹⁷⁹ d'exécutions de membres

¹⁷⁵ Ibid, p.121

¹⁷⁶ Ibid, p.122

¹⁷⁷ CASANOVA, Julian, ESPINOSA, Francisco, MORENO GOMEZ, Francisco et al., Morir, matar, sobrevivir. La violencia en la dictadura de Franco, Barcelone, Critica, 2002, 384 pages

¹⁷⁸ Bennassar, *Op cit.*, p.123

¹⁷⁹ Ibid, p.124

du clergé en Catalogne.¹⁸⁰ Mais la terreur n'est pas terminée avec la prise du pouvoir par les communistes qui poursuivront le travail, par l'entremise du Service d'investigation militaire (SIM), en ciblant cette fois aussi bien les gens de droite que les trotskistes et les anarchistes.¹⁸¹ Enfin, pour Bennassar, la terreur rouge et noire ciblent particulièrement l'Église.

Des élections de février au 18 juillet, une quinzaine de prêtres furent assassinés, beaucoup d'autres molestés, plusieurs églises mises à sac, et nombre de cérémonies religieuses interdites. Il faut le dire tout net : il existait bel et bien un projet de destruction de l'Église catholique et de la religion, et il s'est manifesté à l'occasion d'épisodes ponctuels.¹⁸²

Pour lui, le cas de Barbastro où 87% des curés sont assassinés est emblématique de cette terreur installée par les alliés de la République. Pour Bennassar, qui cite Ramon Salas Larrazabal, les combattants révolutionnaires s'assurent qu'il n'y a plus d'ennemis à l'intérieur avant de se rendre au front. De par son analyse, Bennassar juge que les terreur rouge et noire sont clairement plus graves que celle des nationalistes. Son traitement historique s'appuie sur une documentation beaucoup plus systématique et des exemples mieux fouillés. Manifestement, il tient à répondre aux historiens, comme Beevor, qui ont tendance à atténuer la terreur qui provient de la gauche. Le schéma inverse émerge lorsque la question de la terreur blanche surgit.

3.1.3 La *limpieza* blanche.

Beevor, contrairement à Bennassar, aborde avec plus de précision la terreur blanche produite par les troupes nationalistes. Basée essentiellement sur la notion de purification ou de *limpieza*, la terreur fait partie intégrante, selon Beevor, de la stratégie des rebelles

¹⁸⁰ Bennassar poursuit sa présentation de la terreur en mettant en lumière le climat qui prévaut dans deux villes situées près de la frontière française, la Cerdagne et Puigcerda. La FAI y sème le chaos jusqu'au 27 août lorsqu'un nouveau Comité révolutionnaire est mis en place. La terreur se poursuit pourtant jusqu'à ce que le pouvoir anarchiste soit éliminé après la «semaine tragique» de Barcelone au mois de mai 1937.

¹⁸¹ Ibid, p.126

¹⁸² Ibid, p.318

pour prendre le pouvoir et affirmer leur puissance. Dès le 30 juin, deux semaines avant le déclenchement du soulèvement, Mola demande à ses troupes au Maroc de procéder de la sorte afin d'éliminer les appuis à la République. Pour Beevor, les nationalistes répondent ainsi à une nécessité.

En fait, les nationalistes se sentirent obligés de mener une politique de répression violente et intense en partie pour détruire les aspirations démocratiques encouragées par la République et, en partie également, parce qu'ils durent écraser une majorité hostile dans de nombreuses régions du pays[...]Entre juillet 1936 et le début de 1937, les nationalistes autorisèrent les tueries «discrétionnaires» au nom de la guerre, mais bientôt la répression fut planifiée et méthodiquement organisée, sous les encouragements des autorités civiles et militaires et avec la bénédiction de l'Église catholique.¹⁸³

Cette terreur se divise en deux vagues. La première s'attaque aux militaires, coupables de ne pas avoir été loyaux à la rébellion, une trahison de l'esprit de corps. L'ensemble des postes d'autorité associés à la République sont également pris pour cible, maires, dirigeants syndicaux, gouverneurs civils et tout autre représentant officiel de la République. La deuxième vague se concentre sur la population civile, l'ensemble des électeurs probables du Front populaire qui résident en territoire nationaliste sont en danger. La Phalange et, dans une moindre mesure, les Carlistes, sont les exécuteurs de ces basses œuvres. En plus des zones républicaines, les villes associées à la rébellion ne sont pas en reste et subissent la répression purificatrice. Les événements qui se déroulent à Badajoz représentent un symbole de cette terreur des nationalistes. D'une part, les méthodes barbares des troupes marocaines du lieutenant-colonel Yagüe¹⁸⁴ sont utilisées à grande échelle, préfigurant le déroulement d'autres massacres à venir. D'autre part, la prise de la ville annonce le début de la bataille de la propagande¹⁸⁵. Les troupes nationalistes exagèrent le nombre de victimes de l'affrontement et de la répression des forces républicaines. Cela lui permet de mettre en place une machine de terreur qui

¹⁸³ Beevor, *Op cit.*, p.137-138

¹⁸⁴ Thomas dresse un portrait très juste de Yagüe, «Cet officier fougueux et populaire auprès de ses hommes ne ressemblait en aucune manière au type moderne du général calme et froid à l'allemande que Franco, avec sa grande prudence, était porté à admirer». Thomas, *Op cit.*, p.288

¹⁸⁵ Beevor, *Op cit.*, p.143

totalise de 6000 à 12000 morts¹⁸⁶. Le même processus se poursuit tout au long de la route qui mène les troupes rebelles vers Madrid. Autre fait d'arme à la charge symbolique importante selon Beevor, la mort de Garcia Lorca, «la victime la plus célèbre de la guerre civile»¹⁸⁷. Révélateur de l'attitude générale que les nationalistes ont envers les intellectuels, seulement à Grenade, cinq universitaires sont tués en même temps que le célèbre poète. Pour Beevor, les nationalistes sont beaucoup plus violents dans la répression que leurs adversaires :

Les nationalistes justifiaient la brutalité de leur répression en affirmant qu'il s'agissait de représailles pour la terreur rouge, mais comme cela avait été le cas à Séville, à Cordoue et à Badajoz, et comme cela sera le cas à Malaga six mois plus tard, les tueries nationalistes excédaient de beaucoup celles auxquelles la gauche s'était livrée¹⁸⁸.

Comme Bennassar, Beevor utilise l'exemple de Malaga pour mettre en lumière le *modus operandi* des forces nationalistes. Avec plus de 7000 victimes dans cette localité, pour Beevor, il est clair que les nationalistes ne s'arrêtent pas aux simples représailles.¹⁸⁹ La tâche de procéder au «nettoyage» est donnée aux forces phalangiste et carliste. «Les vrais militants étaient obsédés par leur tâche d'amputation des «membres gangrenés de la nation» et d'élimination de la contagion «rouge» étrangère. Les autres semblaient trouver séduisante une forme sanctifiée de gangstérisme»¹⁹⁰. Grâce aux études récentes sur la répression qui procèdent région par région, Beevor évalue à 80 000 le nombre des victimes faites par les nationalistes. Mais si l'on considère les régions non étudiées et la répression qui succède à la fin de la guerre civile, le chiffre de 200 000 victimes est vraisemblablement plus près de la réalité, selon lui¹⁹¹.

¹⁸⁶ Ibid, p.142

¹⁸⁷ Beevor, *Op cit.*, p.143

¹⁸⁸ Ibidem

¹⁸⁹ Ibid, p.144 «Quel que soit le nombre exact, les «représailles» nationalistes ne furent manifestement pas une simple question de vengeance; elles furent également motivées par l'idée d'instaurer un régime de terreur, en particulier dans les zones où la droite avait été numériquement plus faible».

¹⁹⁰ Ibid, p.145

¹⁹¹ Ibid, p.146

L'interprétation que Bennassar fait de la répression blanche n'est pas trop éloignée de celle de Beevor, quoique moins élaborée; les conclusions sont semblables. Un point les distingue davantage, la périodisation. Alors que Beevor comptabilise les victimes de la répression qui suit la victoire de Franco, Bennassar refuse de prendre ces victimes en considération, ne s'agissant pas pour lui de la même sorte d'assassinat. Il convient de ne pas comptabiliser les victimes du régime qui a suivi la guerre civile et ceux qui introduisent les données du franquisme dans l'équation font une lecture erronée des faits, selon lui. Donc, considérant cette donnée fondamentale, Bennassar estime que le nombre de victimes dans les deux camps, pour la période de la guerre civile, s'équivaient. On doit procéder à l'estimation de ces tueries par des études spécifiques produites dans un cadre régional, les grandes interprétations générales n'étant pas fiables à ce chapitre, selon lui. Tout comme Beevor, Bennassar reconnaît par ailleurs l'existence d'une stratégie globale des nationalistes pour construire l'État dans et par la terreur et ce dès 1936.

Clairement, les deux auteurs contemporains ne font pas la même lecture des terreurs rouge, noire et blanche. Beevor prend résolument la défense des terreurs rouge et noire en cherchant à expliquer leur émergence. Sa vision des tueries contre l'Église est particulièrement originale. Loin de dénoncer ces abus, Beevor croit qu'ils sont inévitables de par la position de pouvoir que possède l'Église et des dérives qu'on leur a prêté. Bennassar se situe à l'opposé de Beevor à ce sujet. Son interprétation est plus critique relativement aux terreurs des alliés de la République qu'il dénonce vertement. La différence entre les deux thèses se signale avec encore plus de contraste lorsque la question de la périodisation est abordée. C'est le point crucial de discordance puisqu'il modifie considérablement le décompte des victimes et influence la comparaison entre les victimes de la terreur rouge et noire et la terreur blanche de la terreur d'État.

3.2 L'historiographie

L'épisode peu glorieux des Terreurs n'a jamais vraiment suscité l'intérêt des historiens de notre corpus. Sauf quelques exceptions, peu d'auteurs admettent que la question vaut la peine d'être abordée et s'attardent donc peu à proposer une interprétation significative. Trop souvent, leur biais les pousse à se commettre sans retenue, brimant ainsi leur jugement. On verra que le traitement accordé aux terreurs rouge et noire est nettement plus appuyé que celui porté à la terreur blanche, les auteurs étant plus enclins à dénoncer la violence d'une faction qui se prétend démocratique. Pour démontrer notre point de vue, nous présentons les auteurs en ordre de qualité de traitement en commençant par les moins performants.

3.2.1 La gauche coupable

Guy Hermet ne semble pas prêter un rôle aussi important que Beevor ou Bennassar à la terreur des deux camps dans le déroulement de la guerre civile. Les sections relatives à cette question sont intégrées de la description des deux belligérants. Il en fait une caractéristique parmi d'autres. L'accent y est moins appuyé, influençant ainsi son interprétation. C'est un modèle assez commun, mais que Beevor et Jackson ont choisi d'éviter.

Hermet campe son interprétation dans la même lignée que celle de Bennassar: les massacres perpétrés en terre loyaliste sont plus graves que ceux des nationalistes, en raison du fait que la République prétend offrir un monde meilleur tout en utilisant les méthodes fascistes.

Celle-ci prive le pouvoir légal, impuissant ou complice, de sa légitimité, tant aux yeux de la majorité des Espagnols qu'à ceux des étrangers même hostiles au soulèvement militaire. Elle constitue le revers sinistre de l'utopie généreuse des premières semaines¹⁹².

¹⁹² Hermet, *Op cit.*, p.126

Pour Hermet, on assiste à une des plus grandes hécatombes anticléricales de l'histoire, avec celles de la France révolutionnaire et du Mexique d'après 1911. Il est compréhensible, par la suite, que l'Église se soit ralliée en masse aux côtés des nationalistes. Pour Hermet, aucun prêtre n'est épargné, même ceux réputés pour être bons envers la population. Pour étayer cette affirmation, Hermet utilise la trame des événements survenus à Barcelone, cas typique. Il faut attendre onze mois après le début de la guerre pour voir cesser les assassinats de prêtres.¹⁹³ Hermet convient que ce ne sont pas tous les ecclésiastiques qui sont assassinés, certains étant protégés de la terreur. Cette terreur associée à la «populace» n'est pas aussi inorganisée qu'on ne l'a fait croire, selon lui. Elle est plutôt le fait de bandes armées originaires des grandes villes et parcourant les campagnes.¹⁹⁴ Ces violences seront également trop souvent attribuées aux troupes de la CNT-FAI, selon Hermet, servant ainsi de boucs émissaires.

Ces tueries et ces destructions sont bien accueillies par les médias de la République. Hermet signale aussi les commentaires positifs d'Andres Nin¹⁹⁵, de l'écrivain britannique George Orwell et du ministre basque Manuel el Irujo, trois personnalités qui approuvent ouvertement les violences dont est victime l'Église. Mais, la terreur frappe bien au-delà de l'Église catholique. Des adhérents à la Phalange jusqu'aux monarchistes en passant par les syndicalistes jaunes, les troupes communistes, socialistes ou anarchistes, règlent leur compte avec leurs rivaux traditionnels qu'ils méprisent depuis toujours.

Hermet pose un regard très rapide sur la terreur blanche et base son jugement sur des généralités. Mise à part la mort de Garcia Lorca, rien de substantiel ne ressort de son interprétation. Clairement, les terreurs rouge et noire méritent davantage son attention, la terreur blanche y apparaissant plus secondaire, moins spectaculaire, plus normale.

¹⁹³ Ibid, p.128

¹⁹⁴ Ibid, p.131

¹⁹⁵ Annexe

3.2.2 Le moindre effort

Les auteurs marxistes Broué et Témime adhèrent à une vision diamétralement opposée à celle de Hermet, une approche qui rappelle celle de Beevor, l'érudition en moins. Comme ce dernier, ils sont très conciliants avec la gauche et insistent davantage sur la terreur blanche. Par ailleurs, Broué et Témime ressemblent davantage à Hermet sur un aspect: la faible qualité de leur étude et l'influence idéologique marquée, entachant la crédibilité du travail de recherche sur cette question. Ainsi, le positionnement des sections relatives aux terreur sont situées au cœur de chapitres distincts, parmi d'autres questions qui n'ont de lien que par le sujet principal, la République et les insurgés. Le déterminant idéologique est d'autant plus clair que ceux-ci refusent, lorsqu'ils traitent des terreur rouge et noire, de les nommer comme tel, appelant la partie qui en traite *Le pouvoir des groupes armés*. En fait, la Terreur reçoit ce titre lorsqu'elle est tournée vers l'Église ou lorsque la droite en est le promoteur. La gauche n'a pas utilisé la Terreur contre les civils, selon eux. Tout comme Hermet, ceux-ci démontrent à quel point cette question, comparativement à Beevor et Bennassar, est périphérique et ne mérite pas autant d'attention.

3.2.3 Deux manifestations du même mal

Fidèle à son habitude, Vilar offre une interprétation analytique différente de celle des autres auteurs. Il présente les Terreur au sein d'une seule section située à la fin de l'ouvrage, façon de les associer au même mal, et remettant en question les principales sources à leur sujet. Pour ce faire, il revient sur le décompte précis de certaines monographies plus récentes qui dressent un portrait des tueries dans une région. Vilar assure que leur nombre est plus près de la réalité et permettent d'extrapoler pour évaluer l'importance des massacres.

Se basant sur Salas Larrazabal¹⁹⁶, Vilar estime son évaluation trop nuancée et posée pour être véridique. «Fifty-fifty. On est en droit d'être méfiant»¹⁹⁷. Plusieurs monographies locales modifient considérablement les chiffres de cet auteur. Pour Vilar, il est nécessaire de se distancer des chiffres. «Mais les chiffres ne sont pas tout. Dans les «désastres de la guerre», les *formes*, qui souvent éclairent les *causes*, et toujours façonnent les *souvenirs*, importent autant que les dimensions.»¹⁹⁸

Ainsi, Vilar utilise les conclusions d'une étude portant sur les victimes des deux répressions, pendant et après la guerre, dans la région de Maresme, sur la côte catalane. Certaines conclusions sont révélatrices mais sont-elles généralisables, se demande Vilar? La répression populaire est un phénomène précis, localisé dans le temps, et qui dépend des conditions locales¹⁹⁹. Parfois, certains comités locaux réagissent pour empêcher des massacres. Vilar se fonde également sur les conclusions de Gérard Brenan²⁰⁰ dont la comparaison entre les tueries de la guerre civile et celles de l'Ancien régime est lumineuse.

La terreur «naïve» des débuts, où *l'incendie symbolique* rappelle beaucoup l'émeute d'«ancien régime», céda vite la place à des expéditions de jeunes gens encadrés d'éléments douteux, exploitant les rancœurs que soulevaient les bombardements et les provocantes vanteries de Radio-Séville²⁰¹.

Face à cette violence, une autre émerge qui utilise le renversement de responsabilité pour justifier les atrocités : «on juge (et souvent on exécute) comme «rebelle» toute personne qui ne s'associe pas à la rébellion».²⁰² Cette constatation force Vilar à proposer une comparaison. «Cela dit, on observe, entre les deux répressions, des parallélismes : d'abord improvisations individuelles, puis «nettoyages» organisés, puis (printemps 1937)

¹⁹⁶ LARRAZABAL, Ramon Salas. Los datos exactos de la Guerra civil. Madrid, Rioduero, 1985, 310 pages

¹⁹⁷ Pierre Vilar, *Op cit.*, p.106

¹⁹⁸ Ibid, p.107

¹⁹⁹ Ibidem

²⁰⁰ BRENNAN, Gerald. Le labyrinthe espagnol. Madrid, Ed Ibérico, 1943. 281 pages

²⁰¹ Ibid, p.109

²⁰² Ibid, p.110

répression légale moins meurtrière. Mais du côté franquiste, la répression s'étendit, territorialement, avec les conquêtes, et se prolongea».²⁰³ En terminant, Vilar commente le bombardement de Guernica qu'il associe à la terreur blanche, d'ailleurs le premier auteur à le faire. Certes, cet événement est monstrueux mais il ne doit pas faire oublier d'autres bombardements aussi sinistres ayant pour cible Madrid ou Barcelone et où le nombre de victimes n'est pas moins élevé.

3.2.4 Le début d'une nouvelle histoire

Après les approximations d'Hermet, de Broué et Témine et l'analyse de Vilar, Thomas remet en place les faits et présente, comme toujours, une interprétation robuste de la terreur des deux belligérants. Sans se laisser influencer, il offre, dans un chapitre distinct, une étude large et complète sur la question. Située immédiatement après la présentation du déclenchement de l'insurrection, la section sur la Terreur marque une coupure et présente, tout comme Beevor l'a fait, une question essentielle de la Guerre civile qu'il est nécessaire d'identifier comme telle. De plus, en regroupant les deux terreur au sein du même chapitre, il les associe au même mal, à la même dérive meurtrière qui touche les deux factions en lutte. Cela facilite la comparaison et précise, du même coup, la ressemblance des méthodes et des résultats. Pour une question aussi cruciale, Thomas prouve que son approche totale de la Guerre civile est utile et nécessaire afin de procéder à une étude efficace de cette histoire. Après son travail, aucun historien ne peut aborder la terreur sans prendre largement en considération l'interprétation rigoureuse que Thomas a produite.

Thomas commence son étude en présentant les caractéristiques de l'Espagne nationaliste. «L'Espagne insurgée était tout sauf insubordonnée»²⁰⁴, elle ressemblait davantage à une

²⁰³ Ibidem

²⁰⁴ Thomas, *Op cit.*, p.204

société militaire que fasciste. La terreur y est pratiquée par la Phalange et les carlistes, selon Thomas, mais l'Armée participe également aux exécutions. Tous procèdent ouvertement afin d'envoyer un message clair, un message dicté par Mola déjà depuis le mois d'avril 1936, selon Thomas. La raison de tout ceci est simple pour lui.

La droite était exaspérée et sur la défensive, et nombreux étaient ceux qui avaient le sang qui bouillonnait. Les nouvelles autorités militaires en Espagne nationaliste éprouvaient pratiquement autant de difficultés que le gouvernement à contrôler les actions «spontanées».²⁰⁵

Thomas poursuit en présentant, en détail, le déroulement d'une exécution typique. D'ailleurs, dans cette partie, Thomas procédera plusieurs fois à cette description précise et méticuleuse des détails, présentant une somme d'informations qui rendent la lecture parfois difficile, mais cruellement efficace.

C'est ici que Thomas précise un point capital: les phalangistes n'ayant jamais été en position de commandement durant ces massacres, les auteurs de ces atrocités, ceux qui dirigent les pelotons sont donc des personnes qui proviennent de tous les horizons, «des membres de l'armée ou des vieux partis de droite, ou tout simplement des fonctionnaires ou des officiers de la Garde Civile.»²⁰⁶ Il termine cette partie en présentant le déroulement des événements à Grenade, un exemple caractéristique de ce qui survient ailleurs dans l'Espagne nationaliste. Thomas conclut en soulignant comment cette terreur inhumaine joue un rôle idéologique et politique. Elle a comme objectif de lier, résolument, les différents leaders nationalistes dans le sang. Tout ceci dans le but qu'aucun n'ait envie de reculer ou d'accepter le moindre compromis.²⁰⁷

Du côté de la République, les violences ont également comme rôle de supporter un nouveau système politique mais, alors que la discipline et l'organisation caractérisent l'Espagne nationaliste, l'Espagne républicaine est clairement plus chaotique. «Ainsi,

²⁰⁵ Ibid, p.207

²⁰⁶ Ibidem

²⁰⁷ Ibid, p.211

l'Espagne républicaine, comme cela avait été le cas au cours des guerres napoléoniennes, ainsi qu'à la fin de la Première République, ressemblait moins à un État unique qu'à un agglomérat de républiques»²⁰⁸. La révolution débute par de nombreux assassinats par des bandes armées ciblant l'Église, en premier lieu et sans aucune raison selon Thomas. «Or l'Église n'avait, pratiquement nulle part, participé au soulèvement. Presque toutes les histoires de coups de feu tirés des clochers étaient fausses»²⁰⁹. Par contre, convient-il, la religion est la question centrale depuis 1931 et l'on reprochait aux ecclésiastiques d'être trop soumis à la classe dirigeante. Thomas poursuit en détaillant avec précision les différentes façons qu'ont trouvé les tortionnaires pour tuer les prêtres. Thomas se surpasse :

L'un des miliciens se rasa en utilisant le calice comme plat à barbe. Il y eut quelques cas où des religieuses furent violées avant d'être exécutées. Le cadavre d'un jésuite fut étendu au milieu de la Calle Maria de Molina, à Madrid, avec un écriteau «Je suis jésuite» attaché au cou. A Cervera (Lérida), des moines eurent les tympanes perforés par introduction de grains de chapelet dans les oreilles. À Barcelone, des foules importantes furent attirées par l'exposition des corps de dix-neuf sœurs salésiennes qui avaient été exhumées.

L'effet est saisissant et permet à Thomas d'étayer sa démonstration: «À aucun moment dans le cours de l'histoire de l'Europe et peut-être du monde, il n'a été fait preuve d'une haine aussi passionnée de la religion et de ses œuvres»²¹⁰. Mais le nombre de laïcs assassinés est encore plus grand, selon Thomas. Ces violences visent les classes élevées, tous les partis participant activement aux massacres. Les leaders des exactions seront promus par la République après que des anarchistes aient dénoncé ces méthodes. Ces violences sont essentiellement le fait d'authentiques criminels ou de membres exaltés des jeunesses socialo-communistes dont le rôle sera aussi important que celui des anarchistes,

²⁰⁸ Ibidem

²⁰⁹ Ibid, p.212

²¹⁰ Ibid, p.215

selon Thomas²¹¹ La faute revient surtout aux hauts dirigeants chargés de faire régner l'ordre au sein du Gouvernement républicain, incapables de réagir.

En conclusion, Thomas, avec Beevor, considère que la *limpieza* était une politique disciplinée faisant partie du programme de l'Espagne nationaliste. Dans la République, les meurtres sont le résultat de l'anarchie.²¹² Par ailleurs, les deux terreurs ont une caractéristique propre: la majorité de tueries ont été le fait de jeunes de moins de 24 ans. Cette violence est la somme de l'exacerbation de la scène politique depuis 1931 et provoque «une rupture de toute retenue, telle qu'on n'en avait pas vu en Europe depuis la guerre de Trente ans»²¹³. La conséquence est funeste, les deux parties se laissant entraîner l'escalade dans la haine et la peur.

3.2.5 La force de la comparaison

Tout comme Thomas et Beevor, Gabriel Jackson aborde dès le départ la question de la terreur dans deux chapitres consécutifs qui présentent également l'instauration du pouvoir politique dans les deux zones ennemies. Ainsi rapprochées, les explications des deux terreurs et le traitement subséquent démontrent que Gabriel Jackson ne prend pas partie; il présente, de manière équitable, les deux tueries et porte ainsi le même regard froid sur les massacres perpétrés par les deux camps. Par ailleurs, son intérêt constant pour la question religieuse ressort encore une fois et teinte son interprétation de la terreur dans le territoire du Front populaire. Considérant les violences subies par l'Église comme un aspect fondamental des Terreurs, Jackson se signale en y portant un regard particulièrement aiguisé.

²¹¹ Ibid, p.219

²¹² Ibid, p.220

²¹³ Ibidem

Mise en place sous l'initiative exclusive des partis de gauche, la terreur se manifeste de manière différente à Barcelone et à Madrid qu'ailleurs dans la zone républicaine. Pour Jackson, il est plus dangereux d'être un ancien partisan de la *CEDA* qu'un monarchiste, ces derniers ayant le mérite de n'avoir jamais prétendu appuyer la République alors que les autres sont identifiés comme des traîtres.²¹⁴ Ce climat crée aussi des tensions au sein des factions alliées, à Madrid, qui collaborent entre elles tandis qu'à Barcelone, les tensions entre les partis se répercutent sur les violences, certains en profitant pour éliminer des opposants. Les trois mois après le déclenchement de l'insurrection sont les plus meurtriers, selon Jackson, mais la majorité de ces crimes ne sont pas commis par les militants des partis et des syndicats. Selon lui, c'est plutôt le fait de prisonniers de droit commun libérés qui profitent de la situation.²¹⁵

Les cibles de ces attaques sont majoritairement les prêtres. La furie anticléricale est nettement plus importante à Barcelone, ville familière, plusieurs fois au cours du siècle, avec ce genre de violences dirigées contre l'Église. Malgré les histoires fausses concernant le rôle de l'Église dans l'insurrection, pour Jackson, une évidence joue contre elle. «The important point is that public esteem of the Church was so low that people easily believed that priests were shooting at the workers. And, of course, there was no doubt of the overwhelming conservatism of the Church»²¹⁶.

De l'autre côté du Front, il y a une différence notable selon Jackson, l'État de guerre. Dès le 18 juillet 1936, les insurgés le décrètent et les républicains finissent par l'adopter à la fin du conflit. Jackson offre une interprétation très complète de la terreur blanche. À l'aide de plusieurs exemples connus mais détaillés, il pose un regard précis sur la méthode employée par les nationalistes dans différentes situations : Séville sous la coupe

²¹⁴ Jackson, *Op cit.*, p.284

²¹⁵ « On February 22 the amnesty had released thousands of common criminals along with the political prisoners, and in the springs months many of these pistoleros had appeared before judges who were afraid to convict them no matter what the evidence». Ibid, p.286

²¹⁶ Ibid, p.290

de Queipo de Llano, les méthodes de l'Armée d'Afrique, la bureaucratie de la Castille, la tiédeur de la Galice, la Navarre et l'île de Majorque. Le tour d'horizon est fourni, ce qui lui permet de conclure en présentant les motivations des insurgés à agir de la sorte.

The Spanish Insurgents were fighting to preserve traditional privileges of the Army, the Church, and the landlords—groups which had been mortally frightened by the five years of Republican rule. [...] The military rising of July 18 appeared to be their last chance to preserve Spain in which their privileges would be secure.²¹⁷

Jackson explique ensuite que la guerre que font les insurgés en est une de type colonial. Comme la France en Algérie, les nationalistes doivent réduire un territoire rebelle. Pour ce faire, les généraux jouent un rôle fondamental et dirigent les massacres, forts de la coopération systématique de l'Église.²¹⁸ Le jugement que porte Jackson est sans appel, il adopte un discours nettement plus froid et rigoureux. Clairement, son étude de la terreur blanche est plus recherchée et le jugement qu'il en tire s'en ressent.

Jackson clôt cette partie en comparant les deux groupes. De part et d'autre, nous sommes en présence de fanatiques persuadés que la seule manière de convaincre, c'est de tuer. Il y a aussi beaucoup d'envie, de rancœur des ouvriers et paysans face à l'opulence des privilégiés. Jackson révèle également un fait intéressant: les plus agressifs se recrutent chez les convertis tardifs et les jeunes. «Among the newly enrolled Falangists there were indeed a considerable number of anarchists and Communists who had “changed shirts”. In the Popular Front zone left-wing terrorist squads were easily infiltrated by the Falange»²¹⁹. Enfin, de chaque côté du front, on tente de justifier par la doctrine les massacres, parant les tueries dans des habits philosophiques. La terreur n'en sera que plus redoutable, et aussi utile.

²¹⁷ Ibid, p.305

²¹⁸ Ibid, p.306

²¹⁹ Ibid, p.308

La terreur est un sujet ardu. D'abord, il demande un travail de recherche plus spécifique. Ensuite, il requiert une distance scientifique davantage que les autres thèmes de la Guerre civile. Enfin, étant donné que l'historiographie est divisée, les auteurs doivent se pencher autant sur le sujet lui-même que sur le débat historiographique qu'il soulève, d'où la tendance lourde de vouloir «rétablir les faits». Une fois ces balises établies, il faut admettre que lorsque l'on choisit d'aborder un sujet comme la Guerre civile espagnole, on doit se plier à certaines nécessités. Le traitement des Terreurs est essentiel, primordial et nécessaire. Aborder cette question de façon minimaliste est irrespectueux des hommes qui ont subi ces violences et de l'Histoire qui se nourrit de ces vérités inhérentes. Il est pour moi absolument inconcevable que l'on étudie des questions, comme l'affrontement politique, le soutien international, les Brigadistes ou l'implication allemande sans offrir une prestation comparable pour les Terreurs. C'est, et ici je reprends les termes de Beevor, la question la plus importante de la guerre et son traitement se doit d'être aussi exemplaire qu'objectif afin de corriger les lacunes de l'historiographie à ce chapitre.

C'est ce qu'ont tenté de faire Beevor et Bennassar, avec des résultats assez opposés. Beevor, qui nous a habitué à une rigueur exemplaire, se laisse un peu aller lorsqu'il aborde les violences rouge et noire. Clairement, il prend partie et en défend la légitimité tout en nuancant son caractère prémédité. De plus, sa position concernant les agressions dont est victime l'Église est à contre-courant. Pour la Terreur blanche, on retrouve le Beevor rigoureux que l'on a connu. Sans révolutionner la question, son traitement est beaucoup plus mesuré. Bennassar pose un regard nettement plus critique des Terreurs. Clairement, il dénonce le fait qu'un groupe prétendument démocratique utilise cette méthode pour combattre ses adversaires. La thèse de la spontanéité révolutionnaire ne passe pas la rampe. Pour lui, c'est simplement l'explosion d'une haine sociale avec l'aide systématique des Soviétiques. Quant à la droite, un groupe que l'auteur connaît très bien, le traitement est aussi précis que celui de Beevor, la périodisation en moins. En effet, Bennassar refuse d'associer la répression qui se poursuit après la fin de la guerre.

Pourtant, Franco choisit clairement de combattre ses ennemis républicains et persiste durant 30 ans après la guerre.

Les autres historiens de notre corpus ne vont pas aussi loin que les deux auteurs précédents. Hermet fait le service minimum, les terreurs rouge et noire étant interprétées de la même manière que le fait Bennassar, l'érudition en moins. Pour la droite, le traitement est faible et convenu. Broué et Témime procèdent de manière encore plus discutable puisqu'ils nient l'existence des terreurs, rouge ou noire. En fait, les raisons logiques qui expliquent cette violence émanant des troupes ouvrières ne sont qu'une réaction désorganisée devant la faiblesse des forces dominantes. En réalité, seule la terreur blanche existe et celle dont est victime le clergé. Ce qui est plus grave, pour Témime et Broué, c'est que la Terreur nationaliste est perpétrée par ceux-là même qui maintiennent l'ordre, contrairement à la gauche.

Vilar amorce une nouvelle manière de voir. Pour lui, il importe de se baser sur des études régionales pour obtenir un portrait fidèle de la vérité. Par ailleurs, il convient aussi de pousser la réflexion au-delà des chiffres pour comprendre les motivations de ses auteurs. Il tient également à comparer clairement ces trois terreurs afin de les catégoriser de manière plus sensible. Thomas est celui qui produit l'étude la plus complète sur la question: une question centrale comme en fait foi l'endroit où il la place dans son argumentaire. Dans la Terreur blanche, Thomas insiste sur l'implication totale de l'Armée mais aussi des bourreaux provenant de tous les horizons, au-delà des phalangistes ou des carlistes qui commettent ces atrocités. À gauche, le chaos règne, expliquant le niveau de terreur. Preuve de ce chaos, l'Église est prise pour cible sans aucune raison. Enfin, Jackson propose une interprétation exemplaire, moins détaillée que celle de Thomas, mais en possède l'ensemble de ses attraits. Le traitement est équitable, le propos juste et l'analyse, nuancée. Son préjugé favorable à l'égard de l'Église lui permet d'aborder ce thème de manière efficace.

L'étude de l'historiographie de la question des terreurs nous révèle que même les tueries les plus injustes ne parviennent pas à briser la cuirasse idéologique sous laquelle s'abritent certains historiens. Cette affirmation se confirme par l'étude d'un autre point central de l'affrontement, l'imposition du pouvoir politique.

Chapitre 4

L'Imposition du pouvoir politique

Dans ce chapitre, nous vous présenterons de quelle manière les deux groupes qui s'affrontent durant la Guerre civile espagnole procèdent pour unifier les nombreux groupuscules, factions et mouvements qui les composent. Nous débuterons en prenant connaissance des interprétations d'Antony Beevor²²⁰ et de Bartolomé Bennassar²²¹ concernant l'imposition du pouvoir politique à droite. Nous étudierons ensuite comment Guy Hermet²²² et Hugh Thomas²²³ procèdent, deux études qui possèdent des points semblables concernant l'angle d'approche et des qualités particulières. Les trois interprétations qui terminent cette partie (Gabriel Jackson²²⁴, Émile Témine et Pierre Broué²²⁵ et Pierre Vilar²²⁶) ne présentent pas d'éléments nouveaux dans l'analyse historique de la droite espagnole. La deuxième partie de ce chapitre porte sur l'unification de la gauche. Pour ce thème, nous avons séparé notre corpus en trois groupes d'interprétations. Pour le premier groupe, nous utiliserons en priorité l'étude de Beevor, la plus complète et la plus factuelle qui dresse la table pour les interprétations suivantes. On retrouvera Bennassar ensuite, exceptionnellement séparé de Beevor, pour mieux insister sur son approche résolument analytique de la question. Thomas clôt la section des interprétations les plus sérieuses concernant ce thème. Le deuxième groupe rassemble les études moins complètes concernant l'unification politique à gauche : Jackson et Hermet.

²²⁰ Antony BEEVOR. La guerre d'Espagne, Paris, Calmann-Lévy, 2006, 681 pages

²²¹ Bartolomé BENNASSAR. La guerre d'Espagne et ses lendemains, Paris, Perrin, 2006, 550 pages

²²² Guy HERMET. La guerre d'Espagne, Paris, Ed. du Seuil, 1989, 346 pages

²²³ Hugh THOMAS. La guerre d'Espagne, Paris, Robert Laffont, 1996, 1026 pages

²²⁴ Gabriel JACKSON. The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939 Princeton, Princeton University press, 1972, 578 pages

²²⁵ Pierre BROUÉ et Émile TÉMINE. La révolution et la guerre d'Espagne, Paris, Minuit 1961, 542 pages

²²⁶ Pierre VILAR. La guerre d'Espagne, Paris, PUF, Que sais-je?, 2007, 125 pages

Nous avons jugé moins pertinent de présenter l'étude de Vilar et de réduire au minimum l'étude de Broué et Témime, certes utile, mais nettement trop ancienne et idéologiquement orientée pour conserver une valeur historiographique significative.

4.1 L'interprétation contemporaine de l'imposition du pouvoir politique à droite

La terreur a comme objectif, autant des deux côtés du front, d'imposer une manière de voir, une façon de vivre spécifique. Le pouvoir politique qui émerge met en place les assises de la société souhaitée. En imposant ainsi un nouveau système, même les anciens alliés devront être écartés pour que la pureté idéologique ou le calcul politique s'accomplissent.

À droite, les choses sont simples. Le conflit militaire est la priorité et la discipline règne au sommet, aidée par l'Église dont le rôle est prédominant. À gauche, c'est le contraire. Les fondements de la stabilité s'effondrent. La gauche est morcelée, les clans s'affrontent, chacun souhaitant proposer son propre modèle de société. La guerre n'est qu'un moyen: faire la révolution ou pour prendre le contrôle.

Le traitement historique qui en résulte est très orienté. La prise de position politique des historiens est plus transparente tant par la qualité de la présentation que par la quantité d'informations transmises. Plusieurs optent pour le service minimum, surtout en ce qui a trait à la droite, manifeste d'un désintérêt qui perdure. Certains points surtout relatifs à l'idéologie ou à la stratégie politique sont mieux abordés. La présentation des différentes personnalités est souvent très pertinente. Mais jamais avant Beevor et surtout Bennassar, a-t-on offert une interprétation véritablement complète de l'implosion politique à droite. La gauche a retenu l'attention de manière plus sensible.

En ce qui concerne la droite, Bennassar propose une interprétation beaucoup plus complète et détaillée que Beevor. Son intérêt manifeste pour la question, la force de son analyse et le souci des questions importantes prouvent que le biographe de Franco

apporte, de par sa connaissance du parti nationaliste, une valeur inestimable à son travail. Cet intérêt cohérent pour la droite nationaliste offre une vision plus nuancée et moins romantique de la Guerre civile. Franco et ses acolytes y adoptent une attitude nettement plus réfléchie et calculatrice de l'affrontement ce qui leur permet de triompher face aux hommes de la révolution, davantage préoccupés par les démarches sociales et égalitaires que par le conflit comme tel. En ayant accès à une interprétation nettement plus complète sur la droite, comme celle de Bennassar, la compréhension générale de l'affrontement en est facilitée. Par contre, il convient d'émettre un bémol de taille: Beevor parvient à nous offrir une interprétation beaucoup plus proche des faits que de l'analyse. Alors que Bennassar se refuse à revenir sur les événements entourant l'accession au pouvoir de Franco, Beevor le fait systématiquement et, comme toujours, d'une façon exemplaire. De tous les thèmes, c'est celui où nos deux interprétations majeures se complètent le plus.

4.1.1 L'État militaire

L'État mis en place par les nationalistes en est un essentiellement militaire. La poursuite de la guerre est la priorité et les dispositions relatives au futur régime ne suscitent pas l'intérêt des militaires. Franco est, depuis le 1^{er} octobre 1936, le chef de la junte technique de l'État, anciennement la junte de Défense originelle, présidée par Mola. Il est entouré de Serrano Suner²²⁷, son beau-frère qui joue un rôle central au côté de l'autre Franco, Nicolas. L'autre «cheville ouvrière»²²⁸ du régime est le général Francisco Gomez-Jordana²²⁹ qui contient l'influence de Suner et le confronte continuellement. Bennassar est le premier à signaler avec insistance le rôle prédominant de ce général de l'ombre qui gravite autour du futur *caudillo*. Un entourage qui a été modifié à la suite de

²²⁷ Annexe

²²⁸ Bennassar, *Op cit.*, p.167

²²⁹ Annexe

l'unification des forces de droite pour mettre fin aux nombreuses divergences qui affaiblissaient les nationalistes et la poursuite de la guerre.

Dès le déclenchement de l'insurrection, la question de la direction politique du soulèvement est posée. Sanjurjo, meneur d'une tentative avortée de coup d'État en 1932, est pressenti mais l'écrasement de son avion le 18 juillet 1936 change la donne. Les auteurs s'entendent généralement sur la cause de l'accident, à savoir le trop grand nombre de bagages du pompeux général. Mais Beevor refuse pourtant de mettre complètement de côté l'autre possibilité, celle d'un sabotage opéré par Franco pour éliminer un de ses plus féroces concurrents²³⁰. Quoiqu'il en soit, le décès de Sanjurjo nuit à la direction du soulèvement. En attendant de résoudre la question de l'identité du chef, une junte est créée à Burgos le 24 juillet 1936, dirigée par Miguel Caballenas²³¹. En mettant sur pied cette junte, Mola poursuit son mandat de *El Director* certes, mais il souhaite, selon Bennassar, surtout porter ombrage à celui qu'il identifie comme son plus sérieux rival, Franco. Hésitant avant que l'insurrection ne se déclenche, le naturel prudent du futur *caudillo* ne résiste pas à l'appel à l'action après l'assassinat de Calvo Sotelo le 13 juillet 1936.

Cette hésitation du début est rapidement oubliée à mesure que Franco remporte victoires sur victoires à la tête de la plus formidable machine de guerre des insurgés, l'Armée d'Afrique. Devenant ainsi un prétendant sérieux, Franco profite aussi de l'appui des Allemands et peut, avec la prise de Tolède à la fin du mois de septembre 1936, acquérir ainsi l'assurance qu'il est le meneur de la course et qu'il a la capacité de procéder à l'unification militaire des nationalistes autour de sa personne.

Mais Franco savait que, s'il voulait réaliser ses ambitions à long terme, il lui fallait acquérir un ascendant moral et militaire total sur ses rivaux. Et cela, il le réalisa en

²³⁰ Beevor, *Op cit.*, p.148

²³¹ Annexe

libérant Tolède. Défier le «sauveur de l'Alcazar» pour prendre la direction du mouvement nationaliste aurait exigé un courage insensé²³².

À la suite de ce triomphe, Franco convoque les membres de la junte pour une rencontre à l'aérodrome militaire de Salamanque le 21 septembre. Se retrouvent alors les principaux prétendants à la direction du mouvement. Mais Franco a déjà un coup d'avance sur eux puisqu'il s'est entouré d'un certain nombre de militaires qui militent activement pour son compte²³³. Après de brèves discussions, le groupe s'entend pour nommer Franco commandant suprême de toutes les forces terrestres, navales et aériennes. Une cérémonie est prévue sept jours plus tard à Salamanque afin de présenter publiquement le nouveau chef de l'insurrection. Entre-temps, un jeu de coulisses animé par Nicolas Franco, intervient afin de modifier le texte de présentation du nouveau *caudillo*: au lieu de nommer Franco comme chef du gouvernement de l'État espagnol pour la durée de la guerre, il est simplement qualifié de chef de l'État espagnol. Cette méprise confère à Franco la victoire et sera identifiée par certains auteurs comme le premier coup d'État dans le coup d'État.

Les historiens nationalistes tirèrent des parallèles historiques avec la première *Reconquista*. Cela imprima sans risque l'image qui convenait dans les esprits selon le système de valeurs auxquelles ils croyaient. Pour les phalangistes, c'était la naissance de la nation; pour les monarchistes carlistes ou alphonsins, cela représentait l'instauration d'une dictature catholique d'essence royale, pour l'Église, l'ère de la suprématie ecclésiastique et pour les propriétaires terriens la fondation de leur richesse et de leur puissance.²³⁴

Malgré ses nombreux défauts, Franco demeure le candidat le plus consensuel au sein d'une coalition tiraillée entre les factions et les intérêts divergents qu'elles supportent. Même si Bennassar n'aborde pas cette question de l'unification militaire de l'insurrection, il parvient tout de même, et ce mieux que Beevor, à présenter avec précision les différentes tendances qui gravitent à droite.

²³² Beevor, *Op cit.*, p.209

²³³ On compte parmi cet entourage le general Kindelan, Nicolas Franco, Orgaz, Millan Astray, Luis Bolin et le diplomate José Antonio Sangroniz, Ibid, p.210

²³⁴ Ibid, p.212

La Phalange est la faction la plus importante en nombre mais les différents groupes en son sein se confrontent et lui nuisent.²³⁵ À ses côtés, on retrouve les carlistes dont les aspirations décentralisatrices cadrent mal avec les projets de parti unique. Enfin, les monarchistes alphonsins, dont plusieurs militaires, sont très réticents à l'idée d'offrir le pouvoir aux très peu cléricaux phalangistes, une réticence qu'approuve une composante fondamentale du pouvoir nationaliste, l'Église²³⁶.

Malgré ces divergences, tout converge vers la formation d'un parti unique érigé autour de la Phalange, pilier d'une assise populaire idéale pour Franco ; cela, autant Bennassar que Beevor le signalent. Possédant une position privilégiée, elle ne peut toutefois pas «prétendre imposer sa loi sans partage»²³⁷. Suspecte d'être anticléricale, la Phalange met en avant son obédience religieuse, atténuant ainsi ses attributs fascistes qui se révèlent finalement être assez superficiels, selon Bennassar.

La Phalange, de 1936 à 1939, exprime une violente poussée en faveur d'un État totalitaire libéré de la tradition monarchique, très critique envers l'Église et les carences de sa politique sociale, volontiers insolent envers les «barons du capitalisme», les mots n'étant après tout que des mots. L'évolution du mouvement reflète les difficultés réelles de l'implantation du fascisme en Espagne, compte tenu de la profondeur de l'empreinte catholique, mais aussi des particularismes régionaux, voire nationaux, «des» Espagnes.²³⁸

Provenant à l'origine de regroupements de jeunes fils de bourgeois profondément anti-marxistes mais en faveur de réformes sociales, la Phalange devient rapidement la cible privilégiée des exactions de l'extrême-gauche. À la suite des élections de 1933 où la droite l'emporte, la Phalange est, malgré ses 30 000 voix, identifiée comme une menace et doit être éliminée. Pour Bennassar, il est clair que la gauche surestime beaucoup trop le

²³⁵ Les *camisas viejas* (vieilles chemises), adhérents de la première heure du mouvement, gardiennes de l'orthodoxie, affrontent l'opportunisme des nombreux adeptes plus récents qui sont majoritaires en juillet 1936. D'autres tensions apparaissent avec les membres fascistes de la JONS. Leur fusion avec la Phalange en février 1934, demeure difficile à accepter pour certains.

²³⁶ Bennassar, *Op cit.*, p.168

²³⁷ Ibid, p.306

²³⁸ Ibidem

potentiel de la Phalange. Mais c'est précisément cette haine qui suscite un mouvement d'adhésion croissant après les élections de 1936 où la Phalange ne récolte que 44 000 voix. En juin de la même année, José Antonio Primo de Rivera, alors emprisonné par les républicains, affirme que la Phalange compte 150 000 membres, alors qu'ils étaient 20 000 lors des élections de février²³⁹. Cet essor s'accompagne d'un raffinement idéologique qui accorde une place au fascisme mais en y joignant un caractère authentiquement espagnol: absence de racisme et réfractaire à l'étatisme à outrance, une pensée politique proche de celle des Rois Catholiques²⁴⁰. Empruntant certaines positions à la gauche et s'attaquant autant aux monarchistes qu'à la CEDA, les audaces des radicaux seront rapidement contenues pour éviter toutes tensions contre-productives. Par ailleurs, malgré cette confusion idéologique²⁴¹ qui affaiblit assurément la Phalange, celle-ci se construit un imposant réseau social qui la rend indispensable aux autorités du futur État national. Franco ne peut laisser de côté les 37 000 soldats volontaires de la Phalange qui représentent, au début du conflit, 56% de l'effectif militaire nationaliste. Elle est ainsi devenue indispensable pour le recrutement, les militaires ne pouvant l'ignorer. Conscients de la faiblesse opérationnelle de leurs contingents, les généraux l'utilisent surtout afin de procéder à la répression derrière le front. Face à la nécessité de proposer une structure idéologique cohérente et de former les nouveaux adhérents, le remplaçant de José Antonio, Manuel Hédilla²⁴², met en place un réseau de médias phalangistes pour supporter une propagande très active, reprenant le discours et les symboles fascistes.

C'est à ce moment que la Phalange amorce, par l'entremise d'opposants à Manuel Hédilla, des pourparlers avec les carlistes dans le but d'unifier les deux mouvements. Bennassar choisit d'éviter de présenter les détails de ces discussions qui s'avèrent pourtant, comme le montre Beevor, fondamentales pour convaincre Franco de prendre

²³⁹ Ibid, p.309

²⁴⁰ Ibidem

²⁴¹ Beevor, *Op cit.*, p.355

²⁴² Annexe

l'initiative. Durant l'hiver 1936-1937, le groupe des jeunes adhérents à la Phalange, que Beevor nomme les réactionnaires modernes, entrent en contact avec les carlistes par l'entremise de Sancho Davila, cousin de José Antonio, qui propose une fusion au dirigeant en exil des carlistes, Fal Conde. Franco est prévenu de la tenue de ces pourparlers ce qui l'incite à devenir très prudent à l'égard de la Phalange. Mais, pour Beevor, ce qui coule véritablement la Phalange, c'est l'admiration que voue Faupel²⁴³, ambassadeur allemand, à l'endroit des vieilles chemises de l'organisation. Pour Beevor, Franco ne pouvait admettre ce type d'intervention.

Franco tolérait les ingérences de ses alliés dans les affaires militaires parce qu'il n'avait pas d'autre choix, mais il n'accepterait jamais leur implication dans l'avenir politique de l'Espagne. Il exigea le remplacement de Faupel, même si celui-ci ne s'était pas impliqué dans une tentative de changement de la direction du mouvement nationaliste²⁴⁴.

En avril 1937, les événements se précipitent. Le 16, Hédilla intervient par la force au quartier général de la Phalange à Salamanque afin d'y expulser les réactionnaires modernes dirigés par Sancho Davila. Deux jours plus tard, le Conseil national de la Phalange choisit Hédilla comme chef. Se réjouissant d'assister aux tiraillements de ses alliés, Franco promulgue, le 19 avril 1937, le décret d'unification des forces de droite. La *Phalange Espanola Tradicionalista y de la JONS* est alors créée et rassemble la totalité des formations politiques de la droite sous l'égide exclusive de Franco, seul maître à bord. La nouvelle formation se base presque exclusivement sur le programme de José Antonio, la Phalange triomphant au détriment des carlistes, affligés d'être laissés pour compte. Hédilla tente de s'opposer mais il est arrêté le 25 avril et condamné à mort le mois suivant. Sa sentence sera cependant commuée en une peine de prison à vie, à la suite des pressions favorables à son endroit de Serrano Suner.

C'est justement cette influence importante de Suner sur Franco, que d'aucuns identifient comme le *cunadisimo* (le beau-frérisme), qui explique en partie la position privilégiée de

²⁴³ Annexe

²⁴⁴ Beevor, *Op cit.*, p.357

la Phalange grâce au décret d'unification²⁴⁵. Bennassar choisit de ne pas présenter dans le détail le déroulement des événements qui mènent à l'unification, d'autres l'ayant fait avant lui avec succès. Par contre, il analyse avec justesse l'attitude, encore une fois prudente et posée, de Franco.

Il suffit de rappeler que le *Caudillo* mit à profit les divergences entre les tendances qui parcouraient la Phalange et les rivalités personnelles pour piéger Manuel Hédilla et, avec lui, tous ceux qui souhaitaient conserver une certaine autonomie de leur mouvement à l'égard du pouvoir²⁴⁶.

Ainsi, Bennassar nous révèle que c'est un des exécutants de Franco, Lisardo Doval qui a poussé Hédilla à intervenir à Salamanque tout en incitant ses opposants à augmenter la pression. Une fois la question du parti unique réglée, les nationalistes peuvent s'attarder à la mise en place du système politique et de la société qu'ils souhaitent ériger, où l'Église est appelée à jouer un rôle important.

4.1.2 L'Église comme fondement

Même redéfinies, les assises idéologiques du régime nationaliste ne sont pas très stables. La confusion phalangiste côtoie le cléricalisme décentralisateur des carlistes, l'influence des monarchistes et des anciens cédistes. Face à ce dilemme, les nationalistes préfèrent ignorer la question et se concentrer sur l'aspect militaire.

Pendant la préparation du coup d'État, les militaires ne s'étaient pas beaucoup préoccupés de la forme exacte de gouvernement que leur *pronunciamiento* devait annoncer. L'urgence de la conspiration ne leur permettait pas de perdre du temps à discuter de constitutions hypothétiques. Ils examineraient les points de détail et formuleraient une justification précise de leurs actes lorsque le pays serait sous contrôle. Le fond était clair pour tous : un régime autoritaire centralisé²⁴⁷.

²⁴⁵ Bennassar, *Op cit.*, p.313

²⁴⁶ Ibidem

²⁴⁷ Beevor, *Op cit.*, p.148

Dans cette atmosphère, l'Église acquiert un rôle prédominant puisqu'elle s'érige en véritable caution idéologique du régime, offrant également l'ensemble d'une tradition symbolique. La nature autoritaire et centralisatrice du nouveau régime et sa conception de la propriété privée facilitent l'adhésion totale de sa hiérarchie au pouvoir politique. «On vit même d'éminents hommes d'Église faire le salut fasciste»²⁴⁸. Ainsi, le retour en force de l'Église permet aux curés de voir leur pouvoir s'accroître: assister à la messe est un gage de fidélité envers le régime. Certaines pratiques, dignes de l'Inquisition, sont employées.²⁴⁹ Les différentes manifestations religieuses et patriotiques deviennent pratiquement quotidiennes²⁵⁰. Les prêtres tués lors des premières semaines du soulèvement sont devenus des martyrs pendant que ceux qui restent encouragent la population à prendre les armes. Cela prouve, selon Bennassar, que l'Église espagnole n'a pas su jouer son rôle habituel de paix et de fraternité²⁵¹. Même plus, une lettre rédigée par les évêques le 1^{er} juillet 1937 encourage l'insurrection et offre à Franco une légitimité internationale importante et toutes les raisons de justifier la croisade, selon Beevor. Elle prouve également que l'État nationaliste s'est approprié la religion catholique. À ce titre, Bennassar est sans appel. «La défense et illustration de la religion catholique était l'un des traits les plus caractéristiques de l'«Espagne nationale»».²⁵²

Cette conception salvatrice de l'Espagne nationaliste n'a pas toujours été aussi claire, selon Bennassar. Lors du déclenchement du soulèvement le 19 juillet 1936, personne n'évoque l'Église pour justifier le coup d'État. Plusieurs militaires ont des convictions qui se rapprochent de celle des républicains quant au rôle de l'Église au sein de la société. D'autant plus qu'il aurait été, selon Bennassar, ridicule d'évoquer la croisade alors que plusieurs musulmans combattent auprès des insurgés²⁵³. C'est un mois plus tard que

²⁴⁸ Ibidem

²⁴⁹ Ibid, p.149

²⁵⁰ Bennassar, *Op cit.*, p.171

²⁵¹ Ibidem

²⁵² Ibid, p.172

²⁵³ Ibid, p.317

l'évêque de Pampelune évoque, pour la première fois, la croisade. En fait, pour Bennassar qui cite Santos Julia²⁵⁴, les violences contre l'Église en territoire républicain présupposent le déroulement d'une guerre de religion. Ainsi, la formidable persécution qui s'ensuit forge ce mythe de la croisade et les militants d'extrême-gauche jettent l'Église dans les bras des nationalistes.

En déclenchant une atroce persécution, les anarchistes surtout, mais aussi les socialistes et, avec plus de modération, les communistes procurèrent à Franco une justification précieuse, dont il comprit rapidement les avantages, et ils influencèrent de façon très défavorable l'opinion étrangère.²⁵⁵

De l'autre côté du front, aux nombreuses célébrations religieuses se joint une rhétorique ouvertement militaire ciblant l'ennemi commun. Les retombées sont nombreuses dont, au premier chef, la religion comme référence suprême du franquisme

L'Église reçut le salaire de son engagement en faveur de la cause nationale et, progressivement, l'État franquiste jeta les fondements d'un «national catholicisme» [...] L'instruction religieuse fut restaurée dans l'enseignement, où reparurent crucifix et image de la Vierge. Des aumôniers furent nommés dans toutes les unités de l'armée²⁵⁶.

Beevor et Bennassar offrent ensemble une interprétation juste et complète de l'affirmation du pouvoir politique nationaliste et de sa mise en place. Leur préoccupation à présenter les réalités de la droite permet de faciliter la compréhension générale du conflit. Beevor s'approprie la lecture factuelle des événements, laissant à Bennassar tout l'espace nécessaire à la présentation des acteurs et l'analyse. Nous verrons qu'il n'en a pas toujours été ainsi, certains évitant sciemment d'aborder avec précision cette question névralgique. Force est d'admettre qu'une lacune à ce sujet peut inévitablement nuire à l'interprétation générale et à la compréhension du conflit.

²⁵⁴ Julia SANTOS. (dir.) *Victimas de la Guerra*, Madrid, Temas de Hoy, 1999, 432 pages

²⁵⁵ Bennassar, *Op cit.*, p.318

²⁵⁶ Beevor, *Op cit.*, p.323

4.2 L'historiographie

Étonnamment, c'est le thème relatif à la droite qui est le mieux compris par l'historiographie. L'importance d'étudier les aspirations politiques qui s'affrontent semble indéniable. Hermet l'admet et traite la question de l'imposition du pouvoir politique à droite d'excellente façon. Thomas est tout aussi méticuleux, mais insiste trop peu sur le rôle de l'Église. Jackson rejoint Bennassar en s'attardant davantage aux questions qui composent le thème qu'à son déroulement proprement dit, mais à l'exemple de Thomas, il porte peu d'attention à l'Église. Broué et Témine ne sont pas aussi déconnectés qu'on le soupçonnerait, le traitement factuel demeurant enviable, mais l'analyse beaucoup moins clairvoyante. Vilar délaisse les faits pour s'attarder au flou du début de l'insurrection et aux qualités politiques de Franco.

4.2.1 L'analyse politique du franquisme ...

Le penchant naturellement politique de Guy Hermet lui permet de rendre compte très habilement du déroulement des événements et des différentes forces en présence. Hermet s'attarde beaucoup sur Franco, le personnage et les étapes le menant vers la dictature.

Dès le début, Hermet présente la division frappante qui touche le camp nationaliste, «un conglomerat de courants aux intentions peu conciliables»²⁵⁷. Il identifie clairement les motifs de cette division en insistant justement sur les aspects qui les distinguent. Dès lors, on comprend que la tâche d'unir ces factions ne sera pas aisée. Les militaires sont déjà divisés aussitôt que le soulèvement se déclenche. Mais Hermet se distingue en précisant également la division qui touche civils et militaires et dresse un portrait pessimiste de cette unité à venir. Les civils reprochent notamment aux militaires leur manque de sens

²⁵⁷ Hermet, *Op cit.*, p.163

politique. Pour lui, ces divergences préfigurent celles de l'Espagne franquiste.²⁵⁸ Hermet présente ainsi les différentes composantes de la droite à qui il attribue des caractéristiques spécifiques intéressantes. On apprend ainsi que les monarchistes ont beaucoup d'influence, eux qui investissent le plus dans le soulèvement. Leurs frères ennemis, les carlistes, représentent l'élite de l'armée rebelle. Hermet refuse de mettre de côté les ex-cédistes dont l'expertise manque cruellement au pouvoir. Les militaires sont présents au sein de chacune de ces factions et la confrontation entre elles est inévitable. La création de la Junte ne réussit pas à atténuer ces divergences²⁵⁹. C'est ici qu'émerge Franco, l'homme de tous les compromis. «Franco n'est lié à aucun clan et se pose comme l'homme de la sagesse et du juste milieu»²⁶⁰. Mais pourtant, deux mois après le soulèvement, celui-ci en prend la tête en perpétrant ce que Hermet désigne bien comme un coup d'État.²⁶¹ Une biographie complète présente le futur *caudillo* décrit par l'auteur comme un quasi intellectuel qui, à l'aide de son génie militaire et de son apparente inconsistance politique, gravira les échelons de l'Armée puis de la politique très rapidement sans trop se faire remarquer. Cette prudence légendaire, maintes fois identifiée par Bennassar, l'est également par Hermet. Franco adopte une position continuellement défensive concernant l'insurrection, acceptant de faire le saut seulement à la dernière minute, comme s'il y était obligé. Il se pose aussi en arbitre auprès de ses collègues de la Junte. Mais son but est clair, il veut les dominer tous.

Bernant les monarchistes qui découvrent un peu tard son refus d'assurer le retour du roi, domestiquant la Phalange dont il arrêtera les leaders, obtenant finalement par d'habiles pressions l'appui de l'Église un temps réticente, Franco divise pour régner en opposant les factions conservatrices rivales²⁶².

²⁵⁸ Ibid, p.164 «Les clivages qui affectent l'élément civil du soulèvement dessinent les divisions proprement politiques du camp national et sous-tendent les enjeux du futur régime d'Espagne»

²⁵⁹ Ibid, p.166

²⁶⁰ Ibid, p.167

²⁶¹ Ibid, p.169

²⁶² Ibid, p.171

À la tête de la puissante armée d'Afrique, son prestige est immense. À la fin, tous les autres candidats périrent tragiquement, Franco demeurant le seul disponible.

C'est alors que Franco commet un second coup d'État dans le coup d'État²⁶³ qui lui permet de finaliser sa prise du pouvoir.

Le *caudillo* a déjà orné son pouvoir d'une certaine légitimité internationale et l'a doté d'une efficacité administrative convenable. Il ne lui reste qu'à parer le régime qu'il personnifie d'une légitimité historique bâtie sur une assise idéologique taillée à sa propre mesure²⁶⁴.

S'efforçant de ne choquer personne, il crée un parti unique sans grande clarté idéologique mais avec assez de parures totalitaires pour susciter l'adhésion des jeunes extrémistes. Le véritable défi est de contenir l'influence de la phalange et de profiter de la puissance des carlistes. Avec le décret d'unification, Franco met en place un parti unique qui, contrairement à ceux des régimes fascistes, est subordonné à l'État.²⁶⁵

Un autre aspect qui rend l'Espagne franquiste particulière est le rôle fondamental qu'est appelée à jouer l'Église. Hermet se signale par une interprétation laissant entendre que cette collaboration unanime résulte d'une longue négociation. En effet les autorités de l'Église adoptent à l'égard du régime une attitude au départ réfractaire, surtout du fait des rapprochements avec le nazisme. C'est pour cette raison que l'Église choisit de marchander son appui à Franco, selon Hermet, en échange d'un éloignement de l'Allemagne. En retour, l'Église offre un soutien idéologique et une cohérence permettant à l'Espagne franquiste de débiter son existence de façon plus harmonieuse avec un dirigeant auréolé de l'image du sauveur.

²⁶³ Ibid, p.187

²⁶⁴ Ibid, p.188

²⁶⁵ Ibid, p.195 «À l'inverse de ce qui se produit dans l'Italie fasciste ou l'Allemagne nazie. Le parti unique espagnol devient l'appendice subalterne de l'État dictatorial au lieu de le régir en maître. Cette différence explique que, en dépit de son caractère éminemment autoritaire, le régime franquiste n'ait jamais été véritablement totalitaire dans la pratique.»

Hermet propose une interprétation spécifique de la droite qui donne le ton à celle de Bennassar. Les deux auteurs offrent une somme importante d'informations pertinentes qui permettent de comprendre le rôle tout aussi central de la droite. Même que, malgré certains événements plus ternes, les tribulations au sein du clan nationaliste, les étapes franchies par Franco afin de prendre le pouvoir et l'implication de l'Église sont tout aussi importantes que les événements de mai 1937 à Barcelone et la lutte qui se joue à gauche entre Caballero, Prieto et Negrin²⁶⁶. Leur approche s'inspire clairement de celle de Thomas qui présente de manière la plus complète les différents intervenants et leurs interactions.

4.2.2 L'analyse politique du franquisme ...élargie au nationalisme

Comme pour d'autres sujets, Thomas présente, de manière très précise et toujours aussi efficacement, les événements, les différents acteurs et les enjeux. Certaines de ses conclusions s'avèrent discutables, selon Bennassar notamment, mais la masse des informations colligées par Thomas et utilisées par les auteurs qui lui succéderont, lui confère un mérite évident. Il est aussi le premier historien à mettre en avant avec autant de force le rôle éminemment crucial que joue le camp nationaliste. Plusieurs sujets nécessitent une compréhension globale, et il est le seul à l'offrir systématiquement. Il a fallu que Thomas ouvre la voie pour que Bennassar en profite autant. Sa maîtrise des détails est d'autant plus apparente qu'il aborde une question méconnue à l'époque. Nous éviterons d'insister sur ceux-ci pour nous attarder plutôt aux nombreuses réflexions qu'ils suscitent, des analyses souvent innovatrices et cohérentes.

D'entrée de jeu, Thomas met les choses au clair. Dès septembre, l'objectif du soulèvement n'est plus de rétablir l'ordre comme le prétendent certains, mais bien de

²⁶⁶ Annexe

mener une croisade de libération²⁶⁷ où l'exaltation patriotique est mise de l'avant afin de susciter une adhésion totale au nouveau régime.²⁶⁸ C'est pourquoi les troupes nationalistes adoptent, entre autres, le drapeau monarchiste, «la seule concession accordée à la monarchie espagnole durant toute la guerre»²⁶⁹. La droite utilise à plusieurs reprises des références historiques afin de combler son vide idéologique. Pour Thomas, ce serait un succédané idéologique.

Dès la fin du mois d'août, Franco profite des succès de l'Armée d'Afrique pour prendre l'avantage sur la lutte de pouvoir qui se joue au sommet. Mais pour Thomas, il faut également considérer le fait que Franco a réussi à s'entendre aussi bien avec les Allemands qu'avec les Italiens, une réalisation non négligeable accordant de la crédibilité à son leadership. Cela permet à Franco de rivaliser avec plus d'assurance au sein d'un camp où le sectarisme est tout aussi présent que chez son adversaire²⁷⁰. Tout de même, Franco parvient à se mouvoir avec brio au sein de mouvements divisés à l'interne et en confrontation constante. La Phalange est un acteur clé de cette période. Pour Thomas, «l'absence» de José Antonio Primo de Rivera fait que la Phalange ne prend pas le pouvoir. «Cette volonté de garder un siège vacant pour l'absent, José Antonio, fut la principale raison qui empêcha la Phalange de s'emparer de l'État»²⁷¹. Franco parvient tout de même à se faufiler et prendre tous les autres de vitesse. Thomas attribue cela au flou constant entretenu autour des idées qu'il entend défendre. Comparé aux autres candidats, sa neutralité le sert bien. Le parcours de Franco prouve qu'il s'est commis avec plusieurs des mouvements politiques, tantôt républicains, tantôt monarchistes. Thomas révèle que même son entourage proche ignore ses véritables ambitions concernant le soulèvement et le régime qu'il entend mettre en place. Le seul qui se méfie est le général Caballenas, président de la junte. Il refuse de croire que Franco acceptera, un jour, de

²⁶⁷ Thomas, *Op cit.*, p.320

²⁶⁸ Ibid, p.321

²⁶⁹ Ibidem

²⁷⁰ Ibid, p.325

²⁷¹ Ibid, p.326

jeter du lest. La victoire de Tolède en septembre 1936 règle la question. Les autres leaders finissent par s'incliner, conscients que Franco est le seul qui leur permettra de remporter la victoire.

Conscient qu'il n'a pas les coudées tout à fait franches, Franco choisit d'installer son bureau à Salamanque, loin de Burgos, où il s'entoure d'une organisation que Thomas qualifie de réduite mais efficace. Avec Nicolas Franco et Serrano Suner, on retrouve également Millan Astray²⁷² qui demeure principal conseiller de Franco durant l'ensemble du conflit. Se dessine alors un vaste mouvement qui permet à Franco de prendre le pouvoir. En face de lui, aucun général ne possède son prestige, la Phalange est trop divisée et les carlistes manquent de flair politique²⁷³.

Après s'être trouvé un leader, le futur régime franquiste se lance à la recherche d'une idéologie. Cela débute par l'adoption d'un hymne national qui, avec le drapeau, sont des symboles monarchistes rappelant plutôt ceux de l'époque de Ferdinand et Isabelle²⁷⁴. En fait, le leitmotiv est plutôt la réaction à certaines idéologies plutôt que l'affirmation d'une idéologie plus spécifique. «Il était une option politique qui, aussi négative qu'elle apparaissait, restait constante : il s'agissait de tuer le XIXe siècle, «libéral, décadent, maçonnique, matérialiste et francisé» et de «s'imprégner de nouveau de l'esprit du XVIe siècle, impérial, héroïque, fier, castillan, spirituel mythique et chevaleresque»»²⁷⁵. C'est cette idéologie passéiste qui inspire les premières interventions des nationalistes pour ériger les fondements symboliques de leur futur régime. Les responsables de la propagande s'efforcent d'éliminer tous les mots à consonance non espagnole, autant pour les noms de rue que pour la nourriture.... La langue parlée est aussi une cible privilégiée

²⁷³ Ibid, p.389

²⁷⁴ Ibid, p.391

²⁷⁵ Ibidem

de cette uniformisation. Thomas identifie cette fuite en avant nationaliste comme une interprétation tout espagnole du fascisme européen dont Franco s'inspire.

Pour Thomas, c'est durant cette prise du pouvoir de Franco qu'émerge véritablement Serrano Suner, le beau-frère juriste qui remplace Nicolas Franco comme principal conseiller et dont les connaissances permettent de finaliser les questions légales du décret. Pour Thomas et contrairement aux autres auteurs, le rôle de Suner se résume à cette question. Pour lui, c'est Franco qui s'intéresse à la Phalange et qui choisit de se rapprocher de ses principes idéologiques, passant sous silence l'influence de Suner à ce chapitre.

Dans la présentation que fait Thomas des événements entourant la promulgation du décret d'unification, le deuxième coup d'État, Franco joue un rôle beaucoup plus actif que ne le prétendent les autres auteurs. Selon Thomas, Franco a discuté avec les technocrates, a appuyé personnellement Davila pour qu'il attaque le quartier général de la Phalange à Salamanque et a refusé de rencontrer Hédilla pour discuter de son leadership²⁷⁶. Tout ceci prouve l'implication manifeste de Franco dans les événements.

La suite des événements n'est pas traitée de manière tout aussi soutenue. Thomas identifie avec justesse la façon avec laquelle Franco organise la société qu'il souhaite ériger mais la présentation de la collaboration de l'Église est beaucoup plus mince.

Thomas nous offre une interprétation juste et complète du clan nationaliste. La maîtrise des moindres détails est remarquable, l'explication est claire et l'analyse, fine. Le travail de Thomas possède de nombreuses qualités, le hic étant peut-être cette légère inconstance concernant l'Église, une composante dont l'étude sera complétée tardivement par l'historiographie.

²⁷⁶ Ibid, p.489

4.2.3 Une lecture politique objective

L'interprétation marxienne de Broué et Témime offre étonnamment, malgré certaines lacunes, une vision juste du clan nationaliste, de Franco et de l'influence de l'Église. Les deux auteurs présentent un nombre très appréciable de faits et de détails et proposent une analyse pertinente. Par contre, le fait qu'ils n'abordent jamais les événements qui mènent au décret d'unification nuit considérablement à la crédibilité de leur travail. Tout de même, il demeure pertinent de mettre en lumière certaines trouvailles du duo rouge, histoire d'étayer encore plus cette démonstration historiographique.

D'entrée de jeu, Broué et Témime admettent que la situation politique en Espagne nationaliste est pratiquement aussi trouble et chaotique qu'en Espagne républicaine, une «joyeuse pagaille»²⁷⁷. Pour eux, les déclarations d'apolitisme des premiers jours se révèlent être de la poudre aux yeux pour masquer la division. La priorité est à l'affrontement armé, les leaders nationalistes étant persuadés qu'il sera bref tout en estimant qu'ils auront tout le loisir d'aborder la question politique lors de la conclusion du conflit. Le véritable pouvoir est entre les mains des militaires, représentés par les trois plus importants généraux, Queipo de Llano, Mola et Franco. À leurs côtés, il n'y a que la phalange en mesure de rivaliser avec les militaires et aspirer au pouvoir. On peut ainsi rendre compte, selon Broué et Témime, des immenses qualités politiques de Franco.

Car si Franco est prudent et lent dans ses décisions, il les maintient ensuite avec une volonté et même un entêtement qui constitue un des traits saillants de son caractère. Il possède à coup sûr des qualités exceptionnelles, une intelligence réelle, une profonde astuce, qui font de lui un politique autant et plus qu'un militaire²⁷⁸.

²⁷⁷ Broué et Témime, *Op cit.*, p.384

²⁷⁸ Ibid, p.391

Si les deux auteurs marxistes étonnent en procédant à une présentation flatteuse du *caudillo*, ceux-ci se tromperont sur ses convictions religieuses en qualifiant Franco de profondément catholique.²⁷⁹

Pour sauver l'Espagne, Franco admet qu'il doit s'appuyer sur une formation politique puissante et disciplinée. Pour ce faire, l'Armée lui sert de soutien. Mais Broué et Témine n'expliquent pas comment Franco procède concrètement puisqu'ils n'abordent jamais les différents événements qui précèdent le décret d'unification. Tout de même, leur interprétation est plus étoffée quand ils traitent des événements consécutifs au décret.

Broué et Témine refusent de croire que la Phalange sort victorieuse de l'unification, comme le présentent certains autres historiens. «Si le général Franco laisse ainsi substituer les signes et les symboles, il a soin de les vider de leur sens réel. Conciliateur et diplomate, il est toujours prêt à des concessions de façade.»²⁸⁰ On apprend également que l'une des principales opposantes de Franco est la sœur de José Antonio Primo de Rivera, Pilar,²⁸¹ que plusieurs complots phalangistes menacent l'influence naissante de Franco, mais aussi que les véritables ennemis de la Phalange sont l'Église et les forces conservatrices et monarchistes²⁸². Deux événements permettent à Franco de consolider son pouvoir, selon Broué et Témine : la victoire au Nord et le ralliement de l'Église. Une Église justement, confrontée à la prolongation du conflit, se doit de prendre position officiellement. Une décision facilitée, selon les deux auteurs, par la prise des provinces basques et des prêtres catholiques récalcitrants, demeurés trop longtemps partisans de la République.

Cette réalité, Broué et Témine la présentent par l'entremise du fonctionnement de l'État franquiste où le rôle de la Phalange et l'implication de l'Église sont mis en exergue. Mais

²⁷⁹ Ibidem

²⁸⁰ Ibid, p.396

²⁸¹ Annexe

²⁸² Ibid, p.401

pour les deux auteurs marxistes, au-delà des principes et des apparences, le régime franquiste conserve des attributs profondément réactionnaires. «C'est qu'en réalité, derrière la dictature de l'Église et de l'Armée, derrière la dictature de Franco, c'est l'Espagne des grands propriétaires de l'ancienne aristocratie, l'Espagne des oligarques.»²⁸³

Alors que les deux auteurs plus récents abordent de façon claire et sans détour le thème de l'unité de la droite, on voit bien que tel n'a pas toujours été le cas. Bennassar pose un regard franc et sans ambiguïté sur les mécanismes du pouvoir et l'affirmation politique. Beevor ne se voit pas comme un expert de cette question et la joue franc-jeu, optant pour un strict recours aux faits, une approche conservatrice, mais efficace. Ensemble, ils parviennent à offrir une interprétation complète et renouvelée de la question. Ils ne tombent pas dans les pièges habituels, traitent des aspects moins glorieux et conservent la même rigueur qui les caractérise. On a vu comment cette façon de faire n'a pas toujours été de mise.

Guy Hermet propose une interprétation se rapprochant le plus de celles de Beevor et Bennassar. Sensible à la question politique, Hermet constate que l'unification de la droite se prête parfaitement à l'exercice. De plus, il semble conscient de la nécessité de mettre en évidence les particularités de la droite à cet égard. Il a sans doute remarqué que tel n'a pas toujours été le cas. Avant lui, ni Thomas, pourtant très complet dans son traitement de cet aspect et ni Jackson ne parviennent à atteindre ce niveau de compétence. Autant Thomas est particulièrement précis et méticuleux, autant sa compréhension générale semble moins réfléchie. À l'image de Beevor, mais avec moins de justesse, il se base trop sur les faits. En oubliant d'aborder l'Église, il erre. Même chose pour Jackson, sauf que son traitement minimaliste ne lui permet pas d'aspirer à un résultat aussi appréciable. Broué et Témine parviennent à surprendre, en présentant un portrait assez juste de la

²⁸³ Ibid, p.427

plupart des événements. Mis à part le déroulement de la prise du pouvoir par Franco, le traitement demeure convenable. C'est lorsqu'ils tentent d'extrapoler, de catégoriser la droite et ses aspirations, que leur vraie nature se révèle.

On verra ici comment la gauche est, à son tour, abordée par notre corpus d'historiens et s'il existe un corollaire entre la façon de chacun de traiter ces deux aspects de l'unification politique.

4.3 L'interprétation contemporaine de l'imposition du pouvoir politique à gauche

Alors que dans le camp nationaliste, l'unification est imposée par Franco, au bénéfice de ses alliés et de l'efficacité militaire, à gauche, c'est l'inverse. Le leadership gouvernemental est contesté par les communistes, les anarchistes étant tout aussi critiques envers la République qu'envers l'influence de Moscou. L'État a beaucoup de mal à imposer son pouvoir et quand il finit par le faire, cela se termine en une purge dévastatrice qui brise le moral des troupes et marque le début de la fin de la République.

Les interprétations historiques abordent cette question de manière très différente. Vu l'étendue du sujet, la complexité des enjeux et la résonance de cette question sur le déroulement du conflit, les manières de la présenter sont toutes aussi nombreuses que pertinentes. Alors que Beevor le fait de manière globale et plus factuelle, Bennassar préfère cibler son interprétation sur des questions spécifiques et pose un regard nettement plus analytique.

Thomas est, encore une fois, toujours précieux. L'étendue et la qualité de son traitement donnent fidèlement la mesure de la complexité du sujet et la somme de détails qui le caractérisent. Jackson se distingue moins par la précision de son étude mais que par certaines analyses très fines des différents acteurs républicains. Vilar adopte le même ton analytique qui nous permet de comprendre l'influence des problématiques régionales. Hermet offre un traitement superficiel de la question tout en se penchant avec plus

d'accent sur ce qui se déroule après mai 1937. Enfin, Témine et Broué sont dans une classe à part. La couleur adoptée teinte nettement l'interprétation qu'ils offrent de cette question à laquelle pratiquement la moitié de leur ouvrage lui est consacrée. Considérant l'époque où l'ouvrage a paru, à l'époque où l'accès aux archives était impossible, la puissance de leurs recherches force le respect. On constate que c'est en fonction de la lecture de leur livre que les auteurs se positionnent dans le premier ou dans le second groupe; ceux pour qui la question est importante et ceux qui la jugent périphérique.

4.3.1 La révolution

Alors que les troupes nationalistes se préparent à l'affrontement, la République tente de contenir un mouvement révolutionnaire trop puissant, ce qui cause l'émergence de «multiples guerres civiles localisées»,²⁸⁴ selon Beevor. En effet, depuis le déclenchement du soulèvement, la révolution s'est mise en marche. Pour Beevor, il convient d'admettre une chose, l'État est le seul responsable de sa chute. Le pouvoir ouvrier et paysan s'installe de manière durable dans les régions les plus associées aux anarchistes. Ainsi, on voit la création de Comités révolutionnaires qui prennent la place du Gouvernement au niveau municipal, s'arrogeant un pouvoir puissant sur la totalité des nécessités courantes²⁸⁵. Certes, certaines régions comme l'Aragon et la Catalogne où la présence anarchiste est plus imposante, adoptent aisément le nouveau système, mais la réalité particulière de chaque ville et village modifie le modèle de Gouvernement qu'ils

²⁸⁴ Beevor, *Op cit.*, p.156

²⁸⁵ En plus des services autrefois pris en charge par l'État comme l'éducation, la santé et la justice, les comités mettent en place de nouvelles initiatives en lien avec leur idéologie ou la réalité de la guerre. On voit ainsi l'apparition de restaurants communautaires dans les cuisines des plus grands hôtels ou les coupons de rationnement pour contrôler les ressources. Ce sont également les comités locaux qui supervisent l'essor de collectivisations qui touche divers domaines économiques de la zone républicaine. Des ateliers d'artisans aux grandes industries en passant par les exploitations agricoles, l'ensemble des activités professionnelles, publiques ou privées, sont touchées à différents degrés par cette collectivisation. Ibidem

s'imposent et le degré de collectivisation qu'ils adoptent. Une seule constante demeure, l'État républicain a perdu le contrôle d'une large partie de son territoire.

4.3.2 Désorganisation de l'Armée et problème de la république

Le problème est que cette expérience révolutionnaire à échelle variable se déroule simultanément à un conflit militaire d'envergure. La direction des troupes, la stratégie et l'approvisionnement sont des questions cruciales auxquelles on doit répondre de manière globale et urgente. Les anarchistes, épris d'égalité sociale, se soucient davantage du progrès des collectivisations en Aragon que de l'avancée troublante de l'Armée d'Afrique dans le sud²⁸⁶. Giral se montre incapable de contenir cet élan égalitaire et de rassembler autour de lui les principaux leaders ouvriers pour proposer une gestion cohérente de l'effort de guerre. Pire, le lien de confiance est si inexistant entre les centrales syndicales et le Gouvernement qu'elles refusent obstinément de remettre les armes obtenues au mois de juillet²⁸⁷. Un seul homme semble habilité à freiner cette fuite en avant irréversible et à rassembler le pouvoir ouvrier autour d'un objectif commun, Largo Caballero. Décidé à inclure la gauche au sein du pouvoir, il parvient à intégrer dans son «gouvernement de la Victoire» des ministres provenant aussi bien du centre libéral que de la gauche révolutionnaire. Il est à l'origine du premier Gouvernement occidental où siègent des communistes²⁸⁸, le Gouvernement du Front populaire.

Cet accomplissement marque le début du retour au pouvoir de l'État aux dépens des Comités locaux. Ceux-ci voient effectivement leur composition évoluer. D'autres partis – le communiste notamment – obtiennent des sièges au sein de ces comités locaux. Même à Barcelone, le Comité des milices antifascistes fusionne, le 26 septembre 1936, avec la *Généralitat* pour former un Gouvernement. Le premier d'une série de compromis que

²⁸⁶ Ibid, p.167

²⁸⁷ Ibid, p.157

²⁸⁸ Ibid, p.213

concedent les anarchistes et également, le début de leur perte de pouvoir en Catalogne, selon Beevor. Caballero n'est pas toujours conscient qu'il réussit, en réaffirmant le pouvoir de l'État central, à faire le jeu des libéraux, socio-démocrates et communistes, qui souhaitent revoir l'émergence d'un État fort qu'ils pourront ensuite utiliser à leur guise. C'est ce que Lénine décrit comme l'action de recharger le revolver de l'État²⁸⁹.

Au début du mois de novembre, Caballero gagne son pari en convainquant quatre anarchistes à se joindre à son Gouvernement. Simultanément, il choisit de transférer le siège du Gouvernement de Madrid vers Valence, la menace que font peser les troupes nationalistes sur la capitale étant trop importante.

4.3.3 La chute de Caballero

De plus en plus puissant, les armes soviétiques aidant, le Parti Communiste Espagnol (PCE) amorce alors une offensive contre Caballero pour le forcer à quitter son poste de premier ministre. La défaite de Malaga, le 10 février 1937, permet au PCE de lui reprocher officiellement et à son fidèle ami, le général Asencio Torrado, la responsabilité de la déroute. Ceci marque le début d'une pernicieuse campagne de propagande visant à expulser Caballero pour le remplacer par un homme plus docile. Déjà, le 21 décembre, Staline lui-même prévient Caballero du danger de remettre en question la présence des nombreux conseillers soviétiques à Valence et surtout, de ne pas suivre à la lettre le programme du Front populaire. «Dans le même temps, les agents du Komintern recevaient l'ordre de constituer une armée disciplinée avec un commandement unique, de développer les industries de guerre et de parvenir à une action unie entre tous les groupes politiques.»²⁹⁰ Les communistes prennent ainsi le contrôle de l'Armée républicaine en s'intégrant dans la chaîne de commandement. Ayant réussi à placer certains de leurs

²⁸⁹ Ibid, p.216

²⁹⁰ Ibid, p.360

membres à des postes clés, ils peuvent amorcer ce que l'écrivain allemand Gustav Regler qualifiera de «syphilis russe». Rapidement, le chantage de l'armement pèse sur les décisions de Caballero. Les liens avec les communistes qu'entretient son ami et ministre des Affaires étrangères, Alvarez del Vayo, causent au premier ministre d'autres soucis. Mais ce sont finalement les anarchistes qui font exploser la tension en dénonçant les pratiques carcérales secrètes des communistes. Ceux-ci répliquent en confrontant les anarchistes sur leur terrain, Barcelone, une ville où l'atmosphère est devenue de plus en plus lourde durant les derniers mois et où, autant le *Partido Obrero de Unificacion Marxista* (POUM) que la CNT-FAI, se sentent menacés.

4.3.4 Mai à Barcelone

Tout débute par un décret du Gouvernement catalan fusionnant l'ensemble des organismes de sécurité au sein d'un seul, sous sa direction. Cette centralisation coïncide avec des événements de plus en plus violents qui se déroulent à Barcelone, faisant craindre le pire. Entre assassinats et fermetures de journaux, des troupes gouvernementales s'attaquent à la milice de la CNT qui contrôle les postes frontières des Pyrénées. L'inévitable est plus que probable. Le 2 mai – le lendemain d'une fête des travailleurs annulée --, la *Generalitat* décide de reprendre le terrain perdu en juillet en tentant d'expulser les anarchistes du bâtiment de la *Telefonica* qui contrôle l'ensemble des communications entre Barcelone et le reste de l'Espagne. Les anarchistes accueillent avec des mitrailleuses le commissaire communiste à l'Ordre public, Rodriguez Salas, accompagné de trois camions de gardes d'assaut venus s'emparer de l'édifice. Rapidement, l'affrontement est connu partout en ville. Les milices anarchistes reprennent aussitôt les armes et les barricades refont surface. Les tensions internes au sein de la gauche s'affrontent à visage découvert dans un scénario qui rappelle tout autant la *Semana Tragica* de 1909 que le 19 juillet 1936. De part et d'autre, les milices des différentes factions se barricadent dans leur quartier général, des francs-tireurs se

positionnent aux fenêtres et sur les toits. Les mythiques *Ramblas* sont coupés en deux, communistes contre anarchistes. La symbolique est forte. Dans les faits, les anarchistes sont plus puissants selon Beevor. Ils contrôlent la majeure partie de la ville, ont l'appui de la population et surtout, ils tiennent la forteresse de *Montjuich* qui surplombe la ville et l'armement lourd qui s'y trouve. Des négociations s'enclenchent entre les leaders anarchistes et communistes mais, certaines factions plus extrémistes, comme les Amis de Durruti ou le POUM, refusent de baisser les armes. Caballero est dans une position difficile puisqu'il doit se résoudre à dégarnir le front pour s'attaquer aux seuls alliés qui lui restent, les anarchistes. Prieto, ministre de la Marine, n'hésite pas et envoie deux destroyers bondés de forces paramilitaires. La CNT-FAI réussit finalement à faire entendre raison à ses militants au cours des journées du 6 et 7 mai. Le problème est que les communistes refusent d'en faire autant et accroissent leur présence à Barcelone afin de prendre le contrôle de la ville et de préparer la répression.²⁹¹

4.3.5 Le pouvoir communiste

Forts de cet affrontement, les communistes ont maintenant tous les leviers pour s'attaquer à leur cible de prédilection : Caballero. Ils accusent d'abord le POUM d'avoir fomenté un coup d'État pour aider leurs alliés fascistes. Lors du Conseil des ministres du 13 mai, les communistes demandent la suppression du POUM et l'arrestation de ses dirigeants. Caballero refuse d'accuser, sans preuve, un parti ouvrier. Il reçoit l'appui des ministres anarchistes et de deux socialistes, le reste du Conseil se rangeant derrière la demande des communistes. Caballero quitte la réunion. Isolé, menacé de perdre l'approvisionnement en armes des Soviétiques, il donne sa démission à Azana le 17 mai. Juan Negrin, fidèle allié de Prieto et ministre des Finances, est choisi par Azana pour remplacer Caballero.

²⁹¹ Ibid, p.372 Ainsi, le système judiciaire est réorganisé pour répondre aux nécessités communistes, un Tribunal spécial pour l'espionnage et la haute trahison est mis en place, on réhabilite l'usage des prisons secrètes et des camps de travail.

Dès lors, le Gouvernement républicain prend les allures d'une dictature, selon Beevor, Negrin agissant seul à coup de décrets, au plus grand plaisir de ses alliés soviétiques. Occupé par la guerre, il ferme les yeux sur la vague de répression qui frappe la République, par l'entremise des Soviétiques, heureux de pouvoir enfin attaquer leurs autres ennemis, le POUM et les anarchistes. Andres Nin est assassiné à la fin du mois de juin, après avoir été arrêté – tout comme les autres leaders de son parti – et torturé. Certes, l'efficace machine soviétique a pris le relais et met en place une organisation militaire rodée et disciplinée. Le problème est que le moral n'y est plus, d'aucuns constatant finalement que Franco ou Staline, c'est du pareil au même.

Les événements de mai suscitent l'émergence d'un certain pessimisme, même chez les leaders républicains comme Azana, mais surtout Prieto. Negrin, comme les communistes, demeure confiant et souhaite poursuivre la lutte quoi qu'il arrive. Son raisonnement est logique: il y a de meilleures chances d'arriver à une paix juste s'il subsiste une chance de victoire²⁹², croit-il. Et, pour s'en assurer, la République doit mettre un frein au «morcellement géographique»²⁹³ en rétablissant le contrôle politique sur la Catalogne. C'est dans cette optique que, à la fin du mois d'octobre 1937, le siège du Gouvernement est transféré de Valence à Barcelone. En plus de vouloir rétablir la production industrielle de la Catalogne pour soutenir l'effort de guerre, Negrin entend également briser l'autonomie de la *Generalitat* en ignorant systématiquement son existence, sapant ainsi son autorité.

4.3.6 L'effondrement

Quand survient l'effondrement de la Catalogne en février 1939, l'État républicain est acculé au pied du mur. Refusant de donner l'ordre à Miaja de négocier, Negrin se réfugie

²⁹² Thomas, *Op cit.*, p.591

²⁹³ Ibidem

dans un aventurisme auquel seuls les communistes adhèrent encore. Mais déjà, ceux-ci n'obtiennent plus l'appui de la majorité. Leur tactique militaire et leur méthode de répression ont fini de convaincre les moins convaincus que la manière soviétique a ses limites. Cette conviction est appuyée par les militaires, plus conscients que les autres de la situation désastreuse où se trouve l'armée. Trahi de toutes parts, Negrin s'enferme dans un déni délirant. Finalement, Miaja est le seul général à accepter de le suivre. La situation se corse à Madrid, dernière ville résistante où le pouvoir vacille. Casado²⁹⁴, appuyé par le groupe de Besteiro²⁹⁵, tente de renverser la vapeur, croyant être mieux capable de transiger avec Franco. La tension monte entre les partisans de Casado, ceux de Negrin et les nationalistes clandestins. Casado parvient à prendre le pouvoir. Mais c'est oublier trop vite Franco. Celui-ci, toujours avide de victoire symbolique, refuse d'assister à la fin des communistes sans réagir. Personne d'autre que lui ne peut sauver l'Espagne de la «peste rouge», estime-t-il.

Cette peste, que d'autres appellent syphilis, est interprétée de différentes manières, selon la perception des auteurs. Alors qu'ils abordent l'imposition du pouvoir politique à droite, c'est surtout l'intérêt historique de la question qui les sépare; à gauche c'est l'intérêt politique qui les influence. Et pourtant, on remarque que d'un côté ou de l'autre, les auteurs conservent leur biais, peu importe le sujet.

4.4 L'historiographie

Le bilan historiographique de cette question nous permet de séparer nos auteurs en trois groupes d'interprétation. Le premier groupe qui se distingue des autres pour la compréhension de ces questions est composé de Beevor, Thomas et Bennassar. Les trois

²⁹⁴ Annexe

²⁹⁵ Annexe

auteurs adoptent une approche similaire en portant une attention particulière et scientifique à ces événements auxquels ils attribuent une importance mesurée sur la suite des choses. Le second groupe est constitué des interprétations les moins significatives concernant la gauche et ses luttes internes. Le dernier groupe rassemble Broué et Témime. À leur façon, les deux auteurs marquent l'historiographie en proposant une interprétation foncièrement nouvelle et approfondie du phénomène. Mais leur biais idéologique discrédite leur approche néanmoins scientifique.

4.4.1 Rétablir l'équilibre

Contrairement à Beevor et à Thomas, Bennassar ne fait pas le pari de l'étude factuelle rigoureuse pour étayer une analyse plus fine des événements. L'auteur propose un texte résolument minimaliste qui se contente de tracer les grandes lignes de l'affrontement au sein de la gauche. Par contre, ses recherches sont beaucoup plus pointues quand il aborde deux questions spécifiques, les collectivisations et le PCE. Elles ont un rôle majeur dans le conflit et, manifestement, l'historiographie n'est pas aussi généreuse en rapport avec ces deux thèmes précis. Bennassar permet de rétablir l'équilibre.

Certes, l'étude générale de Bennassar présente certains points judicieux qu'il convient de mettre en lumière. Son analyse qu'il fait du POUM est poussée. Évitant d'utiliser les mêmes lieux communs sur les raisons de l'animosité que lui voue le PCE, Bennassar porte un regard complet sur la formation politique, ses origines, son rôle, ses positions et la personnalité de ses leaders. Cette formation est, pour lui, la plus extrémiste de la gauche espagnole.²⁹⁶ Accusé faussement d'être en contact avec Léon Trotski, le POUM n'en demeure pas moins profondément internationaliste et prône avec vigueur l'essor de la révolution mondiale²⁹⁷. Ouvertement répressif et violent, le Parti se fait également

²⁹⁶ Bennassar, *Op cit.*, p.179

²⁹⁷ Ibid, p.181

remarquer par sa volonté d'utiliser le meurtre contre ses ennemis. C'est pourtant ce qu'il subit lorsque la foudre stalinienne s'abat sur lui²⁹⁸. Bennassar résume très bien les conséquences des affrontements de mai et surtout, la campagne de répression qui suit.

Elle affaiblit les anarchistes et démoralisa de nombreux partisans, naguère enthousiastes, du Front populaire, qu'ils aient cru ou non à la trahison. Elle fit naître bien des soupçons à l'étranger parmi les démocrates qui se méfiaient du jeu trouble des agents soviétiques. Enfin elle modifia le cours de la révolution²⁹⁹.

Il convient, par ailleurs, d'admettre que les dirigeants communistes espagnols n'ont jamais été consultés par les conseillers soviétiques³⁰⁰.

En fait, pour Bennassar, la révolution est essentiellement «une entreprise de nature éthique»³⁰¹, et la suppression de la monnaie va dans ce sens. Bennassar opine dans le même sens que Borkenau³⁰² et Brenan³⁰³ qui évoquent justement d'une morale de classes, un puritanisme qui va au-delà des considérations économiques. C'est la raison pour laquelle les anarchistes désapprouvent l'homosexualité, les jeux de hasard, les bordels, les cafés et autres tavernes. C'est aussi ce qui laisse présager certaines failles comme la force corruptrice du pouvoir et des conceptions de la liberté individuelle contestables³⁰⁴ de certains dirigeants anarchistes. Mais ce que dénonce surtout Bennassar, c'est ce trop long silence entourant l'histoire de la révolution anarchiste. Sauf Témine et Broué, aucun historien n'a voulu déroger à ce moratoire historiographique instauré par les communistes durant la guerre.

²⁹⁸ Bennassar présente une étude précise des événements entourant l'arrestation de Nin et des autres dirigeants poumistes, la réaction des différents ministres républicains –en insistant sur leur indignation–, le scénario précis du procès et de l'exécution de Nin. P.185 De plus, celui-ci signale que cette purge se joue en parallèle avec celle qui touche le général Toukachevski en URSS.

²⁹⁹ Ibid, p.186

³⁰⁰ Ibid, p.182

³⁰¹ Ibid, p.287

³⁰² Franz BORKENAU. *The Spanish Cockpit*. Paris, Champ Libre, 2003, 303 pages

³⁰³ Gerald BRENAN. *Le labyrinthe espagnol*. Madrid, Ed Ibérico, 1943. 281 pages

³⁰⁴ Bennassar, *Op cit.*, p.290

4.4.1.1 La prise du pouvoir communiste

L'étude de Bennassar nous apprend comment se construit cette domination des communistes du Gouvernement républicain. Les arcanes d'une machination qui, selon la thèse de Bolloten³⁰⁵, s'avère être la répétition générale de la prise du pouvoir des Soviétiques en Europe centrale et orientale après la Deuxième Guerre mondiale³⁰⁶. En prenant comme paravent le Front populaire, le PCE tente d'éviter une participation au sein du Gouvernement qu'il souhaite par ailleurs contrôler tout en s'appliquant à ne pas y être associé, tout ceci pour éviter que la révolution se propage et préserver l'image de la République auprès des puissances européennes. Pour ce faire, les communistes deviennent le parti de la classe moyenne et des petits propriétaires, protégeant la propriété privée et l'ordre républicain. Dès le 7 juillet 1936, Moscou prévient le PCE du danger anarchiste. À ces positions contre-révolutionnaires s'ajoute la renommée du cinquième régiment, une unité militaire formée par les communistes qui se distingue par la qualité de son encadrement, sa discipline et son efficacité militaire. Ce prestige augmente avec les premières livraisons d'armes soviétiques et l'arrivée des Brigades internationales en terre espagnole.³⁰⁷ Le nombre de membres du PCE et du *Partido Socialista Unificado de Catalunya* (PSUC) augmente sensiblement, permettant aux communistes d'adhérer à une nouvelle stratégie en deux volets: ils ne recherchent plus le contrôle de l'État mais celui de «ses instruments et l'élimination progressive des forces qui s'opposent à leur influence»³⁰⁸ et créent une armée disciplinée tout en tentant de déstabiliser Largo Caballero. Par la suite, il est trop aisé pour les Soviétiques de manipuler les ministres communistes afin d'orienter les actions du Gouvernement en faveur de leurs intérêts.

³⁰⁵ Burnett BOLLOTEN. *The Spanish Civil War. Revolution and Counter-Revolution*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press: xxxii, 1074 pages

³⁰⁶ Bennassar, *Op cit.*, p.294

³⁰⁷ Ibid, p.300

³⁰⁸ Ibidem

Negrin cadre parfaitement dans ce scénario, «à la fois l'alibi de la conquête du pouvoir réel par les communistes et l'homme du reflux de la révolution sociale»³⁰⁹.

Les précisions de Bennassar dressent la table pour celui qui offre le travail d'érudition le plus poussé sur cette question, laissant peu de questions en suspens.

4.4.2 L'apport des faits

Hugh Thomas est encore une fois celui qui pousse le plus loin, de manière générale, l'étude factuelle des événements. Son application coutumière est d'autant plus frappante que la nature même du thème abordé cadre bien avec la précision de sa plume. Par ailleurs, de par la structure de son livre, Thomas aborde dans plusieurs chapitres la question de l'unité politique au sein de la République ce qui, dans une certaine mesure, peut nuire à la compréhension générale de l'enjeu. Par contre, la profondeur de son interprétation, la qualité de sa recherche et la justesse de son analyse font de son étude l'une des plus complètes et des plus abouties sur la question.

Cette lutte fratricide qui a lieu lors des affrontements de mai 1937 à Barcelone affaiblit considérablement la République puisque, en plus de saper le moral des troupes et de tuer plusieurs personnes, et «les empêcha de lancer une offensive qui eût mis à profit le fait que l'ennemi était absorbé par ses problèmes dans le Nord»³¹⁰. Dès l'hiver 1937, Thomas identifie déjà les jalons de cet affrontement qui atteint son paroxysme en mai. Concernant précisément l'attaque contre le bâtiment de la *Telefonica*, Thomas nous révèle que, non seulement, les anarchistes contrôlaient la totalité de communications mais qu'ils ne se gênaient pas pour intervenir au cours des discussions lorsqu'ils désapprouvaient leur

³⁰⁹ Ibid, p.303 Negrin demeure un des mystères de la guerre, selon Bennassar.

³¹⁰ Thomas, *Op cit.*, p.496

contenu³¹¹. C'est ce qui laisse croire, selon lui, que les communistes n'avaient aucunement prémédité le coup d'État lorsqu'ils se sont rendus à la *Telefonica*. Reconnaisant les aptitudes des communistes en matière militaire, ceux-ci se seraient beaucoup mieux préparés si telle avait été leur intention³¹². L'affrontement qui en découle prouve, selon Thomas, l'incapacité totale des anarchistes à s'unir devant l'adversité alors que ceux-ci refusent, même à l'échelle barcelonaise, de coordonner leurs actions pour rivaliser avec les communistes.³¹³

Quand Negrin prend la relève, le Gouvernement adopte une politique d'opportunisme réaliste³¹⁴, selon Thomas, une stratégie cadrant avec celle des Soviétiques. Mais pour lui, Negrin n'a pas été l'instrument de la politique soviétique: ainsi, lorsqu'il entame des négociations de paix, Moscou n'est pas avisé de l'initiative. «En fait, malgré l'éclipse des anarchistes, l'influence des communistes augmenta bien moins sous Negrin que sous Largo.³¹⁵» Malgré un jugement plutôt positif à son égard, Thomas admet que Negrin a commis des erreurs.³¹⁶ À ce chapitre, la campagne d'éradication du POUM s'avère la tâche la plus importante de sa carrière et la connaissance, quoique partielle selon Thomas, des agissements des communistes par Negrin est manifeste³¹⁷. Mais il ne faut pas oublier que les autres membres du Front populaire, ainsi que les anarchistes, ont tout autant cautionné l'initiative des communistes.

³¹¹ Ibid, p.502 «Le 2 mai, une communication entre Azana et Companys fut interrompue par le standardiste, qui leur fit remarquer que les lignes téléphoniques étaient réservées à un usage plus important qu'une conversation entre deux présidents.»

³¹² Ibid, p.503

³¹³ Ibid, p. 507

³¹⁴ Ibid, p.512 Negrin choisit de demeurer très proche de l'URSS, il accepte de mettre tout sur la table dans le but de remporter la victoire et il s'appuie sur l'efficace Parti communiste espagnol, dont le réalisme demeure un leitmotiv puissant.

³¹⁵ Ibid, p.513

³¹⁶ Ibid, p. 513 et 718 Negrin ferme les yeux sur les actions répressives du SIM, l'existence des prisons secrètes et la normalisation des pratiques de tortures contre des formations républicaines. De plus, en ne rétablissant pas l'ordre constitutionnel, Negrin aurait pu utiliser l'affrontement parlementaire pour modifier son rapport de force avec les communistes.

³¹⁷ Ibid, p.541

Le jugement de Thomas sur les événements entourant l'unification politique de la République est précis et nuancé. Certes, les anarchistes et les communistes sont catalogués comme étant les deux entités qui nuisent au bon déroulement de la guerre. Par contre, son jugement de l'action du PSOE est révélateur: c'est ce parti qui aurait dû prendre le devant de la scène au lieu de se perdre dans les affrontements internes. Les hommes politiques qui tenteront de mener la République vers la victoire ne sont pas dénués de qualité mais, et ici Thomas met le doigt sur une lacune fondamentale, personne ne possède le génie politique de Franco.

4.5 Les interprétations du second groupe

Trois auteurs constituent le groupe suivant : Guy Hermet, Gabriel Jackson et Pierre Vilar. Tous trois se rejoignent en ne donnant pas une place aussi importante à cette question au sein de leur interprétation, ce qui entache la qualité de leur analyse. Contrairement aux auteurs du premier groupe, ils ne procèdent pas à un survol scientifique de la question, ne poussant pas leur analyse aussi loin.

4.5.1 La compréhension de la scène politique

Gabriel Jackson commence son étude en faisant ressortir le leitmotiv de la révolution. «The main characteristics of that revolution were a passion for equality, and the affirmation of local, and collective, authority»³¹⁸. Partout, ces principes sont appliqués mais à des degrés variables. Cependant, un même dénominateur commun: l'énergie des populations pour s'impliquer dans les nouvelles structures de gouvernance.³¹⁹ L'étude du processus de collectivisation que propose Gabriel Jackson est convenable, compte tenu de l'avancée des recherches à l'époque et de l'accessibilité des archives; mais il se distingue

³¹⁸ Jackson, *Op cit.*, p.277

³¹⁹ Ibid, p. 283

surtout par l'analyse de la scène politique et ses leaders. Malgré certains manques factuels, Jackson parvient à offrir une interprétation juste et nuancée des tribulations politiques au sein de la République. Son jugement sur les leaders politiques est utile, parvenant à mettre en lumière certaines perceptions encore justes aujourd'hui.

4.5.2 L'importance du facteur régional

Pour Pierre Vilar, il est nécessaire de prendre en considération, en premier lieu, les problématiques régionales pour comprendre l'implosion politique de la République. À ce chapitre, la Catalogne fait office de catalyseur de cette implosion, lieu de tous les débats et des déchirements les plus sérieux. Ensuite, il convient de relativiser le jugement que l'on porte sur Negrin qui parvient à résister de manière admirable, selon Vilar.

La Catalogne est la réalité régionale la plus significative puisqu'elle se compose de deux entités politiques : le pouvoir anarchiste et la *Generalitat* d'une part, et un parti original, le POUM, d'autre part. Mais pour Vilar, il convient de mentionner que la Catalogne n'est pas un exemple évocateur de la révolution. D'autres régions vont plus loin dans ce domaine sans avoir cependant la même dynamique que la Catalogne. Il reste que les événements de Barcelone en mai demeurent un tournant dans le conflit. Ce qui est significatif pour lui, c'est que la République ne s'effondre pas à la suite de cette implosion³²⁰.

Vilar termine en abordant le cas Negrin. Pour lui, le dernier premier ministre républicain a fait ce qu'il a pu. Il se retrouve à transiger avec les communistes puisque ce sont les derniers alliés de la République. Preuve de son flair politique, tout au long de son mandat, Negrin demeure toujours appuyé par la base qui jamais ne le désavouera. Sa détermination force le respect.

³²⁰ Vilar, *Op cit.*, p.70

4.5.3 La thèse communiste

Le dernier auteur de ce groupe est de loin celui qui offre l'interprétation la plus mince des événements entourant les désaccords politiques au sein de la République. Tout ce qui précède les événements de mai 1937 est relaté de manière sommaire, aucun détail ou précision, un manque total d'intérêt. C'est en abordant la période du Gouvernement Negrin que l'on comprend la raison de cette carence: Hermet appuie les communistes. Ainsi, les initiatives communistes d'après mai pour combattre le pouvoir des collectivités sont des mesures «pour renverser l'injustice». Cette renaissance de l'État de droit se joute à une réhabilitation des pratiques religieuses en Catalogne et une tentative pour renouer les liens avec le Vatican. Les conséquences de ce redressement sont positives selon Hermet, permettant à l'Armée populaire de rivaliser avec l'Armée nationaliste, étant de forces égales.

Ce deuxième groupe d'auteurs est particulier. Les trois historiens abordent la question de manière dérivée. Aucun ne parvient à offrir une interprétation complète et précise du sujet et des événements. Autant Jackson que Hermet se refusent à porter un regard réfléchi sur cette période. Leur attirance pour le politique les pousse vers une position qui ne reflète pas la réalité. Vilar est le moins décevant, sa connaissance de la Catalogne lui permettant d'offrir quelque chose de différent et de pertinent à la réflexion.

Au moins, les trois auteurs parviennent à présenter avec plus de rigueur une question spécifique qui les préoccupe: la réhabilitation de Negrin. Mais le peu d'éléments qu'ils nous présentent pour étayer cette thèse n'est pas suffisant pour vraiment soutenir la comparaison avec les interprétations les plus récentes.

Alors que les trois premiers historiens offrent des interprétations de qualité, complète et scientifique, les trois autres sont beaucoup moins performants. Reste maintenant à

présenter l'ouvrage qui se démarque de ceux des deux groupes précédents, celui de Broué et Témime.

4.5.4 La référence ouvrière

Avec l'étude de l'évolution politique de la gauche durant la Guerre civile espagnole, pour Broué et Témime, on entre dans le vif du sujet. Clairement, cette question est centrale et les deux auteurs ont choisi de s'y attarder de manière systématique. Non seulement, le titre même de leur ouvrage laisse présager cette préférence³²¹, mais aussi le fait qu'ils y consacrent presque la moitié du livre nous permet d'espérer une interprétation plus que complète. Considérant l'époque où ils ont réalisé leurs recherches, il faut admettre que Broué et Témime offrent une étude exceptionnelle de la question. Rien n'est laissé de côté, même les aspects plus périphériques sont abordés, un peu à la mesure de Thomas. Ainsi, plusieurs faits retenus par des auteurs plus récents présentent ont déjà été étudiés par Broué et Témime. Force est de constater que l'on est en présence d'un travail d'historiens de qualité, marquants pour l'historiographie qu'ils façonnent. Personne, par la suite, ne peut sérieusement traiter la question de l'union politique de la République sans considérer l'interprétation qu'en font Pierre Broué et Émile Témime.

La plupart des historiens observent une certaine logique dans le traitement qu'ils font de l'imposition politique à droite et à gauche. Soit la méthode se ressemble, soit c'est le jour et la nuit, il n'y a pas vraiment d'entre-deux. Le résultat est inégal.

Beevor est celui qui adopte l'approche la plus descriptive. Refusant de trop se commettre dans un domaine qui n'est pas le sien, il préfère procéder à une étude scrupuleuse des faits. Le résultat est très satisfaisant, offrant ainsi la chance au lecteur de faire sa propre interprétation. Bennassar joue la carte inverse. Il omet de présenter certains événements

³²¹ La révolution et la guerre d'Espagne.

cruciaux et refuse d'aborder des questions classiques de l'historiographie. Bennassar est plutôt attiré par tout ce qui entoure les événements, les différents acteurs, les conséquences politiques, les résultats concrets. Le bénéfice de cette approche est plus conséquent lorsque l'on connaît l'histoire. Pour ces deux auteurs, nous avons convenu de ne pas différencier la droite de la gauche puisque les méthodes sont semblables. C'est moins évident pour les autres auteurs.

Hugh Thomas est celui qui offre l'interprétation la plus satisfaisante ensuite. Son approche, toujours précise et consciencieuse, le sert encore. D'autant plus que la complexité des événements, surtout à gauche, requiert une telle attention. À droite aussi, sa contribution est de qualité. Le problème est qu'il ignore trop souvent l'Église, un acteur pourtant prioritaire. Hermet se montre plus juste dans son traitement de l'imposition du pouvoir politique à droite. De reconnaître seulement l'importance de bien étudier la droite, il y a là un avancement dans l'interprétation que Hermet souligne mieux que quiconque. Pour la gauche, Hermet est moins à contre-courant. Comme plusieurs, il voue une sincère admiration à Juan Negrin et s'efforce de rétablir sa réputation. Gabriel Jackson ne parvient pas, contrairement à son habitude, à se démarquer des autres interprétations. Pour la gauche, il offre une étude essentiellement politique fortement axée sur les personnalités avec un fort penchant pour Prieto, un homme politique dont il souligne l'envergure.

Enfin, les auteurs Pierre Broué et Émile Témime se démarquent. Considérant leur point de vue, le traitement qu'ils offrent de la droite est, somme toute, assez juste et adéquatement présenté. Certes, il manque d'éléments factuels concernant la prise du pouvoir par Franco et le jugement qu'ils portent sur l'apolitisme de la droite est clairement inadéquat. Tout de même, ils font mentir leurs détracteurs en présentant une interprétation complète.

Dès lors, on constate que la déclassification des archives soviétiques a permis aux historiens contemporains de comprendre avec plus d'acuité l'action des Soviétiques en Espagne et également, sur la posture des communistes espagnols au sein du

Gouvernement du Front populaire. On est également à même de constater comment l'historiographie a, jusqu'à Beevor, surestimé l'importance de la question politique de la Guerre civile espagnole. Happé par les témoignages des contemporains (Koestler, Malraux, Orwell, etc.), médusé par les idéaux et les héros romantiques des Brigades internationales, frappé par l'intervention internationale, tout azimuts, les historiens ont cru que dans la Guerre civile espagnole, c'était la Révolution et le Front populaire l'essentiel. Dans le chapitre qui suit, nous allons voir que loin des idéologies, c'est l'aspect militaire qui a été décisif.

Chapitre 5

L'affrontement militaire

Dans ce chapitre, nous vous présenterons comment l'historiographie a évolué concernant l'histoire militaire de la Guerre civile espagnole. Nous entamerons ce thème en priorisant la thèse contemporaine, supportée par Antony Beevor³²² et Bartolomé Bennassar³²³. Nous présenterons ensuite celles, beaucoup moins précises de Hugh Thomas³²⁴, et surprenante de Guy Hermet³²⁵. Gabriel Jackson³²⁶ nous étonnera avec une interprétation substantielle de l'affrontement militaire. Émile Témime et Pierre Broué³²⁷ termineront cette partie. C'est dans ce chapitre que nous prenons la mesure la plus juste de l'écart important qui existe entre ce qui s'est fait en histoire concernant la Guerre civile et ce qui se fera désormais.

5.1 L'interprétation contemporaine

Après avoir analysé les origines, les premiers jours et les comparaisons de la gauche et de la droite, la terreur et l'imposition du pouvoir politique, il convient d'aborder la Guerre civile proprement dite. L'affrontement militaire, le fracas des armes et le sang des victimes sont également des caractéristiques propres à la Guerre civile espagnole. Sans doute sont-elles ce qui définit le mieux le caractère particulier de ce conflit interne. Sa proximité avec la Deuxième Guerre mondiale a toujours causé un certain tort à la compréhension de la question militaire de la Guerre civile espagnole. Prélude à l'affrontement mondial ou répétition générale, jamais a-t-on l'idée de regarder la Guerre

³²² Antony BEEVOR. La guerre d'Espagne. Paris, Calmann-Lévy, 2006, 681 pages

³²³ Bartolomé BENNASSAR. La guerre d'Espagne et ses lendemains. Paris, Perrin, 2006, 550 pages

³²⁴ Hugh THOMAS. La guerre d'Espagne. Paris, Robert Laffont, 1996, 1026 pages

³²⁵ Guy HERMET. La guerre d'Espagne. Paris, Ed. du Seuil, 1989, 346 pages

³²⁶ Gabriel JACKSON. The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939. Princeton, Princeton University press, 1972, 578 pages

³²⁷ Pierre BROUÉ et Émile TÉMINE. La révolution et la guerre d'Espagne. Paris, Minuit 1961, 542 pages

civile sans y attacher le conflit suivant. Et pourtant, la richesse et la complexité de son déroulement nécessitent une telle attention. Anthony Beevor est celui qui propose, pour la première fois, une interprétation aussi attentive à la question militaire. Pour lui, à travers tous les autres thèmes, c'est celui qui est le plus important, celui dont la compréhension est la plus nécessaire pour comprendre le déroulement de la Guerre civile espagnole. C'est d'autant plus vrai que Beevor utilise pleinement des sources jusque-là inexploitées, les archives soviétiques. L'apport de ces documents est considérable pour comprendre avec le plus de clairvoyance les motivations parfois obscures des militaires républicains. Beevor démontre très clairement que rien n'était joué en 1939 pour l'Armée républicaine, qu'elle avait toute les chances de l'emporter et que c'est sur le terrain qu'elle a perdu véritablement. C'est à ce chapitre précis que l'on constate la réelle contribution de Beevor et comment, par la suite, il sera impossible pour tout autre auteur de traiter de la Guerre civile sans consacrer beaucoup d'énergie à la question militaire.

Le début de l'affrontement militaire est clairement identifié par la plupart des auteurs, le tout commençant le 4 août 1936 lorsque l'Armée d'Afrique quitte Séville et amorce son périple vers Madrid. En chemin, elle croise Badajoz le 15 août, de triste mémoire, et bifurque vers Tolède qu'elle libère à la fin du mois de septembre. Toujours en septembre, c'est Irun puis San Sébastian, au pays basque, qui tombent aux mains des armées nationalistes.

Le mois de novembre est marqué par la bataille de Madrid. Alors que la Légion Condor et les Brigades internationales font leur entrée, ce n'est que le 23 novembre que Franco renonce à prendre Madrid de front. Se déclenche alors une tentative d'encerclement de la capitale par les troupes nationalistes. Le 6 février 1937, Franco traverse la rivière de la Jarama mais sa défaite à Guadalajara le 18 mars le force à modifier sa stratégie. Madrid doit attendre, le Nord devenant alors sa nouvelle priorité.

Le 31 mars débute l'offensive du Nord menée par Mola. C'est au cours de cette campagne que se déroule le bombardement de Guernica (26 avril), l'événement qui

révèle la Guerre civile au monde. Alors que Bilbao chute aux mains des nationalistes le 18 juin, l'Espagne républicaine déclenche deux offensives de diversion. À Brunete, le 6 juillet et à Belchite, le 24 août. Trop peu trop tard, ces attaques qui devaient enrayer l'offensive du Nord ne font que la retarder quelque peu. La campagne de Santander, du 14 au 24 août, marque la fin du pays basque républicain.

L'Armée républicaine tente de reprendre l'avantage lors de la bataille de Teruel à l'hiver 1937-1938. Non seulement l'armée nationaliste est plus forte, mais Franco décide de poursuivre sa route vers la Méditerranée, s'emparant ainsi de l'Aragon et menaçant Valence. Negrin réplique en traversant l'Èbre pour attaquer les armées franquistes à la fin du mois de juillet 1938. La contre-offensive nationaliste est supérieure et l'armée républicaine se replie pour de bon. Suit la campagne nationaliste de la Catalogne. Divisée, meurtrie, la République se rend, sans se soucier que Franco refusera tout compromis, poursuivant la répression.

Les historiens contemporains qui abordent la Guerre civile espagnole le font en offrant une place significative aux affrontements militaires, contrairement à ceux qui les précèdent. En fait, pour Bennassar et Beevor, la confrontation entre les deux armées est le facteur prédominant pour la compréhension de l'issue du conflit. Ils font la démonstration qu'indépendamment des tensions internes à gauche, des tergiversations diplomatiques ou du contexte international, c'est véritablement sur le terrain, dans les tranchées, que le vainqueur de la Guerre civile se dévoile. Certes, les historiens qui les ont précédés disposaient pour toutes sources de témoignages des acteurs sociaux, des articles de journaux et des mémoires des hommes politiques. Par conséquent, ils avaient une vue régionale et circonscrite de la guerre et de chacune des batailles. Les archives soviétiques ont permis à Beevor et Bennassar d'avoir un portrait global. À ce chapitre, il faut admettre que c'est probablement l'angle d'interprétation qui se distingue le plus de celui des historiens antérieurs.

Bien sûr, certains historiens ont fait progresser l'interprétation de l'aspect militaire de la Guerre civile espagnole grâce à leur contribution, mais aucun n'a réussi à franchir le premier niveau. Que ce soit l'analyse plus fine de Hermet que le très précis Thomas ou l'intéressant Jackson, personne n'offre un traitement comparable à ce que présente Beevor. Deux caractéristiques majeures émanent de son étude : le juste équilibre entre les faits et l'analyse et la qualité de traitement de tous les affrontements militaires. Aucun auteur ne parvient à ce niveau de traitement. Les autres s'en tiennent plutôt à l'une ou l'autre de ses caractéristiques, parfois de manière partielle, mais qui finit toujours par décevoir. Certes, Bennassar se démarque de ce groupe puisqu'il réussit à transmettre un peu le même propos que Beevor, en moins complet, mais tout en réussissant à ajouter du contenu à la compréhension de l'Armée nationaliste, autre sujet resté trop longtemps méconnu.

Dans ce chapitre, nous débutons en présentant surtout l'interprétation de Beevor. Bennassar est moins présent puisqu'il s'attarde davantage à certains points précis plutôt qu'à l'ensemble des affrontements. Suivent dans l'ordre les interprétations les plus comparables à celle de Beevor. Certains éléments retiendront davantage notre attention : l'espace que les auteurs accordent à la question militaire, la présentation des faits et l'analyse qui en découle, la compréhension des nationalistes et le traitement accordé aux Brigades internationales. C'est en fonction de ces critères que nous avons évalué la qualité des interprétations, en considérant Beevor comme modèle. Il faut également souligner que, en tenant compte des autres interprétations, la partie qui débute ne présente pas tous les événements, laissant à d'autres auteurs le soin de nous les présenter, histoire d'éviter la répétition.

Beevor nous prouve très bien à quel point la dimension militaire de la guerre civile est la meilleure manière de comprendre les événements. Peu importe les éléments qui entourent le conflit, c'est sur le champ de bataille que se scelle la victoire. Il est le premier à être allé aussi loin dans l'étude minutieuse et systématique des différents affrontements entre

les deux camps. Certains ont été abondamment traités, mais le portrait global n'a pas été systématiquement analysé comme le fait Beevor. Il nous révèle une chose: la Guerre civile ne peut être comprise sans cela.

5.1.1 La route vers Madrid

La première opération d'envergure de l'Armée nationaliste, au début de la Guerre civile, est la grande manœuvre de l'armée d'Afrique, durant le mois d'août 1936. De Séville, celle-ci se dirige vers la capitale en longeant d'abord la côte méditerranéenne, puis la frontière portugaise. Commandées par Yagüe, les cinq colonnes de 1500 hommes qui se lancent à l'assaut de l'*Estremadure* parcourent 500 kilomètres en quatre semaines sans rencontrer de résistance notable. Les villes tombent rapidement et la répression est toujours aussi féroce. Les Maures sèment littéralement la panique et font fuir les milices ouvrières³²⁸. Bennassar présente avec précision la tactique, qualifiée de simple, qu'utilisent les Maures dans leur opération.

Elles se déplaçaient en camions, autobus et véhicules divers, réquisitionnés à Séville, Cadix, Jerez, Huelva et, à l'approche d'un bourg ou d'une ville, le convoi s'arrêtait et les petites pièces d'artillerie soumettaient l'agglomération à un bombardement intensif. Ensuite, les hommes avançaient avec prudence. Si une résistance se manifestait, le bombardement reprenait. Après quoi, les soldats entraient dans l'agglomération, baïonnette au canon. Les hommes trouvés porteurs d'armes étaient fusillés comme «rebelles»³²⁹.

Suscitant une terreur certaine chez les populations touchées, cette stratégie devient rapidement une arme psychologique que Franco utilise sans réserve, précise Bennassar.

À 100 kilomètres de Madrid, Yagüe est sommé de faire bifurquer ses troupes vers Tolède pour aller libérer l'Alcazar. Il s'agit là d'une déviation incohérente de la route vers

³²⁸ Beevor, *Op cit.*, p.181 «L'offensive nationaliste démontra la vulnérabilité psychologique des milices ouvrières». Celles-ci se révèlent beaucoup combattives dans les combats urbains. C'est ce qui fait dire à Beevor que la République aurait gagné à utiliser plus fréquemment la tactique de la guérilla contre les troupes maures.

³²⁹ Bennassar, *Op cit.*, p.97

Madrid. Le colonel s'y oppose et est aussitôt remplacé par Varela. Franco a compris que l'impact symbolique de la libération de la forteresse lui serait hautement profitable politiquement. L'Alcazar est devenu, selon Beevor, le thème le plus puissant de la propagande nationaliste³³⁰. Par ailleurs, pour la République, selon Bennassar, la nécessité de conserver la maîtrise de Tolède est tout aussi cruciale.³³¹ Au lendemain de la victoire de Franco, celui-ci est maintenant le candidat le plus sérieux pour mener les troupes nationalistes. L'objectif suivant est Madrid.

5.1.2. La bataille de Madrid (6 au 23 novembre 1936)

La première bataille massive de la guerre marque résolument une étape entre l'insurrection des généraux nationalistes et la guerre civile totale. Cela est causé par l'internationalisation du conflit: l'aide allemande, italienne et soviétique se généralise et s'amplifie. On assiste également à l'arrivée des premiers contingents des Brigades internationales. Il ne faut surtout pas oublier, selon Beevor, que l'apport espagnol atteint lui aussi, des sommets. Tout ceci s'illustre à Madrid, dans un affrontement annonciateur de ceux de la Deuxième Guerre mondiale. Les victoires récentes de l'Armée d'Afrique gonflent l'optimisme de l'habituellement très prudent Franco. Pour lui, ses généraux et

³³⁰ Beevor, *Op cit.*, p. 183. De tous les historiens, c'est Thomas qui en fait la présentation la plus complète. Lors du déclenchement de l'insurrection, la ville de Tolède demeure dans le camp républicain. Le gouverneur militaire et directeur de l'école centrale de gymnastique de l'Armée qui appuie la cause des rebelles, le colonel José Moscardo, se réfugie dans la forteresse d'Alcazar, qui surplombe la ville et qui est l'école nationale d'officiers d'infanterie. À ses côtés, on retrouve 1300 hommes en armes, 6 cadets de l'École militaire, 550 femmes et 50 enfants proches des soldats et une centaine d'otages dont le gouverneur civil et sa famille. Des négociations sont entreprises afin que Moscardo mette fin au siège, mais sans succès. On menace même Moscardo de faire fusiller son fils, récemment arrêté, s'il ne se rend pas. Moscardo demeure impassible. Varela parvient à libérer la forteresse le 26 septembre. Entre-temps, Madrid a reçu l'armement nécessaire, mais Franco gagne son pari. En s'emparant de cette légende nationaliste quasi mythique, il prend la tête de l'insurrection. Pour Beevor, la stratégie républicaine de prendre en otage le fils de Moscardo est une erreur. Cet épisode est interprété à l'aune de l'histoire biblique ou de la monarchie espagnole. De plus, la République offre aux Nationalistes une création symbolique forte, la ville centre du catholicisme est assiégée, seule une croisade peut la libérer.

³³¹ Bennassar, *Op cit.*, p.107 Franco admit plus tard que la prise de Tolède a été une erreur militaire délibérée.

ses alliés, la prise de Madrid est une évidence³³². La maîtrise des airs leur confirme cette présomption.

Franco met en place quatre colonnes qui attaquent l'ouest de la capitale à la fin de la première semaine d'octobre. Il confie le commandement de l'opération à Mola. On prétend que c'est dans le but de lui nuire³³³. Mais pourtant, personne ne donne cher de la peau des Madrilènes, eux les premiers.

C'est pour redonner un peu de courage au clan républicain que Largo Caballero décrète, le 18 octobre 1936, la création des brigades mixtes. Bennassar croit plutôt que la création de ces brigades répond à une autre nécessité : accroître l'influence communiste au sein de l'Armée républicaine par l'entremise de l'intégration du 5^e régiment.³³⁴ Avec l'arrivée des 11^e et 12^e Brigades internationales peu de temps après, l'Armée républicaine peut compter sur 80 000 hommes en armes³³⁵. Par un hasard dont l'histoire a le secret, l'état-major républicain met la main sur la stratégie nationaliste qui consiste à concentrer son offensive sur la cité universitaire. Se déroule alors une lutte sans merci au sein de ce tout nouveau campus, le front se retrouvant parfois dans les couloirs ou dans la bibliothèque.

Pour Beevor, on assiste ici à une répétition de ce qui se déroulera lors des jours les plus durs de la bataille de Stalingrad³³⁶. Cet affrontement survolté, qui débute le 7 novembre,

³³² «Le monde attendait le dénouement d'une bataille «décisive» entre le progrès et la réaction, ou entre la civilisation et la barbarie rouge, selon les points de vue. Partout les libéraux et la gauche croyaient que le fascisme international devait être vaincu à Madrid avant que l'Europe ne s'enfonce dans un âge glaciaire totalitaire, tandis que les conservateurs jugeaient que c'était là l'occasion d'arrêter la marée communiste», Beevor, *Op cit.*, p.255

³³³ Ibid, p.242

³³⁴ Bennassar, *Op cit.*, p.159

³³⁵ Beevor, *Op cit.*, p.243 utilise plusieurs fois le témoignage d'Alexandre Rodimstev, futur commandant de Stalingrad, qui participe à plusieurs missions en Espagne et dont le récit est particulièrement riche, comme ici où il décrit son arrivée sur le front de Madrid en compagnie de brigadistes.

³³⁶ Stalingrad est une ville industrielle importante du centre de l'ex-URSS où se déroule l'une des plus importantes et décisives batailles de la Deuxième Guerre mondiale. Lors de l'offensive allemande de

brise la stratégie de Franco réalisant la difficulté de son Armée d'Afrique à lutter en milieu urbain. Il faut cependant donner le crédit à deux militaires républicains qui rivalisent avec les plus grands généraux nationalistes lors qu'il est question de tactique et de stratégie, Rojo³³⁷ et Goriev. Leur contribution à la défense victorieuse de Madrid est primordiale. Contre toute attente, l'Armée d'Afrique est arrêtée et les Républicains célèbrent leur première victoire lors de la plus grande bataille que la guerre a connue jusqu'alors. Mais ce succès est rapidement entaché par les communistes qui s'approprient aussitôt les mérites du succès du siège de Madrid. Cet attachement demeurera tout au long du conflit et influencera les décisions stratégiques concernant les prochaines offensives, selon les deux auteurs.

À l'évidence, cette bataille modifie la destinée de l'affrontement. Les forces républicaines obtiennent une victoire psychologique très importante, facilitée, selon certains auteurs, par la présence des Brigades internationales, des forces courageuses et disciplinées. Pour Beevor, il n'en est rien. Considérant que les Brigades ne sont arrivées au front que le 8 novembre 1936, soit le lendemain de la grande offensive nationaliste dans la cité universitaire, il convient donc de moduler leur apport militaire véritable. Les brigadistes ne représentent après tout que 5% des effectifs républicains. Même si la propagande tant soviétique que nationaliste renchérisse et prétendent que l'apport des brigadistes a été fondamental, pour Beevor, ce n'est pas le cas³³⁸. Bennassar est beaucoup moins critique à leur égard : «Les Brigades internationales ont tenu un rôle important dans la défense de

l'automne 1942, des combats particulièrement meurtriers se déroulent au cœur même de la ville, dans les complexes industriels, mais aussi dans les résidences, devenues de véritables camps retranchés où la population participe activement aux affrontements. Les Soviétiques vont parvenir à contenir l'offensive allemande et repousser celle-ci, jusqu'à l'encerclement et la reddition de la VI^e armée du général Paulus au début du mois de février de 1943. Cette victoire marque le début du renversement de l'équilibre des forces en faveur des Alliés.

³³⁷ Annexe 1

³³⁸ Beevor, *Op cit.*, p.257

Madrid, et leur arrivée a stimulé de manière extraordinaire les défenseurs de la capitale dont le courage et l'enthousiasme allaient nourrir la légende.³³⁹»

Après l'échec de l'offensive nationaliste, Franco décide de poursuivre l'affrontement dans les airs d'où le bombardement intensif de Madrid. «Pour la première fois de l'histoire, une grande cité est soumise à des attaques aériennes et à des tirs d'artillerie intenses.»³⁴⁰ L'essentiel de ces frappes est perpétré par les aviations italienne et allemande, maintenant fermement engagées dans le conflit.

5.1.3 L'aide étrangère

La présence des ces contingents étrangers est une caractéristique majeure de la bataille de Madrid. D'abord les Soviétiques font parvenir de l'aide aux Républicains, les premiers chars russes foulant le territoire madrilène le 4 novembre.³⁴¹ Pour obtenir cette aide, la République doit payer. Et pour le faire, elle utilise les réserves d'or de l'Espagne³⁴². En réponse à ce partenariat, les nationalistes voient l'aide de l'Allemagne et de l'Italie augmenter. C'est à ce moment qu'Hitler décide de former la Légion Condor. Contrairement aux Soviétiques, les considérations monétaires ne préoccupent pas les

³³⁹ Bennassar, *Op cit.*, p.160 Encore ici, le travail de recherche de Bennassar sur des sources primaires nous offrent un tableau très complet du fonctionnement du recrutement des brigadistes, leur mobilisation en France et le passage de la frontière.

³⁴⁰ Beevor, *Op cit.*, p.260. C'est aussi pour cette raison que Madrid marque un pas. La violence des attaques suscite, chez les Républicains, un effroi qui modifie la perception de l'affrontement, les civils devenant des cibles pour Franco. «Cependant, le bombardement ne brisa pas le moral comme escompté; au contraire, il accentua la combativité de la population».

³⁴¹ Ibid, p.252

³⁴² La question de l'or de la République suscite un vaste débat chez les historiens. Pour Beevor, c'est l'une des questions les plus importantes de la guerre d'Espagne. Pourtant, le traitement minimal qu'il en fait ne suit pas cette même logique. L'essor commercial que connaît le pays durant la Première Guerre mondiale permet à l'Espagne d'amasser la quatrième réserve d'or au monde. Les Russes proposent aux Républicains de créer un compte courant en or à Moscou pour effectuer les paiements pour l'aide militaire. Negrin, alors ministre des Finances, met en place le processus et en profite pour se construire un réseau qui lui sera utile lorsqu'il sollicitera la place de Caballero. Le 13 septembre 1936, le gouvernement autorise le transfert de l'or vers Moscou. 510 tonnes d'or sont envoyées ce qui permet à la République d'obtenir une aide appréciable tout au long du conflit tout en offrant une marge de profit plus qu'intéressante pour l'URSS.

pays fascistes. L'Allemagne veut obtenir des ressources minières en échange (essentiellement du pays basque) et l'Italie aura reçu son dernier paiement 30 ans après la fin du conflit. Dès lors, on décèle clairement deux conceptions de l'engagement des alliés dans le conflit, les fascistes le faisant par souci idéologique et stratégique³⁴³ alors que l'URSS procède plutôt comme un marchand d'armes³⁴⁴, selon Beevor. On verra comment, au fil des affrontements, ces divergences de vues se confrontent et causent des tensions.³⁴⁵ Alors que Beevor traite cette question de manière plus superficielle, Bennassar l'aborde avec rigueur et précision. Il débute en présentant les considérations légales liées à l'utilisation de l'or par la République. Quand Staline accepte de transiger avec la République, celle-ci se voit vassalisée face à son allié, selon Bennassar. Tout le contraire des nationalistes qui profitent des considérations politiques de leur affrontement pour se trouver des alliés puissants et généreux. Lorsque Hitler est sollicité, il rejette cavalièrement la question financière.³⁴⁶ Bennassar développe aussi la question des différentes sociétés écrans, mises en place d'un côté ou de l'autre, pour camoufler cette collaboration interdite, en vertu des accords internationaux de non intervention en Espagne.

Vers la fin du mois de novembre, les deux camps ne bougent plus, leurs positions sont renforcées, la bataille de Madrid se transforme en siège. Alors qu'au moment où l'affrontement était total, le moral de la population était au plus haut. Avec la stagnation

³⁴³ Ibid, p.204

³⁴⁴ Ibid, p.206. Selon l'auteur, Staline ne souhaite pas voir la République remporter la victoire, il veut seulement que celle-ci distraie assez longtemps les Allemands sans trop préoccuper les Britanniques afin que l'équilibre européen demeure.

³⁴⁵ Les Allemands et les Italiens souhaitent en finir le plus tôt possible avec cette guerre alors que Franco veut s'assurer que tous ses ennemis sont éliminés. Les communistes vont s'efforcer de faire durer le conflit le plus longtemps possible alors que le gouvernement Negrin cherche rapidement à en venir à un compromis.

³⁴⁶ Bennassar, *Op cit.*, p.137

du front, l'optimisme s'estompe et les communistes prennent le leadership politique. La guerre se déroulera ailleurs³⁴⁷.

5.1.4 La guerre au Nord (novembre 1936 à août 1937)

L'échec de Madrid oblige Franco à revoir sa stratégie. Il admet que l'existence de deux fronts (Madrid et le Nord) ne lui permet pas de concentrer ses forces pour une offensive importante. De plus, ses alliés allemands font pression pour qu'il s'attaque au Nord; ils veulent mettre la main sur les réserves d'acier et de charbon de la région. C'est sans compter sur la situation politique atypique des trois régions basques qui affaiblit l'unité de la résistance militaire³⁴⁸. Indépendantes depuis le déclenchement du conflit, les forces basques attendront la promulgation du statut d'autonomie, le 1^{er} octobre 1936, avant de rejoindre les rangs de la République. Aux côtés des forces de la CNT, ils forment une armée de 46 bataillons fractionnés, dont le commandement relève du Gouvernement basque. Bennassar insiste sur le fonctionnement de ce gouvernement, ses capacités et ses bons coups. Là où le Gouvernement Aguirre échoue, selon lui, c'est dans l'instauration d'un effort de guerre convenable, une tâche pourtant aisée en considérant l'industrie déjà existante dans la région³⁴⁹. D'autant plus que l'unité de commandement que préconise la

³⁴⁷ Deux batailles importantes se déroulent durant les mois de février et de mars 1937 autour de Madrid. Franco, qui a renoncé à prendre la capitale de front, souhaite le faire en l'encerclant par l'Est en attaquant, d'abord à travers le Jarama et, en se dirigeant vers Guadalajara. Les deux assauts marquent la fin de cette guerre rapide et nerveuse que l'on a connue. C'est maintenant un vaste affrontement qui se déroule. Le but est de couper la route de Valence vers Madrid, celle que Franco a laissée libre alors qu'il débutait son offensive sur Madrid. La météo met à rude épreuve l'efficacité de l'équipement, les troupes italiennes sont battues lors de la bataille de Guadalajara davantage par la boue que par les troupes républicaines. Les Brigades internationales se surpassent lors de ces deux affrontements. La puissance des chars russes Pavlov est également conséquente. L'erreur de Franco est de trop précipiter son offensive, se refusant d'attendre que les troupes italiennes prennent place autour de Guadalajara avant de traverser le Jarama. La cuisante défaite des forces de Mussolini à Guadalajara ravive le moral de la République, mais également, lie le destin de Franco à celui du dirigeant italien et surtout, oblige les Nationalistes à adopter une autre stratégie que celle d'entrer rapidement et en force à Madrid.

³⁴⁸ La région d'Avala s'est ralliée aux nationalistes, la Biscaye est restée loyale à la République et la Guipuzcoa est un cas de figure, le pouvoir est fractionné entre différentes juntas municipales.

³⁴⁹ Bennassar, *Op cit.*, p.194

République va à l'encontre des aspirations autonomistes soutenues par le Gouvernement basque. Pour Bennassar, cette lacune est fondamentale et explique la déroute basque.

Cela facilite la tâche à Mola qui démarre la campagne à la mi-mars 1937³⁵⁰. Cette offensive, à sens unique, est essentiellement connue pour l'effroyable utilisation des bombardements aériens dont Guernica est devenue le symbole³⁵¹. Contre cette puissance de feu, les *gudaris* sont démoralisés, eux qui ne possèdent aucune défense antiaérienne ni de couverture pour les avions de chasse. Dès lors débute un vaste repli des troupes républicaines vers Bilbao, ville protégée partiellement par une série de bunkers et de murets nommée la «ceinture de fer» dont le concepteur est aux côtés des nationalistes et leur en révèle les faiblesses. La déroute s'accompagne d'une tension très vive entre le Gouvernement basque et le pouvoir central. À Valence, on soupçonne avec raison les Basques de chercher à s'entendre avec les nationalistes par l'entremise du Vatican³⁵². C'est à ce moment que les forces nationalistes perdent l'une des figures les plus populaires de l'Armée, Mola tué lors d'un accident d'avion le 3 juin. Davila le remplace à la tête des forces du Nord, juste à temps pour diriger l'offensive contre Bilbao, le 12 juin. Six jours plus tard, la ville est prise et le Gouvernement quitte pour Santander. Beevor souligne que, contrairement aux républicains, les Basques adoptent une méthode beaucoup plus modérée de l'affrontement. Le peu de victimes basques témoigne de cette sensibilité de leurs officiers: la destruction n'est pas aussi généralisée et les Basques refusent de pratiquer la politique de la terre brûlée. Les nationalistes sont également

³⁵⁰ Les nationalistes contrôlent la zone maritime. Ils comptent quatre brigades de *requetes*, 8000 fantassins espagnols, les *Flechas negras* italiens et la Légion Condor.

³⁵¹ Bennassar propose un bilan historique détaillé de la question. Pour lui, Guernica est un objectif militaire intéressant. On y trouve des industries militaires et c'est un nœud routier crucial. Il serait étonnant, selon lui, que le colonel allemand Richthofen ait procédé de sa propre initiative pour décider du bombardement. Il est clair, selon Bennassar, que Mola et Kindelan étaient mis au fait des événements. Un tel niveau de destruction, près de 70% des maisons détruites, ne peut être prémédité selon lui, mais une intention de destruction importante est préméditée. C'est surtout le moral des Basques qui est attaqué, avec l'intention de les forcer à signer une paix séparée. On verra que le but a été atteint. Bennassar revient sur les différentes thèses soumises pour identifier les responsables du massacre. Le plus étonnant est que la controverse concernant l'identité des auteurs du massacre dura plus de 30 ans.

³⁵² Beevor, *Op cit.*, p.326

moins violents à leur égard³⁵³. L'épisode au nord se termine lors de la campagne de Santander du 14 au 24 août 1937 où la supériorité de la Légion Condor brise les défenses basques, forçant leur reddition. Au lendemain de l'affrontement, les Allemands prennent possession de l'industrie minière et Franco peut se réjouir d'avoir des alliés plus puissants que son adversaire.

5.1.5 Les offensives républicaines de diversion

Alors que la guerre au Nord fait rage, l'état-major républicain décide de préparer des offensives qui obligeront les troupes franquistes à ralentir leur progression. La première cible de l'Armée républicaine est le village de Brunete, situé à 20 km à l'ouest de Madrid. Un objectif choyé par les conseillers soviétiques puisque les troupes demeurent à proximité de la capitale, lieu de la grande victoire communiste³⁵⁴. C'est essentiellement une stratégie communiste, défendue par les communistes dont les officiers sont de la même obédience. «Le Parti communiste avait très soigneusement préparé cette opération pour démontrer sa puissance et son efficacité militaires »³⁵⁵. Et pourtant, c'est le contraire qui se produit. On accumule les lacunes à tous les niveaux, selon Beevor: l'Armée républicaine n'est pas encore capable de préparer et de mener à bien une offensive d'envergure qui a des chances de l'emporter. Le service d'intendance est déficient. De la dissension est perceptible entre les commandants qui ne possèdent pas, sauf deux, d'expérience concrète sur le terrain. De plus, et ici Beevor met le doigt sur une lacune fondamentale des troupes républicaines dont elles souffriront durant tout le conflit :

³⁵³ Par ailleurs, les nationalistes vont abolir l'usage de tous les signes qui marquent la présence d'une population basque dans le nord de l'Espagne. La culture basque est bannie.

³⁵⁴ Auparavant, Caballero a proposé une offensive en Estramadure pour couper le front nationaliste sur la frontière portugaise à un endroit où les troupes franquistes étaient inexpérimentées. Les communistes refusent d'y participer prétextant que l'envoi de troupes si loin de Madrid n'est pas une stratégie qu'ils approuvent. Caballero est finalement remplacé par Negrin qui adhère complètement à la thèse communiste et les appuie dans leur plan d'attaque de Brunete.

³⁵⁵ Ibid, p.388

l'incapacité de se résoudre à laisser des poches de résistance. Les troupes ne réussissent jamais à atteindre leur objectif, les officiers républicains manquant cruellement d'initiative. Bennassar appuie Beevor sur ce point. Il se base sur Thomas pour souligner le manque d'instinct des sous-officiers républicains. Tout le contraire des nationalistes qui ont mis en place un système de renouvellement des officiers très efficace.³⁵⁶

Ainsi, l'offensive, qui débute le 6 juillet, est retardée par des îlots de résistance. Seul Lister et ses troupes atteignent Brunete le 7 juillet mais doivent rebrousser chemin puisqu'aucun renfort n'est disponible. Ce délai permet à Varela d'obtenir des troupes en provenance du nord de même que l'appui des avions allemands. Les nationalistes reprennent alors la maîtrise des airs, quatre jours plus tard, et la conservent tout au long du conflit dans le ciel castillan. La contre-offensive nationaliste s'enclenche le 18 juillet et le 23, les troupes franquistes ayant repris l'initiative des combats, stationnées tout près de Brunete.

Alors que les officiers républicains sont menottés par l'obligation absolue du respect des ordres et leur manque d'imagination, leurs collègues nationalistes sont beaucoup plus réactifs, décidant de changer les ordres s'il y a lieu. Ils possèdent la confiance de l'état-major et l'utilisent comme il se doit. Les commandants loyalistes ont également la fâcheuse tendance à mentir sur la progression des troupes ou le résultat des affrontements et manquent cruellement d'équipement tactique, comme des cartes.³⁵⁷ Le résultat est à la mesure de l'écart entre les deux armées : «L'offensive républicaine sur Brunete ne permit au total qu'un gain d'une cinquantaine de kilomètres au prix de vingt-cinq mille pertes

³⁵⁶ Bennassar, *Op cit.*, p. 197 Sous l'initiative de Mola, une formation accélérée de 15 jours est offerte aux jeunes garçons identifiés comme ayant un certain potentiel. Ces *alferes* provisoires, sortes de sous-lieutenant de cadre de réserve, sont soumis à une formation d'un mois avant d'intégrer l'Armée. On en comptera plus de 30 000 au cours de la guerre et l'on retrouve au sein de ceux-ci les futurs cadres du franquisme. Leur connaissance de la chasse et leur liberté d'action en font de redoutables opposants à leurs vis-à-vis républicains, moins bien formés, très prévisibles et sans aucune autonomie.

³⁵⁷ Beevor, *Op cit.*, p.395

humaines, de la destruction de quatre-vingt pour cent de ses forces blindées et d'un tiers des avions de chasse assignés au front.»³⁵⁸

Cette première grande offensive républicaine est un revers majeur, selon Beevor. L'offensive nationaliste au nord est retardée de cinq semaines et le moral des troupes républicaines est au plus bas. L'Armée républicaine tente, à la fin du mois d'août, de reprendre l'opération, mais l'échec est tout aussi cuisant.

5.1.6 La bataille de Belchite (24 août au 15 septembre)

Malgré la défaite et la perte d'équipements, les républicains doivent absolument tenter le tout pour le tout afin d'alléger la pression sur Santander et les Asturies. L'Aragon est ciblée par les stratèges communistes pour la prochaine offensive. Pour Beevor, c'est un choix qui est, encore une fois, plus politique que militaire.³⁵⁹ Il est exclu, de prime abord, par les communistes de planifier une attaque en *Estramadura*; cela serait admettre que Caballero avait raison et que l'attaque de Brunete était mal avisée. De plus, les récents événements de Barcelone signalent au Gouvernement qu'une campagne en Aragon serait souhaitable pour, en utilisant la présence militaire massive, terminer le travail de répression entrepris au mois de mai à Barcelone.

C'est ainsi que la totalité des troupes communistes est transférée sur le front de l'Est et que la répression à l'endroit des organisations anarchistes et des communautés collectives se met en branle. À signaler le rôle actif que joue Prieto dans cette intervention et la position conciliatrice des dirigeants de la *Confederacion Nacional del Trabajo*(CNT). Bennassar dresse un portrait historique de l'utilité politique de la campagne de

³⁵⁸ Ibid, p.396

³⁵⁹ Ibid, p.409

Belchite³⁶⁰. En parallèle, Rojo planifie une offensive qui vise à prendre le contrôle de Saragosse, nœud de communication et centre stratégique pour le contrôle de l'Aragon. L'offensive est déclenchée le 24 août, le jour même de la prise de Santander par les Nationalistes. Donc, dès le premier jour, le principal objectif est manqué³⁶¹.

Afin de maximiser l'effet de surprise, aucun tir d'artillerie ni de préparation de l'aviation n'est fait, ce qui affaiblit la puissance de l'offensive qui demeure malgré tout considérable vu la supériorité des troupes républicaines. L'offensive se retrouve, encore une fois, retardée par la résistance acharnée de certaines positions. Bennassar identifie aussi cette lacune. L'avancée républicaine piétine et les commandants communistes se renvoient la balle³⁶². Finalement, l'objectif de prendre Saragosse est modifié, les troupes se dirigeant plutôt vers Belchite, une petite ville que l'état-major croit moins bien défendue. L'attaque débute le 1^{er} septembre et se termine le 6. Le petit nombre de soldats nationalistes, très bien retranchés, combattent honorablement. Finalement, le bilan de l'offensive est tout aussi négatif qu'à Brunete.

En fin de compte, cet effort énorme des républicains qui jouissaient, nous l'avons dit, d'une supériorité écrasante ne permit d'avancer que d'une dizaine de kilomètres et de prendre une poignée de villages et de petites villes. L'échec quant aux objectifs principaux, reprendre Saragosse et détourner les nationalistes de leur campagne dans le Nord, était flagrant.³⁶³

Le résultat de ces deux offensives malheureuses est négatif. En plus d'une perte importante en hommes et en matériel considérant le peu de territoire conquis, la suspicion généralisée s'installe dans le clan républicain. Non seulement les communistes espagnols

³⁶⁰ L'auteur présente des témoignages de la répression politique qui accompagne l'opération militaire, mais aussi des commentaires de communistes de l'époque qui souhaitent montrer aux anarchistes comment mettre en place une offensive militaire d'envergure.

³⁶¹ Ibid, p.413

³⁶² Ibid, p.414. S'amorce une animosité entre Modesto et Lister qui grandira tout au long du conflit. Juan Modesto (1906-1969) et Enrique Lister (1907-1994) sont deux militaires importants de l'armée républicaine et militants communistes actifs pendant de nombreuses années. Les deux hommes serviront au sein des armées soviétiques lors du 2^e conflit mondial. Modesto est mort à Prague en 1969 alors que Lister put revenir en Espagne après la mort de Franco.

³⁶³ Ibid, p.415

adhèrent aux thèses paranoïaques de Staline concernant la présence d'espions trotskistes au sein de l'Armée républicaine, mais Prieto est également la cible des plus étonnantes accusations. Par ailleurs, certains militaires commencent à trouver que la stratégie communiste est plus dommageable qu'autre chose. Mais avec la perte du Nord et l'échec qui perdure, le défaitisme prend désormais beaucoup de place et brise lentement le reste du moral des républicains.

5.1.7 La bataille de Teruel (15 décembre au 22 février 1938)

Malgré les revers subis, la République conserve sa foi en la victoire et refuse de remettre en question sa stratégie et ses méthodes, ce que Beevor dénonce. «Bien que confrontés à cette formidable machine de guerre, l'état-major républicain et les conseillers soviétiques refusèrent de reconnaître que leurs offensives conventionnelles et massives détruisaient progressivement l'armée du Peuple et la capacité de résistance de la République.»³⁶⁴ Les nécessités de la propagande demeurent fondamentales et dictent le déroulement des opérations. Le problème est que l'aviation nationaliste est nettement dominante et offre la possibilité à l'Armée franquiste de faire encore plus de dommages.

À la fin de l'année 1937, Franco se croit capable de s'attaquer à son objectif de prédilection: Madrid. Informé de cette volonté, Rojo propose une offensive pour déstabiliser les nationalistes et empêcher une nouvelle campagne sur la capitale. Il identifie la ville de Teruel comme un objectif idéal pour nuire à l'attaque nationaliste. Rojo sait bien que la ville est située non loin du gros des forces ennemies d'où la possibilité que celles-ci se déploient rapidement. Mais il souhaite procéder à une offensive "défensive" qui ne vise pas un gain de territoire comme tel, mais plutôt, «une

³⁶⁴ Ibid, p.433. L'auteur poursuit en proposant une autre alternative qui aurait permis à la République d'offrir une opposition beaucoup plus efficace. «Le seul espoir résidait dans une défense régulière et continue combinée à des actions de guérilla non conventionnelle contre les arrières de l'ennemi et à des raids rapides et multiples contre les secteurs faiblement défendus du front.» Cette stratégie aurait pu permettre à la République de survivre jusqu'au déclenchement de la Guerre mondiale.

destruction limitée de l'adversaire et à obtenir un avantage décisif pour une exploitation future». ³⁶⁵ Selon Bennassar, les leaders républicains souhaitent préparer les négociations à venir.

40 000 hommes sont mobilisés pour prendre la ville, appuyés par les forces blindées, dispersées au sein des différentes divisions selon la méthode soviétique classique, que Beevor juge inefficace. Exceptionnellement, les Brigades internationales ne sont pas utilisées lors de cette offensive, Rojo jugeant qu'elles ne sont plus capables de participer à une attaque de cette envergure. ³⁶⁶ En face des forces républicaines, on retrouve dans Teruel près de 10 000 hommes, commandés par le colonel Domingo Rey d'Harcourt. Le plan de Rojo est d'encercler la ville pour ensuite défendre le front nord-ouest d'où sont susceptibles de venir les renforts nationalistes. L'offensive débute le 15 décembre, alors qu'il fait un froid sibérien. Le 19, la ville est encerclée.

Chez les nationalistes, c'est la consternation. Selon Beevor, Franco est déchiré entre son plan d'offensive sur Madrid et la probable victoire républicaine à Teruel. Bennassar ne fait pas la même lecture, «Franco ne pouvant laisser à l'adversaire le bénéfice d'une victoire». ³⁶⁷ Le 20 décembre, une armée commandée par Davila est mise sur pied pour aller libérer la ville. Pendant ce temps, de furieux combats se déroulent à l'intérieur de la cité. Les troupes d'Harcourt se sont retranchées dans certains édifices clés de la ville. Pour Beevor, il s'agit des affrontements les plus meurtriers de la guerre civile dans des conditions qui préfigurent celles de Stalingrad, cinq ans plus tard.

Les républicains devaient progresser dans les rues gelées, zigzaguant d'un tas de décombres à un autre sous le feu des nationalistes. Les maisons devaient être nettoyées l'une après l'autre à la grenade ou à l'arme légère. Les murs avaient été crevés au cours

³⁶⁵ Ibid, p.436

³⁶⁶ Ibid, p.437

³⁶⁷ Bennassar, *Op cit.*, p.229

des combats et les républicains passaient d'une maison à une autre pour éviter la zone mortelle des rues adjacentes.³⁶⁸

La supériorité numérique de l'Armée républicaine lui permet d'annoncer présomptueusement la victoire le soir de Noël. Les renforts nationalistes, retardés par les conditions climatiques difficiles, entreprennent leur contre-offensive le 29 décembre avec le bombardement le plus intense qu'a connu le conflit jusqu'à ce jour. Dix divisions nationalistes foncent sur les positions républicaines au sud-ouest de la ville qui résistent malgré tout. Les bombardements se poursuivent pendant deux jours malgré la température toujours très froide. Dans la nuit du 31 décembre 1937, le commandant républicain Andrès Nieto décide de retirer ses troupes de la ville, une décision dépourvue de logique et complètement insensée, selon Beevor³⁶⁹. Le lendemain, Rojo somme Modesto de reprendre les positions laissées vacantes. Sept jours plus tard, le colonel Rey d'Harcourt se rend. Le 17 janvier, les nationalistes entament la reconquête de la ville à partir du nord. Il faut attendre le 5 février pour que l'aviation franquiste, profitant de conditions idéales, mette en branle une contre-offensive majeure. «Quelque cent mille hommes et presque cinq cents canons furent concentrés dans la sierra de Palomera sur un front de trente kilomètres.»³⁷⁰

Les nationalistes coupent la route de Teruel vers Valence le 19 février. Trois jours plus tard, les dernières troupes républicaines quittent Teruel. Il faudra encore un mois de rudes combats aux forces nationalistes pour écraser la résistance.

Se termine alors la bataille la plus terrible de la guerre, selon Beevor, totalisant 100 000 victimes au total dont une bonne partie à cause du gel. Malgré la férocité des combats—surtout aériens -- la température sera l'élément le plus destructeur.³⁷¹ Pour Beevor, dont le

³⁶⁸ Beevor, *Op cit.*, p.440

³⁶⁹ Ibid, p.442

³⁷⁰ Ibid, p.444

³⁷¹ Ibid, p.445

jugement est particulièrement senti, il s'agit d'une opération républicaine futile et tragique.

La République avait entrepris de s'emparer d'une ville sans intérêt stratégique et qui ne pouvait être gardée, et cela pour un prix extraordinairement élevé en vies humaines et en matériel. Une fois encore, par obstination, les dirigeants républicains, piégés par des proclamations hâtives de victoires à des fins de propagande, avaient sacrifié pour rien une part importante de leurs meilleures troupes.³⁷²

De plus, à son avis, l'autocritique s'avère inexistante, personne ne remettant en question la capacité des commandants ou leur manque d'initiative. On cherche plutôt un coupable, Prieto étant le prochain nom sur la liste. Pour Bennassar, on peut croire que la campagne aura tout de même été profitable aux communistes si Prieto doit payer pour la défaite de Teruel. Par ailleurs, il faut reconnaître, selon lui, la force de l'armée nationaliste. «Les troupes franquistes avaient démontré une fois de plus leur aptitude à redresser une situation compromise et à prendre des initiatives audacieuses»³⁷³.

Gonflé à bloc, Franco choisit de poursuivre le mouvement vers l'est en s'attaquant à l'Aragon. Beevor ignore pourquoi Franco prend cette décision.³⁷⁴ Une chose est sûre, la Catalogne demeure une prise de choix pour l'armée nationaliste. La vitesse à laquelle elle s'empare de la région surprend. Pourvu d'une armée puissante, Davila ne fait qu'une bouchée de cette résistance ouvrière censée être si redoutable. La raison est simple selon Beevor: le moral, particulièrement chez les militants anticomunistes, est au plus bas. Les officiers ne collaborent plus, les troupes sont en déroute. Le 15 avril, en rejoignant la mer, les nationalistes assènent un autre coup fatal à la République. Bennassar interprète cette défaite républicaine comme une preuve de l'efficacité du regroupement des blindés.³⁷⁵ Il insiste également sur le déroulement, à la mi-mars, du bombardement italien

³⁷² Ibidem

³⁷³ Bennassar, *Op cit.*, p. 231

³⁷⁴ Beevor se demande si c'est là l'affirmation de son souhait de poursuivre le démantèlement des régions clefs ou la constatation que l'armée du Peuple ne sera jamais aussi vulnérable et qu'il est nécessaire qu'il en profite. Beevor, *Op cit.*, p.447

³⁷⁵ Bennassar, *Op cit.*, p.231

de Barcelone. 3000 morts, 5000 blessés graves et 20 000 blessés légers, le massacre est important et affaiblit la capacité de résistance des Barcelonais.

Alors que la logique voudrait que Barcelone soit prise rapidement par ses troupes, Franco choisit d'éviter la métropole catalane. Pour Beevor, cette étrange décision vient du fait que Franco craint l'intervention française en Catalogne. Ainsi, le général modifie son angle d'attaque et se dirige plutôt vers Valence. En plus de briser l'élan nationaliste, il envoie son armée vers des troupes républicaines fraîches et bien retranchées. Mais encore, il offre aux troupes réfugiées en Catalogne le temps de se réorganiser et d'obtenir des armes de France puisque la frontière est momentanément ouverte.³⁷⁶ Franco se bute à une défense militaire très efficace. Pendant que les nationalistes envahissaient l'Aragon, les républicains ont appris comment résister avec brio aux bombardements à l'aide de tranchées, comment mieux établir leurs périmètres de tir et prévoir les positions des batteries d'artillerie ennemies.³⁷⁷ L'efficacité de la défense républicaine, grâce à la ligne XYZ, consterne les généraux nationalistes qui déplorent des pertes importantes de leur côté. Mais, encore une fois, les considérations politiques prennent le pas sur les nécessités militaires chez les républicains. Malgré le succès, la tactique demeure inchangée, selon Beevor.

En conséquence, cette stratégie purement défensive fut une bien plus grande victoire pour la République que celle de Guadalajara. Avec vingt mille pertes du côté nationaliste et seulement cinq mille du côté républicain, le slogan «résister pour gagner» finissait par avoir du sens. Cependant, le tragique de la chose fut que, même à ce stade de la guerre, le commandement républicain ne comprit pas la leçon et continua à accorder la priorité aux motivations politiques et idéologiques sur celles de l'efficacité militaire.³⁷⁸

Le prochain affrontement confirme cette assertion.

5.1.8 La bataille de l'Èbre (24 juillet au 15 novembre 1938)

³⁷⁶ Beevor, *Op cit.*, p.475

³⁷⁷ Ibid, p.476

³⁷⁸ Ibid, p.477

Isolées en Catalogne, les troupes républicaines profitèrent de cette campagne de Franco vers Valence pour se réorganiser et mettre en branle une armée. En profitant de l'ouverture, de mai à juin, de la frontière française, 18 000 tonnes de matériel parviennent en terre républicaine. Au début de l'été, la mobilisation est accrue avec la formation de douze nouvelles divisions. Le problème, selon Beevor, est que l'on manque cruellement d'armes légères. En effet, la majorité de l'armement en provenance de France est destinée à l'aviation, à l'artillerie et aux compagnies spéciales. Il semble que la mobilisation générale soit davantage une façon pour Negrin d'épater la scène internationale, selon Beevor. C'est d'ailleurs aussi pour cette raison qu'il entreprend une importante offensive, souhaitant attirer l'attention et susciter une réaction de la part des grandes puissances. Mal lui en prit. En effet, à cette époque, c'est plutôt vers l'est européen que se porte l'attention internationale³⁷⁹. D'autre part, il n'y avait objectivement aucune chance que Franco ne calme ses ardeurs pas plus que la Grande-Bretagne ne modifie sa politique à l'égard de l'Espagne.³⁸⁰ Bennassar reconnaît le mérite de Negrin qui parvient à reconstruire une armée puissante dont le caractère populaire est amplifié. Cette année-là, elle est constituée exclusivement d'Espagnols et ses officiers ont obtenu leur grade grâce à leur mérite.³⁸¹ Bennassar pense également que cette opération cache le souhait de Negrin d'en venir à une paix négociée avec les nationalistes, d'autant plus que certains chefs franquistes semblent enclins à l'idée de mettre un terme à cette guerre.

Le plan des républicains est simple: il vise à relier à nouveau ses deux territoires séparés. Bennassar, tout comme Beevor, admet que c'est un plan audacieux, préparé par un tacticien hors pair, Rojo. Tout de même, pour Beevor, ce plan est non seulement vain, il est aussi follement optimiste. Les républicains n'ont toujours pas compris qu'ils sont

³⁷⁹ À l'été 1938, Hitler, après s'être emparé de l'Autriche sans coup férir, tourne son regard vers les Sudètes, territoire tchécoslovaque peuplé d'Allemands, dans le cadre de sa politique de l'*Anschluss* qui vise à regrouper les minorités nationales allemandes. La Grande-Bretagne et la France, toujours désireuses d'éviter la guerre, acceptent son annexion par l'Allemagne à la fin du mois de septembre lors de la conférence de Munich.

³⁸⁰ Ibid, p.481

³⁸¹ Bennassar, *Op cit.*, p.234

incapables de rivaliser avec les troupes nationalistes. «Même si les attaquants républicains profitaient d'un effet de surprise, les armées nationalistes équipées de leurs camions américains se redéploieraient rapidement pour arrêter l'offensive. Et, une fois encore, l'aviation et l'artillerie nationalistes bien supérieures les écraseraient en terrain découvert.»,³⁸² sans compter que préparer une offensive qui débute en traversant une rivière comme l'Èbre est beaucoup plus périlleux que les autres affrontements précédents. Beevor s'interroge aussi sur les motivations de Negrin qui prépare une offensive aussi importante, au moment où le moral est au plus bas. Les conséquences d'une autre défaite seraient incalculables. De plus, il souhaite que la République poursuive la résistance le plus longtemps possible jusqu'à ce qu'un conflit européen se déclare. Alors, pourquoi croit-il justifié de sacrifier le peu de l'armée qui lui reste?

Forte de 80 000 hommes, l'armée mise sur pied a Modesto comme commandant et est sous domination communiste³⁸³. L'artillerie, avec 150 canons, est par ailleurs nettement insuffisante. En face, les nationalistes comptent 40 000 hommes. Quelques jours avant le début des hostilités, on identifie des mouvements de troupes de l'autre côté de la rivière mais, l'état-major nationaliste refuse de croire que les républicains aient été capables de remettre sur pied une armée après s'être fait autant laminer en Aragon. Et pourtant, après l'exécution de préparatifs judicieux, les troupes républicaines traversent l'Èbre dans la nuit du 25 juillet. Vingt-quatre heures plus tard, les troupes de Modesto contrôlent 800 kilomètres carrés. Alerté, Franco réagit comme à l'accoutumée. Il annule toutes les opérations en cours et envoie huit divisions, ainsi que l'ensemble de l'aviation, arrêter la progression républicaine. De plus, Franco fait ouvrir les barrages de la rivière ce qui augmente de deux mètres le niveau du fleuve. Les ponts sont emportés et l'infrastructure républicaine est anéantie, pour le moment. Ce sont d'ailleurs ces ponts qui seront principalement ciblés par l'aviation nationaliste, toujours aussi dominante. Au sol, c'est

³⁸² Beevor, *Op cit.*, p.481

³⁸³ Ibid, p.482

encore la stratégie simpliste des communistes qui prévaut: sacrifier des vies pour éviter de reconnaître la défaite. Tout de même, Modesto parvient à diriger une offensive qui vient tout près de s'emparer de Gandesa, l'un des objectifs de la campagne républicaine. C'est justement le lendemain de cette opération que l'on assiste à l'arrivée de l'aviation républicaine. L'affrontement aérien qui se déroule alors est le plus important de toute la guerre et les nationalistes réussissent à détruire complètement l'aviation ennemie. Malgré l'optimisme de l'état-major républicain, l'issue de la bataille demeure incertaine et les vieux travers refont surface, déplore Beevor.

Au cours de cette première semaine, ils avaient épuisé tout l'avantage de la surprise, de la vitesse et de l'audace. Une fois encore, une grande offensive républicaine s'effondrait sans avoir atteint ses objectifs à cause du manque de continuité et du temps perdu à écraser des poches de résistance au lieu de pousser de l'avant vers l'objectif principal.³⁸⁴

Dans ce contexte, l'ordre de Modesto de poursuivre l'offensive relève de l'inconscience, selon Beevor. Negrin refuse de constater le cul-de-sac dans lequel il se trouve, convaincu que l'attention du monde est tournée vers cet affrontement. «Une fois encore, les considérations politiques et idéologiques primèrent sur la stratégie et conduisirent à un nouveau désastre quasi volontaire».³⁸⁵ La seule chance pour la République est que Franco raisonne de la même façon; au lieu de mettre en place une offensive sur les arrières de l'offensive, il s'obstine à vouloir détruire les contingents stationnés en territoire nationaliste. Pendant plus de trois mois se poursuit une série de six contre-offensives nationalistes, dont la première débute le 6 août 1938, qui font reculer lentement les forces républicaines. Le 16 novembre, les dernières troupes traversent l'Èbre. L'armée de l'Èbre en sort décimée, 70 000 victimes dont 30 000 morts. Pour Beevor, l'erreur est d'avoir retardé la retraite de 100 jours, avant les contre-offensives nationalistes, afin de conserver les hommes et les armes pour la défense de la Catalogne. Beevor termine en assénant un

³⁸⁴ Ibid, p.487

³⁸⁵ Ibid, p.488

constat sans appel à ce pari grotesque, sorte de bilan de l'incompétence militaire républicaine pervertie par l'influence communiste.

Attaquer un secteur si proche du gros de l'armée de manœuvre nationaliste signifiait que l'ennemi pouvait facilement contre-attaquer; choisir de combattre avec un grand fleuve immédiatement derrière votre ligne de front quand l'adversaire jouissait d'une supériorité aérienne écrasante était imbécile; refuser de se retirer au bout d'une semaine quand il était clair que vous n'aviez aucune chance d'atteindre votre objectif ne pouvait déboucher que sur le sacrifice inutile d'une armée qui ne pouvait être remplacée. Cela dépassait la seule stupidité militaire; il s'agissait là des effets trompeurs de la propagande.³⁸⁶

Bennassar se penche davantage sur les agissements des troupes nationalistes. D'entrée de jeu, il convient que la physionomie du terrain et la température particulièrement chaude avantagent grandement les troupes marocaines. Il signale également comment, durant cette période, Franco voit son étoile pâlir sur la scène internationale. Une entente lors de la conférence de Munich de 1938 ou le déclenchement d'une guerre européenne auraient comme conséquence une modification profonde de sa situation. C'est ce qui le force à déclarer sa neutralité dans l'éventualité d'un conflit européen, une décision grosse de conséquences et qui sème la consternation chez ses alliés.³⁸⁷ Pendant ce temps, les bombardements lors des contre-offensives nationalistes se font de plus en plus intensifs dans le but de prouver au monde que la République est anéantie. À ce moment, on assiste à l'une des rares fois où l'armée républicaine fait preuve d'inventivité et d'audace.

En effet, l'armée populaire sut s'adapter remarquablement à la nouvelle situation et, pour répondre au harcèlement de l'artillerie et de l'aviation, son corps de génie creusa deux lignes de tranchées protégées sur les hauteurs. Les soldats pouvaient ainsi, en cas de bombardement intensif, se replier sur la deuxième ligne et réoccuper les positions avancées dès la fin de la préparation d'artillerie pour y repousser l'attaque d'infanterie.³⁸⁸

Cette méthode de défense républicaine démontre, comme l'a fait précédemment Beevor, que l'armée populaire possède dès lors des capacités défensives appréciables pouvant faire durer la résistance. Le problème est que l'état-major refuse de le voir comme tel.

³⁸⁶ Ibid, p.493

³⁸⁷ Bennassar, *Op cit.*, p.238

³⁸⁸ Ibidem

Mais aussi, l'armée nationaliste est particulièrement proactive et capable de résoudre ce genre de problème, comme le présente Bennassar. Il faudra que les bataillons aragonais et navarraïens prennent connaissance du système de double tranchée et s'entraînent en conséquence pour reprendre l'initiative de l'offensive³⁸⁹. Le 30 octobre, les nationalistes parviennent à reprendre les positions élevées de la Sierra de Cavalls et les républicains voient leur dernier espoir anéanti.

Les événements qui se succèdent marquent l'effondrement de la République. À partir du mois de novembre 1938, les Brigades internationales quittent l'Espagne. Barcelone tombe aux mains des nationalistes le 26 janvier 1939. L'occupation de la Catalogne est complétée au début du mois de février. À la fin du mois, la France et la Grande-Bretagne reconnaissent le Gouvernement de Burgos. Début mars, une révolte communiste se déclenche à Madrid. Une junte, présidée par Casado, remplace le Gouvernement Negrin et tente d'en venir à un accord avec Franco. Peine perdue, Madrid est prise le 28 mars et les troupes républicaines sont encerclées le 1^{er} avril 1939.

Cette partie est essentiellement tirée de l'interprétation de Beevor. Son regard est nettement plus complet que celui de Bennassar. En plus d'aller dans le détail et de décrire avec précision chaque affrontement, son analyse des faiblesses de l'armée populaire est particulièrement efficace. Par ailleurs, Bennassar va assez loin dans la précision et l'analyse, mais porte davantage son regard sur l'armée nationaliste. La confrontation de ces deux interprétations est complémentaire et nous révèle une vision assez nouvelle des affrontements militaires et de leur incidence sur le déroulement du conflit. De toute évidence pour les deux auteurs, si les généraux républicains avaient été plus audacieux et moins sensibles aux exigences politiques, la guerre se serait déroulée autrement. Si l'état-major nationaliste s'était montré moins brillant, les conséquences auraient été

³⁸⁹ Ibid, p.239 La façon de contrer la tactique de la double tranchée est simple mais risquée. L'infanterie doit débiter son avancée lorsque l'artillerie prévoit terminer ses bombardements. Lorsque ceux-ci s'arrêtent, l'infanterie doit prendre rapidement les tranchées avant que les troupes républicaines y parviennent. Par la suite, l'objectif est de tenir en attendant les renforts.

importantes. Bref, la guerre comme élément est le facteur de prédilection du conflit et la compréhension de son évolution la plus fine possible est essentielle. À ce titre, on est porté à croire qu'ils se sont fondés, pour en venir à cette conclusion, au travail de Thomas, le premier à mettre en lumière l'importance de ces affrontements. Par contre, les deux auteurs ont choisi manifestement d'aller plus loin.

5.2 L'historiographie

Après cet exercice de Beevor, il est ardu de trouver une interprétation comparable. Même si celles retenues possèdent toutes certaines qualités, aucune ne parvient à traiter la totalité de la question militaire. D'un certain point de vue, Thomas est celui qui s'en approche le plus. Son extraordinaire maîtrise du détail lui permet de brosser un portrait complet. Le problème est ailleurs. Ses qualités le desservent quand la complexité des faits est trop aiguë. Sa démonstration devient moins intelligible. L'analyse en souffre aussi. Le résultat, globalement, n'est pas aussi positif que l'on voudrait le croire. De plus, les affrontements de Teruel et de l'Èbre ne sont pas abordés de manière satisfaisante. Hermet utilise aussi le même canevas: il résume son interprétation au début de la guerre, mais son analyse est beaucoup plus fine, plus réfléchie. Clairement, Hermet prend en considération la question militaire et la qualité de l'ensemble de son interprétation en profite. Certes, quelques points sont plus discutables, comme son traitement des Brigades internationales ou la contribution des communistes, mais son analyse de l'aide étrangère et du fonctionnement de l'Armée républicaine mérite que l'on s'y attarde.

L'autre interprétation qui étonne est celle de Broué et Témime. Même s'ils portent trop d'attention aux Brigades et que leur connaissance de l'Armée nationaliste est limitée, les deux auteurs offrent un traitement classique, mais complet et balancé. Mis à part Bennassar et Beevor, ce sont ceux qui présentent le mieux l'étendue de la question militaire. Ils sont aussi les premiers à identifier la question des poches de résistance et leur impact sur les opérations offensives républicaines, un thème central pour Beevor.

Leur thèse du double tournant de Teruel est également juste. Le problème de leur interprétation est qu'ils ne vont pas au bout de leur idée. La profondeur est plus accessoire, c'est le fait d'aborder tous les affrontements qui compte davantage pour eux.

Jackson complète bien le travail de ses prédécesseurs. Son interprétation militaire est présentée selon la norme de l'époque. L'attrait de son étude est qu'il utilise beaucoup de sources primaires. En plus de rendre la démonstration plus captivante, cela améliore son interprétation. De plus, Jackson présente, pour certaines questions spécifiques, le débat historiographique qu'elles ont engendré. La véritable avancée est surtout du côté de la connaissance de l'Armée nationaliste. Jackson offre un traitement plus critique autant des franquistes que des communistes. De plus, la structure logique de son argumentation rend la compréhension des choses beaucoup plus accessible. Le problème, pour Jackson, c'est que la guerre civile ne se termine pas à la guerre au nord.

5.2.1 Le maillon faible

De tous les thèmes que nous avons abordés avec Hugh Thomas, celui de l'affrontement militaire est, selon nous, le plus faible. Alors que pour d'autres sujets, la méthode Thomas est précise, efficace et rigoureuse, lorsqu'il traite de la guerre, sa maîtrise est moins évidente. On constatera tout de même qu'il surpasse de beaucoup ses collègues mais, c'est ici que la cassure est la plus nette entre lui et Beevor. Deux défauts nuisent à son interprétation. Tout d'abord, la structure de son plan, trop chronologique, fait que l'on perd de vue la trame du déroulement des affrontements, puisque entrecoupés d'autres faits. En alternant les questions militaire et diplomatique par exemple, la confusion règne parfois. De plus, son caractère ultrafactuel habituel fait qu'il néglige une part importante de la compréhension : l'analyse. C'est lorsque l'on revient sur la façon de procéder de Beevor à ce niveau que l'on comprend comment Thomas passe à côté de plusieurs points cruciaux. De plus, alors que la bataille de Madrid et la guerre du Nord sont abondamment traitées, les affrontements qui suivent sont loin d'obtenir le même

soin. Il parvient quand même à rendre la réalité des combats d'une manière inégalée et sa présentation complète des deux armées est remarquable. Son travail demeure essentiel.

Tout de même, Thomas offre une interprétation différente de la question militaire, amplifiée et accrue, amorçant ainsi une nouvelle approche dans l'historiographie, que Beevor utilise pour présenter la sienne. À partir de ce moment, il devient impossible d'aborder sérieusement la Guerre civile espagnole sans vouer une large partie de l'explication à la question militaire. Mais, entre Thomas et Beevor, un auteur se signale par sa compétence quant à l'aspect militaire. Cela a pour effet de rehausser la qualité de son étude en général.

5.2.2 Le regain

Alors que l'ensemble du travail de Hermet nous apparaît assez moyen dans l'ensemble et plutôt inégal, force est d'admettre que l'auteur parvient à nous faire mentir lorsqu'il aborde la question militaire. Si sa description du déclenchement de l'insurrection est assez faible, par contre Hermet aborde avec plus de finesse la suite des événements. Certes, des lacunes et des approximations demeurent, mais dans l'ensemble, il contribue à nous faire comprendre mieux la guerre civile grâce à son analyse. Dans la lignée de Thomas, il reconnaît l'importance de l'enjeu militaire et contribue à son avancement. Par contre, son regard biaisé sur les communistes rend leur contribution toujours plus significative.

D'abord, l'interprétation de Hermet démarre mal. Rien sur l'Armée d'Afrique et son périple vers Madrid. Le siège de l'Alcazar est tout autant négligé. Hermet se place ainsi dans le sillon de Broué et Témine de même que dans celui de Thomas sur cette question. Le thème que Hermet choisit d'appuyer, c'est l'arrivée des Brigades internationales. Pour lui, ces formations constituent l'élite de l'Armée républicaine. «Composés de militants disciplinés, souvent anciens combattants aguerris, ils fournissent à la République une

troupe d'élite comparable à la Légion de l'armée d'Afrique»³⁹⁰. Face à eux se dresse une autre troupe d'élite, la Légion Condor, dont la présence aurait été imposée à Franco par Hitler, selon Hermet. Ces deux contingents s'affrontent à Madrid pour la première fois, une ville abandonnée par une bonne partie de ses combattants. Pour Hermet, ne demeurent que les communistes, seuls capables de sauver la capitale.

Toutefois, comme la plupart des responsables politiques et syndicaux accompagnent le gouvernement dans sa fuite à l'exception des communistes, il ne peut guère miser que sur ces derniers et leurs conseillers soviétiques pour remplir sa mission. Le sauvetage de la ville devient leur œuvre commune.³⁹¹

Le ton demeure aussi hagiographique lorsque Hermet décrit l'irrésistible résistance des brigadistes pour empêcher la percée nationaliste. Dès le départ, nous sommes en présence d'un traitement superficiel de la question militaire, à l'image de l'ensemble de son livre. Il déçoit par ses raccourcis. À tout le moins, il y a un aspect de la guerre que Hermet traite parfaitement, la question de l'aide étrangère. À ce chapitre, Hermet est celui qui décrit le mieux l'apport de deux pays, trop souvent laissés de côté, le Portugal et le Mexique, deux alliés indéfectibles qui sont les seuls à adhérer de façon non intéressée au conflit. Le Portugal est peut-être celui dont la contribution est la plus ignorée des historiens. Pourtant, selon Hermet, la Guerre civile espagnole se trouve à être, pour lui, une guerre civile portugaise par procuration³⁹². C'est pourquoi près de 20 000 Portugais participent au conflit au sein de la Légion Viriate.³⁹³ Le Mexique est également impliqué auprès de la République. Cet allié «estimable, mais éloigné et impuissant»³⁹⁴ fonde son

³⁹⁰ Hermet, *Op cit.*, p.110

³⁹¹ Ibid, p.113

³⁹² «Depuis le putsch du 28 mai 1926 et l'installation de la dictature à Lisbonne, des milliers de réfugiés politiques portugais vivent en Espagne. Proches des républicains espagnols, ils s'identifient à eux en juillet 1936. De son côté, le Portugal abrite depuis 1931 la plupart des exilés espagnols antirépublicains avec leur chef de file le général Sanjurjo, se transformant de la sorte en base arrière du complot qui débouche sur le soulèvement militaire». Ibid, p.218

³⁹³ Ibidem

³⁹⁴ Ibid, p.233

intervention sur des principes moraux, provenant de son proche passé, encore en mémoire.

Se réclamant de sa révolution des années 1910 et marquée par un anticléricalisme militant, ce pays refuse d'admettre qu'une attitude de neutralité puisse se justifier dans le cas d'un conflit survenant entre un pouvoir populaire légitime et une armée rebelle soutenue par un clergé réactionnaire.³⁹⁵

La contribution des autres pays est également traitée par Hermet. Ainsi, celle portant sur l'aide soviétique est la plus originale, confirmant l'intérêt marqué de l'auteur envers cet aspect de la question militaire. À l'origine, les motivations de Staline pour intervenir sont discutables. C'est finalement la pression de la gauche européenne et la peur de subir les critiques qui forcent le leader soviétique à engager son pays dans l'aventure espagnole, selon Hermet. Mais Staline finit par être convaincu et les conseillers qu'il envoie en Espagne n'ont de conseiller que le non. Ce sont, pour Hermet, clairement des dirigeants qui « imposent leurs points de vue en de multiples circonstances. »³⁹⁶ Ce sont eux qui susciteront la traque aux militants du POUM, les anarchistes et tout ce qui ressemble aux trotskistes. Cette influence s'accroît derechef lorsque Moscou met la main sur l'or républicain, désormais baptisé « l'or de Moscou ». Dès lors, la dépendance du gouvernement envers l'URSS est amplifiée. Même si l'aide soviétique a été obtenue à bon marché selon l'auteur, il n'en demeure pas moins que la République n'est plus libre. Un tel niveau d'abandon de la part de Caballero et Negrin révèle une myopie étonnante à l'égard de la personne de Staline. Un fait demeure selon Hermet: jamais Franco n'a osé procéder de la sorte, ne livrant jamais son Espagne sur un plateau à une puissance étrangère, preuve encore une fois de son sens politique.

Mais la contribution communiste ne s'arrête pas là. La mise sur pied des Brigades internationales, initiative du Komintern et non du Kremlin précise Hermet, constitue une aide précieuse qui sauve pratiquement la République au début de la guerre. En effet, ces

³⁹⁵ Ibidem

³⁹⁶ Ibid, p.224

contingents, constitués essentiellement d'ouvriers communistes, représentent le corps d'élite de l'Armée républicaine à partir de l'automne 1936 jusqu'au milieu de l'année 1937.³⁹⁷

Malgré certains jugements boiteux, Hermet fait preuve d'une sensibilité militaire certaine. Au début du chapitre qui traite de l'affrontement proprement dit, Hermet pose les jalons d'une interprétation nouvelle, davantage analytique, et qui affirme d'emblée le principe phare qui guide le travail de Beevor par la suite: la Guerre civile espagnole est, tout d'abord, une lutte entre deux armées.

L'essentiel demeure bien que la République espagnole a joué son destin sur le champ de bataille et que la dictature franquiste est née du sort favorable des armes. Ce sort s'est décidé sur le terrain. Il a dépendu aussi de la qualité de l'outil—c'est-à-dire de l'armée – dont chaque camp a disposé.³⁹⁸

Son analyse de la perception de la Guerre civile par rapport à la Deuxième Guerre mondiale est tout aussi éclairante, Hermet résumant en un paragraphe le déroulement des combats en comparaison avec ceux qui se dérouleront ailleurs en Europe deux ans plus tard. L'exercice est particulièrement intéressant et surtout, innovant.

Voir dans la guerre d'Espagne une répétition de la Seconde Guerre mondiale relève par conséquent de la simplification. L'idée contient une certaine part de vérité dans le domaine politique et idéologique. Par contre, elle ne vaut guère sur le plan militaire. La guerre civile débute comme une campagne coloniale, avec des colonnes légères qui s'enfoncent à l'aventure dans leur recherche de l'ennemi. Par la suite, elle s'apparente fort peu au *Blitzkrieg* de la campagne de France en 1939-1940. Les Italiens feignent d'user de cette tactique lors de la prise de Malaga ou de l'achèvement de la conquête des provinces atlantiques. Ils n'en possèdent toutefois pas les moyens. De leur côté, les Allemands qui bombardent depuis leurs avions le front avant tout pour leur propre compte, sans lien très direct avec les opérations en cours. En définitive, l'armée républicaine est la seule à organiser une – à la fin de 1937 –, puis deux – au milieu de 1938 – divisions blindées ainsi que deux brigades d'artillerie antiaérienne. Elle n'en tire pas un avantage décisif. [...] En face, les généraux de l'armée nationale et en tout premier lieu leur chef, le généralissime Franco, avancent pas à pas quand ils ne stagnent pas de longs mois dans la guerre de tranchées. Ils repassent en somme de la guerre du Rif à celle de 14-18, avec, il

³⁹⁷ Ibid, p.230

³⁹⁸ Ibid, p.241

est vrai, une aviation plus puissante... Au fond, leur victoire est surtout celle de la pugnacité sur l'hésitation puis le découragement croissant de l'adversaire.³⁹⁹

Hermet décrit aussi le déroulement de l'affrontement sur les mers avec autant de force, enchaînant sur une conclusion qui étonne par sa clairvoyance.

Pendant des mois, ce sont souvent des soldats civils qui s'affrontent de chaque côté, armés de bric et de broc, sans idée de la situation générale, privés de toute expérience tactique dans le camp républicain et au contraire saturé d'officiers sans hommes de troupe dans le camp adverse.⁴⁰⁰

Hermet commence son interprétation de la question militaire à la mesure de sa performance générale. Par contre, avec la description de sa campagne du Nord, l'auteur fait le choix d'utiliser l'histoire militaire de manière efficace. Le résultat s'avère satisfaisant. Certes, son interprétation manque de faits mais il adopte un ton résolument analytique ce qui nous permet de comprendre de manière générale le conflit mais d'où les détails sont absents. Le travail de Hermet est complémentaire de celui de Thomas. Par contre, l'auteur retombe rapidement dans ses vieux réflexes et passe très succinctement sur les derniers affrontements de la guerre ce qui prouve que son éveil n'était qu'une passade, Hermet demeurant décevant dans l'ensemble.

5.2.3 La version officielle

Le duo marxien offre une interprétation classique des affrontements militaires. Considérant leur position idéologique et le rôle que jouent les communistes dans le conflit, l'interprétation de Broué et Témime a toutes les allures de la version officielle.

Le peu d'intérêt qu'ils portent à la compréhension de la question militaire, du point de vue nationaliste, est la méprise la plus manifeste de leur interprétation. Ainsi, peu de choses nous sont dites sur l'avancée de l'Armée d'Afrique au cours de l'automne 1936,

³⁹⁹ Ibid, p.243

⁴⁰⁰ Ibidem

ni sur le siège de l'Alcazar. Mais tout de même, contrairement à certains auteurs, Broué et Témime séparent les différents affrontements dans des chapitres distincts, et surtout, ils présentent l'ensemble des affrontements importants. Ceux-ci admettent que la compréhension de l'enjeu militaire est une question importante. Peut-être que l'implication communiste au cœur de cette question les y oblige? Force est d'admettre que leur position idéologique influence leur perception et canalise leur intérêt.

Ce jugement fortement teinté se révèle également dans le traitement que font les deux auteurs d'un grand fait d'armes communiste, la mobilisation des Brigades internationales à l'automne 1936. Pour eux, le rôle des Brigades dans la défense de Madrid est fondamental. Avec leur arrivée, la République peut compter sur des commandants compétents et populaires, des troupes de choc, des instructeurs pour les Espagnols, des personnages qui possèdent l'expérience de la dure école du militantisme. La citation suivante paraît presque irréaliste tant elle est racoleuse.

Ils constituent en tout cas, avec leur foi révolutionnaire, leur esprit de sacrifice et leur discipline de fer, une troupe de choc irremplaçable et prestigieuse dont les actions d'éclat vaudront autant par leur efficacité directe que par leur force de rayonnement et d'exemples sur leurs camarades espagnols.⁴⁰¹

On est en présence d'une interprétation de qualité, mais dont certains points sont négligés. Les deux auteurs abordent de manière détaillée et pertinente les éléments les plus connus de l'histoire militaire de la guerre civile, comme la bataille de Madrid ou les Brigades internationales. Pour ces sujets, leur contribution est manifeste. Par contre, les thèmes ou les événements moins significatifs à leurs yeux sont nettement moins bien traités. On n'a qu'à penser aux derniers affrontements ou à l'armée nationaliste en général. Certes, cette façon de faire n'est pas étonnante, elle cadre parfaitement avec l'air du temps et la position politique des auteurs. Par ailleurs, cela affaiblit la compréhension

⁴⁰¹ Broué et Témime, *Op cit.*, p.224

de la guerre civile et l'on y perd en cohérence, ce qui n'est pas exclusif à Broué et Témime.

5.2.4 La version améliorée

L'interprétation de Gabriel Jackson cadre assez bien dans le modèle mis en place par les auteurs qui lui sont contemporains. L'intérêt pour la question militaire s'estompe assez rapidement après la perte du Nord par la République. Alors que la bataille de Madrid est décrite de façon détaillée, celles de Teruel et de l'Èbre sont à peine relatées. Tout de même, deux éléments le distinguent. Jackson fonde la majeure partie de son travail sur des sources primaires, notamment les écrits de journalistes et d'acteurs sociaux, ce qui rend son explication plus concrète et détaillée. De plus, Jackson est un des premiers à donner une large place à l'Armée nationaliste. Ces deux points lui permettent de se démarquer des autres auteurs, mais sans toutefois arriver à les dépasser de manière significative. Il améliore certains aspects déjà traités mais sans sortir des sentiers battus. Toutefois, signalons le souci de Jackson d'offrir un complément historiographique à plusieurs thèmes qu'il aborde.

Jackson marque l'historiographie en présentant d'emblée l'Armée d'Afrique. Le regard que porte l'auteur est scientifique, le portrait est fidèle et l'on comprend tout de suite que ce contingent a déjà un rôle fondamental dans la stratégie franquiste. Jackson présente bien la méthode particulière de cette armée en utilisant le travail d'observation des journalistes qui en ont été témoin.

When threatened by a flanking movement, or dislodged by artillery fire, the militiamen would flee along the roads, having no idea of the advantages of spreading themselves thin in the fields. Insurgent machine guns, trained on the road, would slaughter the fugitives like jack rabbits; the corpses would be piled up, sprinkled with gasoline, and burned. A

platoon would be left behind to assure communications—and the tranquility of the village. The column would then drive north to the next objective».⁴⁰²

Cet intérêt manifeste pour l'Armée nationaliste se vérifie également lorsque Jackson aborde les questions de la prise de Badajoz et du siège de l'Alcazar qu'il décrit avec soin, à l'image du travail qu'a produit Thomas. Par contre, Jackson omet de relater le questionnement tactique de Franco de bifurquer vers Tolède au lieu de poursuivre vers Madrid, cette question s'avérant pourtant centrale lorsque l'on aborde l'avancée de l'Armée d'Afrique vers la capitale.

Plus précisément, le travail de Jackson nous offre une quantité de détails intéressants sur le siège de Madrid. D'entrée de jeu, la population madrilène et les nombreux réfugiés sont gonflés à bloc et leur détermination, l'une des principales causes de la défaite nationaliste. Pour lui, le fait d'attribuer la victoire de Madrid aux Brigades et aux Soviétiques, comme on le voit fréquemment, prouve que les nationalistes sont parvenus à convaincre les historiens que c'est le cas. Il convient ici de reproduire intégralement la note en bas de page qui développe cette idée.

Nationalists historians have exaggerated the role of the Russians and the International Brigades at Madrid in an effort to explain from their point of view, the failure of Varela to capture the city. Foreign reporters and veterans of the Brigades have inadvertently contributed to the exaggeration because their own emotional and political interests were involved with the Internationals. I claim no competence as a military historian, and I cannot list names without endangering numbers of me who still live in Spain. But I am convinced, from the geography of the Madrid front (of which the part held by the Internationals was a very small, though vital, fraction), and from a number of interviews with Republicans officers, that some 30 to 50 professionals, commanding up to 40,000 semi-armed militiamen, played an absolutely crucial role in the ten-day battle which stopped the Nationalist army at the gates of the capital. They were not the sort of men to seek publicity at the time, and circumstances have made silence advisable since.⁴⁰³

Ainsi, quand Varela assiste à la résistance acharnée qui bloque son Armée d'Afrique, pourtant invincible jusqu'ici, c'est bien dû à l'acharnement des Madrilènes. Ce premier

⁴⁰² Jackson, *Op cit.*, p.267

⁴⁰³ Ibid, p.326

affrontement général démontre, de par la pugnacité de ses participants, à quel point la victoire revêt une importance symbolique cruciale. Pour les nationalistes, malgré le risque de dégarnir les flancs, une victoire à Madrid représente, sinon un gain, au moins la reconnaissance internationale. Pour les républicains, c'est la première bonne nouvelle depuis le 18 juillet⁴⁰⁴. Les invincibles armées fascistes d'Hitler et de Mussolini connaissent une première véritable défaite. L'Armée républicaine prouve qu'elle est capable de répondre. Un slogan célèbre émerge alors: «From the trenches, and over the radio, came the phrase made famous in 1916 at the defense of Verdun : « *No pasaran*, » they shall not pass.»⁴⁰⁵ Après Madrid, on assiste à une redéfinition des forces au sein des deux armées ennemies et le fait que l'affrontement s'inscrit davantage dans la durée les pousse à revoir leur commandement.

À Malaga au début février 1937, Franco accepte de séparer les forces étrangères en fonction des fronts. Les Allemands rejoignent les Maures au Nord tandis que les Italiens demeurent près de la capitale⁴⁰⁶. La République met sur pied, quant à elle, les brigades mixtes, constituées essentiellement du 5^e régiment et des forces de la CNT. Fait à noter, selon Jackson, la moitié des soldats du 5^e régiment ne sont pas communistes.⁴⁰⁷ Force est d'admettre que cette initiative fonctionne puisque lors de l'affrontement suivant, pour la prise de la Jarama, l'Armée républicaine fait montre d'une maîtrise beaucoup plus habile de l'aspect militaire. «But in three month of intensive training, the soldiers had learned to keep low, move softly, fire short bursts, and keep communication with their officers. They now handled rifles, mortars, and machine guns as well as their Moorish

⁴⁰⁴ Ibid, p.328

⁴⁰⁵ Ibidem

⁴⁰⁶ Ibid, p.342. L'auteur offre un portrait intéressant de l'historiographie concernant la composition des troupes nationalistes à Malaga. À l'origine d'une divergence, Jackson nous signale que certains historiens confondent Espagnols et Maures, ce qui gonfle considérablement les chiffres et suppose une mobilisation plus importante qu'en réalité.

⁴⁰⁷ Ibid, p.336

opponents»⁴⁰⁸. Cette expertise est tout aussi frappante lors de la bataille de Guadalajara où les Italiens subissent une cuisante défaite. Pour Jackson, c'est moins les nationalistes que Mussolini qui est heurté personnellement par l'issue d'un combat qui ressemble à s'y méprendre à une guerre civile italienne.⁴⁰⁹ Cette implication étrangère prouve que la guerre a maintenant des composantes internationales fortes, élargissant ainsi le champ de bataille.

Jackson s'applique ensuite à présenter, avec une maîtrise certaine, le déroulement de la guerre du nord. D'entrée de jeu, il met en évidence un déterminant fondamental, selon lui, du déroulement de cette campagne : la question religieuse, son sujet de prédilection. Cette guerre, séparée et différente depuis les premiers jours, cache un affrontement au sein de l'Église catholique que l'auteur décrit adéquatement. D'abord la confrontation qui se déroule au sein des hauts dignitaires de l'Église concernant l'appui ou non aux nationalistes et la transmission de ce message au Vatican. Ensuite, sur le terrain, les prêtres, directement concernés, subissent les horreurs en provenance des deux protagonistes, mais surtout au pays basque. L'auteur met en lumière un autre point crucial de l'affrontement, à savoir le manque d'organisation des Basques et, en filigrane, leur manque de foi en la victoire. En effet, l'industrie lourde basque, alors de haut niveau, ne subit aucune modification de sa production. Rien n'est entrepris pour répondre à la demande de l'industrie guerrière. Ce constat se confirme lorsqu'il est question de la politique de la terre brûlée, une pratique fortement dénoncée par les Basques et qui cause de vives tensions entre l'état-major républicain et les soldats anarchistes.⁴¹⁰ Cette division est la cause de la déficience en défense dont souffre l'Armée du nord. Un autre facteur explique cette faiblesse, le rôle crucial joué par la Légion Condor. La campagne du Nord

⁴⁰⁸ Ibid, p.346 Les pertes encourues sont directement proportionnelles. «From November to the battle of Jarama, the combined losses of the Foreign Legion and Moors were such that these crack units would never again be able to spearhead a Nationalist offensive. The Republicans, too, had lost the cream of the International Brigades, but the brunt of the Jarama struggle had been born by Spanish troops which would be stronger with each passing week.» p.348

⁴⁰⁹ Ibid, p.350

⁴¹⁰ Ibid, p.379

est le théâtre d'opérations où son implication est la plus complète. Le bombardement de Guernica de 1937 prouve, en quelque sorte, à quel point cette offensive se germanise. La ville est loin d'être un objectif militaire crédible, selon Jackson. Le but est plutôt de briser un symbole basque et Franco, directement impliqué, en est bien conscient. Tout de même, que la ville soit un objectif ou pas, le moral des troupes basques est sérieusement atteint et la défensive s'en ressent. Jamais, selon l'auteur, les Basques ne remettront en question leur alliance avec la République, même si la tentation y était.

Jackson offre une étude remarquable du déroulement de la guerre du Nord. Sa description est précise, son analyse est adroite et le résultat est captivant. Le problème est qu'il refuse de poursuivre sur le même registre son traitement de la question militaire. Si la bataille de Brunete est présentée convenablement, les affrontements qui suivent sont beaucoup moins bien interprétés. La bataille de Belchite (août à septembre 1937) n'est pas incluse dans les attaques de diversion. Lors de l'assaut de Teruel (décembre à février 1938) toutefois, Jackson signale que Prieto tente durant cette période d'humaniser les pratiques de l'Armée républicaine concernant les civils⁴¹¹. Tout de même, le résultat de ces affrontements évoque un niveau de sacrifice certain. «Both armies had fought heroically and had consented to heavy sacrifices for prestige reasons – the Nationalists in order to regain every inch of ground lost, regardless of its strategic value, the Republicans in order to achieve victories, however costly and however temporary.»⁴¹²

C'est alors que s'amorce la bataille de l'Èbre (juillet à novembre 1938), un affrontement dont l'objectif est pour Negrin de modifier le rapport de forces dans les négociations avec Franco. Malgré un plan judicieux, les opérations se déroulent mal et la réplique nationaliste est beaucoup plus efficace.

⁴¹¹ Ibid, p.400

⁴¹² Ibid, p.401

Il est dommage que l'interprétation de Gabriel Jackson se termine aussi simplement. La manière dont il a démarré, son habileté pour rendre une ambiance, bref la plume de l'auteur se marie bien avec le déroulement des combats. De plus, sa sensibilité à l'égard des soldats espagnols est remarquable. Malheureusement, Jackson ne conserve pas la même méthode pour aborder les autres affrontements. Le résultat est décevant, d'autant plus qu'il fait monter les attentes lorsqu'il aborde la campagne du Nord. L'auteur offre tout de même un complément d'information particulièrement utile quand il présente l'aspect historiographique de certains thèmes précis. Sans doute, Jackson produit une interprétation de qualité mais, incomplète. Il réussit à innover tout en demeurant dans un cadre trop restreint.

C'est à la lecture de ce chapitre que la compréhension générale de l'évolution de l'historiographie de la Guerre civile espagnole prend tout son sens. En constatant l'écart manifeste qui sépare les interprétations contemporaines et celles plus anciennes, force est d'admettre une chose, il y a nettement une cassure. Un nouveau pan de l'histoire de la Guerre civile émerge et personne ne peut plus y être indifférent. Beevor et Bennassar, de par leur compréhension croisée, nous dresse un portrait tout à fait nouveau de deux thèmes particulièrement nécessaires pour comprendre la Guerre civile et tout autant méconnus au sein de l'historiographie, la droite et la question militaire. C'est deux aspects sont tellement fondamentaux et l'apport des deux auteurs si puissant que nous sommes obligé de croire qu'il s'agit d'une nette fracture dans l'historiographie. Même les thèses plus imposantes, comme celle de Thomas, ne parviennent pas à se rapprocher de la profondeur de l'interprétation contemporaine. Certes, on constate quand même que Hermet entame la question avec une autre perspective qui ouvre celle que prendra Beevor. Thomas, quant à lui, contribue en mettant à contribution par sa méticulosité. Mais aucun ne parvient à se comparer à la force d'analyse de Beevor. On reconnaît que Gabriel Jackson a rédigé une interprétation admirable, particulièrement bien construite, bien équilibrée concernant les affrontements, et dont les conclusions ne sont pas trop exagérée. Considérant l'année de production (1965), nous saluons cet apport à la science.

Broué et Témime sont moins pertinents, de par le parti-pris qu'ils soutiennent absolument, les rigueurs d'une interprétation militaire ne cadre pas avec la ligne de partie.

Conclusion

Dans ce mémoire, nous vous avons présenté un essai d'historiographie concernant la Guerre civile espagnole. Pour vous livrer une analyse qui respecte une construction logique cohérente tout en vous offrant une compréhension de ce conflit, nous avons procédé en vous présentant; d'abord la thèse contemporaine, et ensuite, l'évolution de l'interprétation pour en arriver là. Pour ce faire, nous avons séparé le conflit en cinq différents thèmes décrivant, selon nous, les points les plus importants de l'histoire, mais aussi des débats historiographiques qui se sont déroulés au cours des années. Le premier thème aborde la question des origines de la Guerre civile espagnole. On y remarque que plus l'interprétation s'éloigne du sujet à l'étude, plus le traitement des origines de la guerre se fonde sur une perspective longue. Le deuxième thème porte sur les premiers jours du conflit. En y étudiant l'historiographie, on se rend compte que la question militaire, proprement dite, n'obtient pas toujours un traitement équivalent à son importance lorsque la question politique n'est pas trop éloignée. Le troisième thème est un sujet qui a apparu tardivement dans l'historiographie, les terreurs. Alors que les premières œuvres ne portaient pas une attention très soutenue à cette question vu la carence de sources, les thèses plus contemporaines insistent beaucoup sur cette question. Le quatrième thème aborde la question de l'imposition du pouvoir politique pour les deux groupes. Autant cette question a été abondamment traitée en ce qui a trait à la gauche, autant ce processus à droite n'a jamais vraiment été convenablement mis en exergue. Enfin, le dernier thème porte sur une question fondamentale, l'affrontement militaire. Si les premières œuvres portaient attention davantage sur les premiers affrontements, on remarque que les thèses plus récentes ont le souci de comprendre tous les affrontements qui se sont déroulés durant le conflit et brossent ainsi un portrait global. De plus, avec l'accès aux archives soviétiques, l'interprétation que produit Beevor de cette question nous permet d'ouvrir un tout nouveau champ de l'historiographie, constatant que jusqu'à

ce jour, les études sur le conflit militaire ne sont jamais parvenues à rendre un traitement fidèle de l'histoire, une histoire qui le méritait, pourtant. L'étude proprement stratégique de ce conflit n'était pas possible avec les sources dont disposaient les historiens.

Alors que les nations occidentales viennent tout juste de sortir du marasme économique qui a suivi la Grande Dépression et que l'Europe s'apprête à tomber dans la terreur la plus totale, il se déclenche en Espagne un conflit atroce. Un pays qui a connu la richesse et l'opulence de l'âge d'or du colonialisme mais dont les bénéfices n'ont jamais été redistribués. Cette lacune fonctionnelle, autrefois anecdotique, a pris de l'ampleur avec l'industrialisation. Cela crée un pays dont, non seulement, l'Église est très puissante et l'Armée, tout autant. Par contre, ils ont en face d'eux la masse ouvrière la plus fortement mobilisée de l'époque où le radicalisme est exacerbé. Ajoutées à cela deux régions, La Catalogne et le Pays basque, dont les mouvements nationalistes sont à leur paroxysme, on dispose d'un cocktail idéal pour assister à un conflit interne sanglant.

Mais cette donne ne peut être complète sans prendre en compte la scène internationale. Une situation particulièrement explosive et où certains acteurs (fascistes, nazis ou communistes) se révéleront les plus extrémistes du siècle. Non seulement, cette ambiance survoltée va constituer un stimulant puissant à l'escalade du conflit, elle aura pour effet d'exacerber la scène politique espagnole. En faisant craindre le pire à la classe politique, celle-ci est poussée à camper sur ses positions les plus tranchées jusqu'à ce que la pression saute. C'est ce qui survient quand Calvo Sotelo est assassiné. La suite est connue. Mais l'a-t-elle toujours été?

Ce conflit, d'un côté, typiquement européen par les acteurs qui y prennent part, les enjeux stratégiques qu'il dissimule, les idéologies qui s'affrontent est, par ailleurs, profondément tragique, sanguinaire et barbare. Ceci nous révèle comment la grande et majestueuse Europe n'est pas aussi civilisée qu'elle le prétend ailleurs dans le monde et qu'elle va prouver, très bientôt, qu'avec la Guerre civile espagnole, on n'a rien vu! La question est maintenant de savoir comment a-t-on compris, réfléchi et expliqué le conflit, à travers le

temps? C'est l'intérêt d'un essai historiographie. Comprendre un conflit à partir de la réflexion de ceux qui l'ont expliqué, analysé et présenté et assister au développement d'une connaissance en profondeur d'un événement complexe et multiforme.

Le défi est d'autant plus intéressant que la Guerre civile espagnole est, au niveau historiographique, riche, vaste, diversifiée et orientée politiquement. On y retrouve une somme considérable d'excellentes monographies, d'études généralistes, mémoires et autres chroniques d'une variété d'auteurs. C'est également un conflit particulier de par l'implication étrangère qu'il suscite, des récits des très instruits brigadistes aux moins verbeux soldats allemands ou italiens jusqu'aux travaux des anarchistes et des communistes soviétiques. Sans parler de l'apport immense des exilés républicains, demeurés présents jusqu'à la mort de Franco. Toutes ces sources offrent un vaste bassin d'interprétations possibles pour les historiens. Cette richesse suscite aussi une profusion d'études sur le sujet. Comment comprendre la Guerre civile espagnole?

Il est aussi nécessaire d'utiliser l'essai historiographique pour en apprendre davantage sur le contexte de production des œuvres d'historiens. Connaître les tendances intellectuelles de l'époque et la manière dont la réflexion évolue. On apprend ainsi comment fonctionne la mémoire collective d'un conflit interne aux résonnances mondiales. Pour en arriver à une démarche efficace, intéressante et évocatrice, nous avons choisi de nous en tenir aux études généralistes et aux ouvrages pionniers de la Guerre civile. N'étant pas trop nombreuses, il a été plus aisé de faire une sélection qui présente bien différentes tendances communes de l'évolution de l'historiographie. Le choix de notre corpus d'auteurs représente assez bien cette évolution historiographique en lien avec l'évolution de la société avec un éloignement temporel du conflit et aussi, par l'accessibilité toute récente des archives classifiées soviétiques et allemandes qui ont permis d'approfondir notre connaissance de la droite, du franquisme et de la guerre comme telle.

La première interprétation choisie est celle de Broué et Témime (1961). Plus de vingt ans après la fin du conflit, leur interprétation marxienne est la plus proche de l'objet d'étude

ce qui influence leur perception. C'est la réalité brute des faits les plus connus qui prime. Broué et Témine évacuent la question des origines de la Guerre civile, portent moins d'attention aux questions internationales et relatent à peine celle de la répression. Pour eux, il est essentiel de suivre l'évolution de la question ouvrière, principale clé de la compréhension de l'ensemble du conflit.

La seconde interprétation étudiée est celle de Gabriel Jackson (1965). Contrairement aux deux auteurs précédents, Jackson use de cette proximité avec le conflit pour procéder à un travail de recherche unique. Il base une bonne partie de son interprétation sur des sources primaires, procédant lui-même à la cueillette d'information, son travail est beaucoup moins orienté que ses prédécesseurs. Tout au long de son ouvrage, l'auteur américain porte une attention soutenue à tout ce qui touche à l'Église, autant l'action politique que la répression qu'elle subit ou le rôle qu'elle joue au sein du pouvoir franquiste. La place qu'il accorde à la question des terreurs est exceptionnelle. Contrairement à d'autres qui lui succéderont, il comprend bien que cette facette de la Guerre civile est fondamentale, qu'il est nécessaire de s'y attarder, de manière sentie et rigoureuse. À ce chapitre, considérant l'époque où Jackson publie son étude, il est nécessaire de souligner sa vision. Tout de même, lorsqu'il aborde les affrontements militaires, l'armée franquiste est convenablement décrite. On remarque l'intérêt que l'auteur a d'aller puiser son contenu auprès des sources primaires. Cela lui permet également de construire une étude intéressante et captivante, l'argumentation étant construite pour éviter de perdre la trame des événements. Une qualité qui est rare chez les auteurs étudiés.

L'historien qui présente son interprétation ensuite est Pierre Vilar (1986), c'est celui dont l'étude est la plus singulière. Son travail est exclusivement analytique, les faits sont beaucoup moins présents que les autres interprétations. L'intérêt de son œuvre est plutôt de revenir sur certains thèmes qu'il juge mal compris et de les traiter de manière plus réfléchie. L'exercice vaut la peine, le résultat est intéressant, mais son approche s'adresse

à un public averti, pour un lectorat qui possède déjà très bien le sujet. Que ce soit les origines de la Guerre civile, la question des terreurs ou les aspects qui traitent des différents régionalismes, il se démarque des autres. Par contre, lorsque l'on tombe dans des thèmes davantage factuels, comme le déclenchement de l'insurrection, l'imposition du pouvoir politique ou l'affrontement militaire, la faiblesse de Vilar est beaucoup plus apparente.

L'auteur qui suit est plus facile à qualifier, il s'agit de Guy Hermet (1989). Fortement influencé par la question politique, Hermet dresse un portrait utile de la Guerre civile espagnole où la compréhension est aisée. Certes, à plusieurs endroits, son caractère politique le dessert, mais il convient d'admettre qu'à d'autres moments, comme lors de la présentation des origines de la guerre civile ou de l'imposition du pouvoir politique, Guy Hermet est dans son élément et la qualité de son interprétation est manifeste.

Hugh Thomas (1996) offre, de loin, le travail le plus abouti et le plus érudit de la Guerre civile espagnole. La somme incomparable d'informations que l'on retrouve dans son ouvrage nous force à le qualifier de référence. Ainsi, tout ce que les autres auteurs relatent, lui l'explique, et souvent avec détails. Il utilise avec justesse plusieurs types de sources (témoignages, études historiques, archives étatiques) pour diversifier et bonifier les thèmes qu'il traite. Ses qualités sont innombrables et très bien utilisées au sein des différentes facettes de la Guerre civile. Par ailleurs, l'étude de Thomas n'est pas parfaite. La structure de son plan cause du tort à la compréhension générale à la démonstration. En choisissant une méthode chronologique, il est parfois obligé de sauter d'un thème à l'autre. Ainsi, en plus du nombre important de détails, Thomas brise souvent l'élan de son argumentation. De plus, cette propension à privilégier les faits cause une conséquence qui n'est pas banale, Thomas néglige l'analyse. Encore ici, un outil de prédilection pour un sujet de la sorte, l'auteur refuse de trop en abuser. On verra que c'est surtout cet aspect qui le distingue des deux auteurs contemporains.

Bartolomé Bennassar (2006) offre une des interprétations les plus intéressantes de la Guerre civile. Il présente son sujet de manière complète et synthétique, refuse de s'attarder aux questions déjà connues et utilise à profusion l'historiographie récente pour en extraire la connaissance qu'il juge la plus cohérente. Cette reconnaissance du travail des historiens qui l'ont précédés est significative, Bennassar a ainsi la possibilité de fonder ses analyses sur celles qu'ont produit les auteurs avant lui. Tout ceci en portant un regard toujours plus vif et aiguisé sur les nationalistes, le groupe qu'il connaît le mieux et dont ses interventions sont les plus éclairantes. La plupart des thèmes que nous avons identifiés proviennent de son interprétation, de la compréhension qu'il a de la Guerre civile. Sauf la question de la Terreur, Bennassar parvient à surpasser la plupart des autres auteurs. La qualité de son travail réside également dans la construction de son plan. Après avoir présenté les événements qui se déroulent durant le conflit, Bennassar décrit tous les aspects qui font de la Guerre civile espagnole un événement unique. Autant au point de vue militaire que politique ou idéologique, Bennassar fait la démonstration que l'on assiste à une nouvelle façon de faire la guerre. La dernière partie de son ouvrage est la plus originale. Bennassar y présente le résultat de ses recherches et de celles de ses étudiants concernant la vague importante de réfugiés républicains espagnols qui déferlent en Europe, et en France en particulier. De la composition de ces réfugiés à la manière dont l'État français structure son intervention au parcours qu'ils prennent par la suite, le portrait est exceptionnel et pave la voie à un prochain ouvrage sur un pan méconnu de l'histoire de la Guerre civile. Nous n'avons pas abordé cette question dans notre mémoire. Le fait que ce soit la somme de recherches récentes fait qu'il est difficile de les comparer avec le travail des autres historiens de notre corpus puisque la plupart se sont contentés de relater les tiraillements de la gauche en exil. Malgré tous ces éléments particuliers qui font de son interprétation l'une des plus abouties, convenons que Bennassar ne réinvente pas nécessairement le genre. Sa thèse est, certes nouvelle et captivante, mais mises à part ses contributions originales, sa structure d'argumentation demeure convenue. Par contre, il est à noter que sa vision cadre parfaitement en

complémentarité avec la contribution d'un autre auteur qui parvient à revoir une bonne partie du conflit avec un œil nouveau.

Antony Beevor est, de tous, celui dont l'interprétation est la plus originale, la plus complète. Mais surtout, celle qui influence le plus l'historiographie actuelle de la Guerre civile espagnole et celle à venir. Tous les thèmes qu'il aborde le sont faits avec qualité, une quantité de détails non négligeables accompagnés d'une analyse toujours pertinente. Contrairement à d'autres auteurs, Beevor s'adresse, avec brio, autant au spécialiste qu'au néophyte, son interprétation ne fait pas abstraction des thèmes plus connus, mais se distingue aussi bien dans la recherche plus fondamentale et l'exploitation des archives soviétiques. La structure de l'argumentation est également exemplaire. L'auteur choisit d'identifier les thèmes qui caractérisent le conflit pour en extraire l'essence de la compréhension. Parfois, il regroupe deux thèmes au sein d'un même chapitre, une façon originale de les comparer. Ainsi, en plus de tous ces attributs d'érudition, on doit admettre qu'il offre l'interprétation la plus intéressante à lire, la plus simple à comprendre et celle qui permet au lecteur de suivre le raisonnement de l'historien le plus fidèlement. Le résultat est admirable. Ainsi, concernant les origines, Beevor est celui qui va le plus loin dans la réflexion et recherche de la façon la plus approfondie le moment où les tensions qui explosent en 1936, se créent. Pour la partie qui traite du déclenchement du conflit, Beevor offre l'étude la plus complète, sans contredit. La partie concernant la terreur rouge et noire est peut-être celle qui est la moins affirmée, Beevor propose une interprétation assez courageuse, peut-être trop. Pour la terreur blanche, son analyse se compare au meilleur. Son travail concernant l'imposition du pouvoir politique est de qualité, il revient adéquatement sur le déroulement des événements et en tire les conclusions lumineuses. Mais c'est vraiment avec son interprétation de l'affrontement militaire que l'on assiste à une véritable remise en question fondamentale de l'historiographie. En effet, Beevor est le premier auteur à présenter, de manière scientifique et équitable, l'ensemble des différents affrontements qui jalonnent l'histoire du conflit. Contrairement à ses prédécesseurs, qui offrent une étude parcellaire et

régionale de la question militaire, Beevor décrit avec soin toutes les batailles, les bons coups comme les erreurs de chacun avec cette vision si précise et claire qui le caractérise. Ayant confirmé à maintes reprises la profondeur de ses connaissances, vu les lacunes à ce chapitre, sa contribution à l'historiographie marque, selon moi, un tournant dans la manière dont on va comprendre l'histoire de la Guerre civile espagnole à partir de maintenant. Et son impact sera possiblement aussi important que l'ont été Broué et Témine et Thomas, à leurs époques respectives.

De ces œuvres nous avons identifié cinq thèmes centraux qui, de par leur compréhension, nous présente; d'une part la guerre civile, et de l'autre, les différences entre les interprétations. Le premier thème identifié est comment a-t-on présenté l'origine de la guerre. On a vu que ce thème sert moins à catégoriser le travail de l'historien comme tel que davantage sa proximité temporelle avec les événements. Ainsi les auteurs dont l'œuvre est plus proche du conflit font une lecture résolument minimaliste des origines. Pour eux, surtout Broué et Témine, Jackson et Thomas en partie, les tiraillements politiques de la Deuxième république peuvent être qualifiés d'origine. À l'opposé, les auteurs plus contemporains vont chercher beaucoup plus loin dans l'histoire espagnole les origines des affrontements qui atteignent leur paroxysme en été 1936. Pour Beevor, Bennassar, Hermet et Vilar, la compréhension de la Guerre civile ne peut que se concrétiser par la démonstration de son intégration dans les racines de l'histoire espagnole et non, simplement, dans l'effondrement de l'Ancien régime. Ce premier thème nous prouve qu'une compréhension optimale des événements commence par un éloignement significatif de l'objet.

Le deuxième thème que nous avons identifié est davantage utilitariste que démonstratif. Il sert surtout à faciliter la compréhension générale du conflit en présentant les événements militaires qui se déroulent durant la première semaine qui suit le déclenchement de l'insurrection. La démonstration historiographique est beaucoup moins frappante que les autres thèmes choisis. Tout de même, le travail des historiens nous révèle certains indices

qui nous sont utiles pour confirmer ce que l'on comprend du dernier thème de ce mémoire, la compréhension résolument militaire du conflit débute à peine. Ainsi, sauf Beevor, aucun auteur n'offre une couverture véritable de l'affrontement militaire. De plus, c'est avec Bennassar que l'on en apprend davantage sur la composition de cette rébellion de droite, les acteurs qui la composent et les confrontations internes. Les auteurs qui les ont précédés ne sont jamais vraiment parvenus à offrir des interprétations comparables où Franco restait assez insignifiant comme protagoniste. Les conclusions que l'on tire à partir de ce thème nous indiquent en partie celles que nous tirerons lorsque le dernier thème aura été abordé.

Le troisième thème que nous avons choisi d'étudier porte sur la terreur que les deux camps utilisent pour affirmer leur pouvoir. Encore ici, les interprétations contemporaines sont nettement plus complètes et rigoureuses que celles qu'offrent les auteurs moins récents. D'autant plus que Beevor, Bennassar et Jackson, abordent la question des terreurs de manière spécifique. Contrairement aux autres auteurs, ceux-ci préfèrent délimiter clairement le sujet pour lui donner davantage d'importance.

Le thème suivant est nettement moins moral et fait davantage consensus quant à son traitement, c'est celui de l'imposition du pouvoir politique. Celui-ci a pour effet de permettre aux auteurs de se comparer à forces égales. Nous sommes également habilités à comparer le traitement des deux clans pour chaque auteur, cela nous révèle que la compréhension de la Droite n'a pas toujours été aussi privilégiée. Bennassar, le spécialiste de Franco fait montre de sa connaissance pointue de la Droite en évitant de s'attarder aux questions connues, comme les étapes de la prise du pouvoir de Franco, préférant se pencher sur les différents acteurs, les rôles et les influences de chacun. Thomas, est celui qui talonne, encore une fois, nos deux auteurs, en offrant une interprétation complète et détaillée de la question à deux volets.

Le dernier thème est celui que l'on peut aisément qualifier de fondamental, le traitement de la question militaire. C'est avec ce sujet spécifique que l'on constate avec le plus

d'acuité l'ampleur de la contribution de Beevor à l'avancement et au renouveau de l'histoire de la Guerre civile espagnole. Avec lui, la compréhension du déroulement des affrontements militaires est non seulement importante, mais prioritaire. Sa lecture de la Guerre civile modifie complètement la manière de comprendre et d'expliquer la Guerre civile. Beevor nous permet de comprendre que la République conserve, tout au long du conflit, un potentiel de résistance militaire considérable mais qu'elle le liquide tranquillement, au gré des erreurs tactiques des généraux communistes, plus préoccupés par les déterminants idéologiques et politiques que militaires. Jusqu'à la fin, la République a la capacité de se défendre; le problème c'est que personne, à l'état-major, ne se donne la peine de l'admettre. Beevor est le premier à observer la Guerre civile sous cet angle. Bennassar ne se situe pas trop loin de son collègue. Son interprétation est fouillée, l'analyse est judicieuse et les faits sont tous présents. Thomas est celui qui avait produit l'étude la plus sérieuse sur la question avant eux. Ses qualités factuelles lui permettent d'offrir une très bonne interprétation, mais dont certaines lacunes affaiblissent. Ce sont d'ailleurs les lacunes mêmes que l'on retrouve chez la plupart des autres auteurs. D'abord, un traitement incomplet, sinon inégal, des affrontements militaires qui se déroulent durant la Guerre civile. Alors que les premières batailles, comme l'Alcazar ou Madrid, sont amplement traitées. D'autres, moins populaires ou héroïques, demeurent incomprises, comme Teruel ou l'Èbre. De plus, la totalité du corpus d'auteurs, sauf exception, voue une profonde admiration envers les Brigades internationales, à tel point que certain fondent littéralement la trame de leur traitement de la question militaire sur leur présence. Les conséquences sont importantes lorsque Beevor nous explique que l'impact militaire des brigadistes demeure minime, ce qui constitue aussi une révolution dans l'historiographie.

Certes, tous ces auteurs offrent des interprétations intéressantes de la question militaire. Hermet fait preuve d'une compréhension aigüe à ce chapitre. Jackson parvient à offrir une interprétation originale et intéressante. Broué et Témine offrent une impressionnante étude de l'aspect ouvrier de la guerre. Le problème est que toutes ces interprétations

cessent d'être pertinentes après la Guerre du Nord. Pour elles, on croirait que la République a définitivement perdu sur ce terrain. Et c'est ici que Beevor nous révèle un fait nouveau concernant la Guerre civile espagnole. Malgré tous les problèmes qui touchent la République, jusqu'à la fin, elle aurait pu reprendre l'avantage et l'emporter. Beevor est peut-être le seul qui croit aux chances de la République jusqu'en 1939. Ce fait nouveau et fortement conséquent sur l'ensemble de l'historiographie à venir sur la Guerre civile est un élément de compréhension qui poussera les auteurs futurs à se positionner avec Beevor ou contre lui.

Au sortir de ce mémoire, une réflexion se dessine sur l'impact de la perception. Comment un certain regard façonne une interprétation, la colporte et la propage, parfois sans que toute la lumière soit faite. Les conséquences sont possiblement importantes. De là la nécessité de prendre le temps de s'arrêter, de comprendre, à froid, une question en faisant fi des biais idéologiques, pour que l'histoire prenne tout son sens. Cette précaution s'applique d'autant plus à une époque où la profusion de «sources dignes de foi» pullulent, la distance et la mesure devient encore plus essentielle pour assimiler sans philtre l'histoire qui s'écrit, une histoire aussi cruciale, à sa façon, de celle qui eu pour origine l'Espagne de 1936. Et dont la compréhension est tout autant nécessaire.

À étudier l'historiographie, certes restreinte, mais représentative d'une période donnée, on est à même de constater comment les différentes thèses reconnues se disputent la vérité, se confrontent à des fins qui n'ont souvent pas trop d'incidence ni d'intérêt quant à la question d'origine. C'est pourquoi un essai d'historiographie est utile, il permet d'offrir un jugement sur l'évolution d'un discours qui a souvent perduré sans que les nécessaires vérifications aient été produites et toutes les archives retrouvées et exploitées. C'est pourtant un processus fondamental pour en arriver à une compréhension juste de l'histoire, une histoire souvent pleine d'idées préconçues et de raccourcis qui est colportée sans mesure pour qu'elle devienne l'Histoire. Ce procédé est d'autant plus vrai que l'on entame une ère d'instantanéité où la connaissance rapide et accessible devient la

norme, où la compréhension d'événements cruciaux doit être produite pratiquement en temps réel, mettant ainsi un frein à toute mise en perspective possible. Le résultat peut avoir des conséquences néfastes et proposer ainsi une lecture erronée d'une réalité, massacrée sur l'autel de la connaissance superficielle et immédiate.

Avec la Guerre civile espagnole, on remarque deux choses qui peuvent nous instruire sur la manière d'interpréter l'histoire dans le contexte actuel. D'abord, malgré la profusion de sources d'époques, de monographies et d'experts, la connaissance n'est pas assurément complète par le nombre de sources, mais plutôt par la qualité de celles-ci. Ensuite, malgré toute cette profusion de témoignages, il a fallu attendre 70 ans pour obtenir un traitement vraiment scientifique de la guerre et de la droite. Ce modèle d'étude de l'évolution de l'historiographie n'est peut-être pas applicable à tous les événements historiques du siècle, mais il cadre probablement avec les conflits militaires qui ont mis aux prises des acteurs étrangers et qui a suscité l'intérêt de la communauté internationale.

Bibliographie

- ALBA, Victor et Stephen SCHWARTZ, Spanish Marxism versus Soviet Communism : a History of the P.O.U.M. in the Spanish Civil War, New Brunswick, U.S.A.: Transaction Publishers, xi, 2009, 323 pages
- ARON, Raymond, Paix et guerre entre les nations, Paris Calmann-Lévy, 1962, 794 pages
- BEEVOR, Antony, La guerre d'Espagne, Paris, Calmann-Lévy, 2006, 681 pages
- BERNACKER, Walter, L Collectividades y revolucion social. El anarquismo en la guerra civil espanola, 1936-1939, Barcelone, Critica, 1982
- BENNASSAR, Bartolomé, La guerre d'Espagne et ses lendemains, Paris, Perrin, 2006, 550 pages
- BENNASSAR, Bartolomé, Un siècle d'or espagnol, Paris, Robert Laffont, 1982, 332 pages
- BERDAH, Jean-François, La démocratie assassinée. La République espagnole et les grandes puissances 1931-1939, Paris, Berg International, 2000, 451 pages
- BOLLOTEN, Burnett, The Spanish Civil War. Revolution and Counter-Revolution, Chapel Hill, The University of North Carolina Press: xxxii, 1074 pages
- BORKENAU, Franz, The Spanish Cockpit, Paris, Champ Libre, 2003, 303 pages
- BRADEMAS, John, Anarcosindicalismo y revolucion en Espana, Barcelone, Ariel, 1974, 295 pages
- BRÉGEON, Jean-Joël, Napoléon et la guerre d'Espagne, Paris, Éd. Perrin, 2009, 356 pages
- Gerald BRENAN, Le labyrinthe espagnol, Madrid, Ed Ibérico, 1943. 281 pages
- BROUÉ, Pierre et Émile TÉMINE, La révolution et la guerre d'Espagne, Paris, Minuit 1961, 542 pages
- CALLAHAN, William J, The Catholic Church in Spain (1875-1998), Washington D.C. Catholic University of America Press, 2000, 695 pages

CARR, Raymond. Spain 1808-1975, Oxford, Oxford History of Modern Europe, 1982, 842 pages

CARRERAS, Albert et TAFUNELL, Xavier, Historia economica de la Espana contemporanea, Barcelone, Critica, 2004, 535 pages

CASANOVA, Julian, ESPINOSA, Francisco, MORENO GOMEZ, Francisco et al, Morir, matar, sobrevivir. La violencia en la dictadura de Franco, Barcelone, Critica, 2002, 384 pages

CASTELLS, Andreu, Las Brigadas Internacionales en la Guerra de Espana, Barcelone, Ariel, 1974, 685 pages

CHALIAND, Gérard et Arnaud BLIN, (dir) Histoire du terrorisme, de l'Antiquité à Al quaida, Bayard, Paris, 2006, 718 pages

CLOT, André, L'Espagne musulmane, Paris, Éd. Perrin, 1999, 425 pages

COURTOIS, Stéphane, Nicolas WERTH, Jean-Louis PANNÉ, Andrzej PACZKOWSKI, Karel BARTOSEK et Jean-Louis MARGOLIN, Le livre noir du communisme, Paris, Robert Laffont, 1997, 1105 pages

DARMAN, Peter, Heroic Voices of the Spanish Civil War : Memories from the International Brigades, 2009, London: New Holland, 248 pages

DERBY, Mark, Kiwi companeros : New Zealand and the Spanish Civil War, Christchurch, N.Z.: Canterbury University Press, 2009, 264 pages

DERRIENNIC, Jean-Pierre, Les guerres civiles, Paris, Presses de sciences po, 2001, 281 pages

FERRO, Marc, Ils étaient sept hommes en guerre, Paris, Robert Laffont, 2007, 365 pages

FRASER, Ronald, Blood of Spain, trad Esp Recuerdalo tu y Recuerdalo a orale, 2 vol, Barcelone, Ed. Critica, 1981, 628 pages

GALLO, Max, Histoire de l'Espagne franquiste, Verviers, Marabout université, 1969, 490 pages

GODICHEAU, François, La guerre d'Espagne, république et révolution en Catalogne (1936-1939), Paris, Odile Jacob, 2004, 459 pages

GOMEZ-JORDANA SOUZA, Francisco Milicia y Diplomacia. Los diarios del conde de Jordana, 1936-1944, Burgos, 2002, 312 pages

GORDON, Sydney et Ted ALLAN, Docteur Bethune, Montréal, Éd. L'Étincelle, 1973, 313 pages

GRAY, Daniel, Homage to Caledonia : Scotland and the Spanish Civil War, Edinburgh: Luath, 2008, 223 pages

GUÉRIN, Daniel, Ni Dieu ni maître, Paris, La Découverte, 1999, 157 pages

HABECK, Mary R, RADOSH, Ronald et SEVOSTIANOV, Grigory, Spain betrayed- The Soviet Union in the Spanish Civil War, New Haven, Yale University Press, 2001, 537 pages

HALL, Christopher, 'Not just Orwell' : the Independent Labour Party Volunteers and the Spanish Civil War, L'Hospitalet de Llobregat: Warren & Pell. XII, 2009, 256 pages

HERMET, Guy, La guerre d'Espagne, Paris, Ed. du Seuil, 1989, 346 pages

HIDALGO SALAZAR, Ramon, La ayuda alemana a Espana. Legion Condor, Madrid, San Martin, 1975, 210 pages

HOBSBAWM, Éric J, L'Âge des extrêmes, histoire du court XXe siècle, Bruxelles, Complexes, 2005, 847 pages

IBARRURI, Dolores, Mémoires de la pasionaria, Paris, Julliard, 1964, 442 pages

JACKSON, Gabriel, The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939, Princeton, Princeton University press, 1972, 578 pages

JOHNSON, Gaynor, The International Context of the Spanish Civil War, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars. xvi, 2009, 194 pages

JULIA, Santos, (sous la dir. De) Victimas de la Guerre, Madrid, Temas de Hoy, 1999, 432 pages

KOESTLER, Arthur, Un testament espagnol, Paris, Albin Michel, 1939, 277 pages

LEVAL, Gaston, Espagne libertaire, 36-39, Paris, Ed. du monde libertaire, 1983, 402 pages

MADARIAGA, Mario Rosa de, Los Moros que trajo Franco..., Madrid, Martinez Roca, 2002, 300 pages

MALEFAKIS, Edward, Reforma agraria en Espana en el siglo XX, 1900-1936, Madrid, Siglo XXI, 1975, 523 pages

MALRAUX, André, L'espoir, Paris, Gallimard, 1937, 594 pages

MICHAL, Bernard, (dir.) La guerre d'Espagne, Ed. Crémille, Genève, 1970, 614 pages

MIQUEL, Pierre, Les anarchistes, Paris, Albin Michel, 2002, 328 pages

MOLINA FRANCO, Lucas et Jose M. MANRIQUE GARCÍA, Soldiers of von Thoma : Legion Condor Ground Forces in the Spanish Civil War, Atglen, PA: Schiffer Pub. Ltd., 2008, 245 pages

NOURRY, Philippe, Francisco Franco, la conquête du pouvoir, Paris, Denoël, 1975, 560 pages

ORWELL, George, Catalogne libre, Paris, Gallimard, 1976, 314 pages

OTHEN, Christopher, Franco's International Brigades : Foreign Volunteers and Fascist Dictators in the Spanish Civil War, London, Reportage Press., 2008, 254 pages

PALACIO, Leo, La Maldonne espagnole, Toulouse, Éd. Privat, Bibl. Hist, 1986, 496 pages

PATTERSON, Ian, Guernica, Mayenne, Ed. Héloïse d'Ormesson, 2007, 188 pages

PAYNE, Stanley G, Franco and Hitler : Spain, Germany, and World War II, New Haven: Yale University Press, viii, 2008, 328 p.,

PAYNE, Stanley G, Facism in Spain, 1933-1977, Madison, Wisconsin Univer. Press, 1999, 601 pages

PEIRATS, José, Les Anarchistes espagnols. Révolution de 1936 et luttes de toujours, Toulouse, Repères Silena, 1989, 331 pages

PEREZ, Joseph, Histoire d'Espagne, Paris, Fayard, 1996, 921 pages

PRESTON, Paul, Franco. A Biography, Londres, Harpers Collins Publishers, 1993, 1024 pages

- PRESTON, Paul, We Saw Spain die : Foreign Correspondents in the Spanish Civil War, London: Constable, 2009, 525 pages
- PROST, Antoine et Jay WINTER. Penser la Grande Guerre. Un essai historiographique, Paris, Seuil, Coll. « Point Histoire », 2004, 304 pages,
- ROSENSTONE, Robert A, Crusade of the Left : the Lincoln Battalion in the Spanish Civil War, New Brunswick: Transaction Publishers, 2009, 418 pages
- ROUSSO, Henry, Le Syndrome de Vichy, Paris, éd. du Seuil, Coll. « Point Histoire », 1987, 416 pages
- RUIZ, Julius, Franco's Justice : Repression in Madrid after the Spanish Civil War. Oxford: Clarendon Press, 2009, 257 pages
- RYBALKINE, Youri, Operatsiya « X » : Sovetskaya voennaya pomochtch respublikanskoi ispanii, 1936-1939, Moscou, 2000, 468 pages
- SALAS LARRAZABAL, Ramon, Los datos exactos de la Guerra civil, Madrid, Rioduero, 1985, 310 pages
- SALAS LARRAZABAL, Ramon et Jesus Maria, Historia general de la Guerra de Espana, Madrid, Rialp, 1986, 435 pages
- SOLANO, Wilebaldo, Le POUM: revolution dans la guerre d'Espagne, Paris, Ed. Syllepse, 2002, 336 pages
- STRADLING, Robert A, Your Children Will Be Next : Bombing and Propaganda in the Spanish Civil War, 1936-1939, Cardiff: University of Wales Press, 2008, 315 pages
- STRONGOS, Paul Philipou, Spanish Thermopylae : Cypriot Volunteers in the Spanish Civil War, 1936-39, Hospitalet de Llobregat: Warren & Pell, 2009, 310 pages
- SOUTHWORTH, Herbert Rutledge, Le mythe de la croisade de Franco, Paris, Ruedo Ibérico, 1964, 327 pages
- TAMAMES, Ramon, Historia de Espana, t. VII : La Republica. La Era de Franco, Madrid, Ed. Alfaguara, 623 pages
- THOMAS, Hugh, La guerre d'Espagne. Paris, Robert Laffont, 1996, 1026 pages
- THOMAS, Hugh, La traite des noirs, 1440-1870, Paris, Robert Laffont, 1997, 1037 pages

THOMAS, Joan Maria, Roosevelt and Franco During the Second World War : from the Spanish Civil War to Pearl Harbor, New York, Palgrave Macmillan. 2008, 272 pages

THIRY, Jean, La Guerre d'Espagne, Paris, Berder-Levrault, 1965, 353 pages

TROTSKI, Léon, La Révolution espagnole, Paris, Minuit, 1975, 511 pages

VILAR, Pierre, La guerre d'Espagne, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je? », 2007, 125 pages

WOLF, Éric, Les guerres paysannes au XXe siècle, Paris, Maspero, 1974, 310 pages

ZUGAZAGOITA, Julian, Guerra y vicisitudes de los espanoles, Paris, Liberia espanole, 1968,

Sites internet

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-français/spanish%20civil%20war>

<http://fr.m.wikipedia.org/>

<http://www4.fnac.com/Bartolome-Bennassar/ia306#Biography>

<http://www.antonybeevor.com/biography/biography.htm>

<http://www.babelio.com/auteur/Hugh-Thomas/34036>

http://www.puf.com/wiki/Auteur:Guy_Hermet

http://www.carre-rouge.org/IMG/pdf/J-_Broue_CR_Mise_en_page_1.pdf

<http://www.bibliomonde.com/auteur/emile-temime-1640.html>

<http://www.guardian.co.uk/education/2010/aug/12/hugh-thomas-obituary>

<http://www.guardian.co.uk/news/2003/sep/17/guardianobituaries.france/print>

<http://www.albavolunteer.org/2010/08/%E2%80%9Cnegrin-was-right-%E2%80%9D-an-interview-with-gabriel-jackson/>

<http://www.liberation.fr/livres/0101329125-bartolome-bennassar-les-historiens-sont-un-peu-jaloux>

<http://www.guardian.co.uk/education/2010/aug/12/hugh-thomas-obituary>

Articles

Serge BUJ, «Antony Beevor, La Guerre d'Espagne», Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, [en ligne], 102|2007, mise en ligne le 22 juin 2009, URL : <http://chrhc.revues.org/index289.html>

Manex Goyhenetche, « Pierre Vilar », *Lapurdum* [En ligne], 8 | 2003, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 24 juin 2011. URL : <http://lapurdum.revues.org/1106>

Annexe

Notices biographiques des noms cités

Niceto Alcala-Zamora (1877-1949). De formation juridique, Zamora aura une longue carrière politique qui évoluera au gré des événements que vivra l'Espagne en ces temps chargés. À la fois libéral et monarchiste, il prendra pourtant le parti de la République en 1930, après s'être opposé au coup d'État de Primo de Rivera (1923). Il deviendra d'ailleurs le premier président de la IIe république en décembre 1931, après avoir assumé pendant quelques mois la direction du Gouvernement. Il le restera jusqu'à la victoire du Front populaire (février 1936), mais en sera exclu en raison de sa décision de dissoudre les *Cortes* plutôt que de confier le pouvoir à la CEDA. De la Scandinavie où il est au moment où éclate la guerre civile, il gagnera la France qu'il quittera en 1942 pour s'installer en Argentine où il mourra le 18 février 1949.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Manuel Azana (1880-1940). Important leader de la scène politique espagnole qu'il fréquente dès son jeune âge. Azana est président du Conseil à deux reprises (oct. 1931 à oct. 1933 et février à mai 1936) et président de la IIe république (mai 1936 à février 1939). Issu de l'opposition républicaine, il critique la dictature de Miguel Primo de Rivera. Comme chef du Gouvernement en 1931, il est à l'origine de nombreuses réformes majeures. Azana perd le pouvoir en 1933 mais le retrouve comme chef du Front populaire en février 1936. Accédant à la présidence de la République en mai 1936, son pouvoir devient plutôt symbolique. C'est de Barcelone où il s'était réfugié dès l'été 1936 qu'il quittera l'Espagne en février 1939 pour gagner Montauban, en France, où il mourra le 3 novembre, à 60 ans.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Julian Besteiro(1870-1940). Personnage politique de la gauche socialiste, élu député de Madrid aux *Cortes*, Besteiro deviendra président du PSOE et de l'UGT. Partisan de la gauche modérée, il luttera contre la mainmise du Parti communiste sur le Gouvernement du Front populaire. Besteiro refusa de quitter l'Espagne après la victoire de Franco, estimant que sa place était parmi les siens. Traduit en cour martiale, il sera condamné à 30 ans de prison où il mourut le 27 septembre 1940.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Norman Bethune (1879-1939). Né à Gravenhurst, au nord de Toronto, il est Brancardier en Belgique durant la Première Guerre mondiale où il développe les techniques qu'il utilisera durant la Guerre civile espagnole. Il se joint officiellement au Parti communiste au cours de l'hiver 1935 et quitte le pays pour l'Espagne qui est, en 1936, au bord de la guerre civile. Il met ainsi sur pied une banque de sang près du front et organise un service mobile de transfusion sanguine, le premier du genre. Norman Bethune revient au Canada en 1937 et est accueilli en héros. Il réunit une équipe médicale et quitte le Canada pour rejoindre la 8e armée de campagne dans la région frontalière de Shanxi-Hobei en Chine. C'est pendant qu'il opère un soldat que Bethune se coupe le doigt. Étant déjà affaibli, il contracte une septicémie et meurt de ses blessures le 12 novembre 1939.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Luis Bolin (1897-1969). Né à Malaga, Bolin servira comme attaché de presse à l'ambassade d'Espagne en Angleterre (1920), puis comme correspondant du journal ABC,

à Londres. Actif auprès de Franco dès juillet 1936, il en deviendra le responsable des communications. Deviendra ministre du Tourisme en 1938.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Miguel Caballenas Ferrer (1872-1938). Militaire d'abord fidèle à la République, il sera nommé chef de la garnison à Saragosse par le Gouvernement Azana. Il se ralliera, dès juillet 1936, aux insurgés, assumant la présidence de la Junte de Défense Nationale, mais sera finalement démis par Franco en raison de son opposition à la promotion de ce dernier à la fonction de généralissime.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Francisco Largo Caballero (1869-1946). Après une enfance difficile, il travaille très jeune dans le bâtiment. Dès l'âge de 19 ans, il joint les rangs de l'*Union General de Trabajadores* (UGT) et du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol (PSOE) 6 ans plus tard. Incarcéré après sa participation aux grèves de 1917, son élection aux *Cortes* lui permet d'obtenir une libération plus rapide. Président de l'UGT, il participe au Gouvernement de Primo de Rivera. Figure de proue du Pacte de San Sebastian d'août 1930 qui pousse la monarchie à quitter le pays, il devient ministre du Travail dans le Gouvernement de Alcala Zamora. Son discours se radicalise. Il devient le « Lénine espagnol » jusqu'à son incarcération après que la tentative de révolution de 1934, qu'il a appuyée, échoue. Il accepte de participer au Front populaire de Manuel Azana qui remporte les élections de février 1936. Critique du Gouvernement Giral lors du déclenchement de la guerre, il prend la tête de celui-ci en septembre 1936. Sa nomination permet aux membres plus radicaux des Républicains de participer au pouvoir. Il choisit de mettre de côté la

révolution sociale et de se concentrer sur la guerre à gagner. Affrontant l'influence communiste, Caballero quitte le Gouvernement en mai 1937 à la suite des affrontements de Barcelone. Il meurt en 1946 à Paris après avoir survécu à l'exil, la Seconde Guerre mondiale et Dachau.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Santiago Carillo (1915-). Élevé dans le sérail socialiste, il sera une figure importante des Jeunesses socialistes dont il deviendra le secrétaire-général en 1934. Membre du PSOE, éditeur du journal du parti (*Renovacion*), il appuie l'aile gauche de sa formation et son leader Caballero. Arrêté en raison de son soutien à la révolte des Asturies (octobre 1934), puis emprisonné à Madrid, il sera libéré à la victoire du Front populaire. Carillo deviendra un agent actif du Komintern en Espagne. Après la chute du gouvernement républicain, il quittera l'Espagne et vivra en exil pendant 38 ans. Carillo reviendra au pays à la mort de Franco et poursuivra sa carrière politique au sein du Parti Communiste Espagnol dont il sera le secrétaire-général de 1960 à 1982.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Segismundo Casado (1893-1968). Militaire à la tête des troupes républicaines en zone centrale, Casado tentera, avec Besteiro, de mettre sur pied une Junte de Défense nationale anti-Negrin. Sa tentative de négociation de paix avec Franco échouera. Il s'échappera vers l'Angleterre où il vécut jusqu'à son retour en Espagne peu avant sa mort en 1968.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Santiago Casares Quiroga (1884-1950). Personnage politique qui a occupé divers postes de ministre entre 1931 et 1936 (Marine, Intérieur) pour accéder au poste de

premier ministre avec la victoire du Front populaire. Il démissionnera le 17 juillet 1936. Après la chute de la Catalogne, Quiroga se réfugiera en France où il mourra le 17 février 1950.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Lluís Companys (1882-1940). Avocat, journaliste, homme politique, Companys fut une figure de proue du nationalisme catalan. Militant activement au sein de divers mouvements politiques, proche des syndicats, il sera arrêté une quinzaine de fois en raison de son activisme politique tant sur le plan municipal (Barcelone) qu'à l'Assemblée législative. Companys occupera diverses fonctions politiques jusqu'à assumer la présidence de la *Generalitat* à partir du 1^{er} janvier 1934 qu'il détiendra jusqu'en 1940. Il aura entre temps proclamé l'autonomie de la Catalogne, ce qui lui vaudra la prison, le mouvement ayant échoué. Il sera libéré avec l'élection du Front populaire. Après la victoire de Franco, Companys se réfugie en France, mais dénoncé par la Gestapo, il fut déporté en Espagne, jugé et fusillé le 15 octobre 1940.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Fal Conde (1894-1975). Juriste, professeur, leader carliste, catholique intégriste, Fal Conde fraie avec les mouvements conservateurs d'extrême-droite. À la tête du mouvement carliste en 1934 qui revêt un caractère paramilitaire avec ses *requetes*, Fal Conde participera aux préparatifs des événements de juillet 1936 et jouera un rôle important au sein des forces nationalistes pendant la guerre.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Faupel, Wilhelm (1873-1945). Commandant d'un corps d'armée et organisateur du *Frei Korps* durant la Première Guerre mondiale, il s'est chargé de la réorganisation des armées argentine et péruvienne durant les années 20 ce qui lui permet d'acquérir la langue espagnole. Tout au long de son séjour en Espagne, il n'obtint jamais la sympathie des généraux espagnols, ni du ministre allemand des Affaires étrangères. Profondément anticléréal et détestant l'aristocratie espagnole, il encourage fortement l'essor de la Phalange. Remplacé pour s'être justement trop rapproché de l'organisation. Il se suicide en 1945 quand les Soviétiques entrent dans Berlin.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Francisco Bahamonde Franco (1892-1975). Né le 4 décembre 1892 à El Ferrol dans une famille possédant une grande tradition militaire, Francisco Bahamonde Franco gradue de l'Académie militaire de Tolède en 1910 et est en poste au Maroc dès 1913. Major en 1917, il joint les rangs de la Légion étrangère en 1920 au côté de Millan Astray qu'il remplace en 1923 comme commandant. Il se marie en octobre de la même année à Carmen Polo, fille d'un riche commerçant. En 1925, il dirige les troupes espagnoles qui défont, accompagnées des Français, les forces d'Abd-el-Krim, leader des rebelles du Rif, ce qui lui permet de devenir, en 1926, le plus jeune général d'Europe. Il donne son appui à la dictature de Primo de Rivera mais se joint à la République en 1931. Ses positions traditionnalistes et monarchistes le forcent à s'éloigner de la scène politique jusqu'en 1934 où il intervient, avec des troupes marocaines, pour réprimer la révolte des Asturies. Il devient par la suite chef d'état-major de l'Armée espagnole. La victoire du Front populaire en février 1936 cause son transfert aux Îles Canaries où il est nommé gouverneur. Franco adhère tardivement à l'insurrection qui éclate en juillet 1936, il prend

les commandes de l'Armée d'Afrique. À la fin septembre, les insurgés le choisissent comme chef. Dès lors s'amorce pour Franco une longue et prudente mais très efficace purge de tous ceux qui peuvent possiblement lui faire de l'ombre. Ce processus se clôt lors de l'unification de la phalange et du mouvement carliste en avril 1937. Après sa victoire, Franco instaure un système policier répressif qui fait plus de 200 000 morts jusqu'en 1944. Son pays demeure neutre durant la Deuxième Guerre mondiale, il se rallie aux Alliés après la défaite allemande à Stalingrad. Franco parvient à se maintenir au pouvoir en affirmant son anti-communisme virulent, ce qui rassure les États-Unis. En 1969, il annonce qu'après sa mort, le roi Juan Carlos le remplacera à la tête de l'État. Il décède en 1975.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Manuel Goded (1882-1936). Militaire espagnol, né à San Juan (Porto Rico), alors colonie espagnole. Il gagne rapidement ses galons, devenant capitaine à 25 ans. Goded participe à la guerre du Rif, restaure l'honneur espagnol blessé à Annual en 1921 et récupère le territoire échappé aux mains d'Abd-el-Krim. À la fin de la guerre du Rif, Goded deviendra le chef de l'Armée d'Afrique. C'est au moment de la révolte des Asturies en 1934 qu'il gagnera la confiance de Franco. Goded sera exilé aux Baléares après la victoire du Front populaire parce qu'il est suspect de rébellion. Après le putsch de juillet 1936, Goded prend le chemin de la Catalogne. Il sera capturé et fusillé à Montjuïc le 12 août 1936.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Francisco Gomez-Jordana (1877-1944). Militaire initié jeune au combat lors de la Guerre de Cuba (1896). Collaborateur de Primo de Rivera, il deviendra haut-commissaire au Maroc de 1915 à 1919. Avec l'arrivée de la République, il tombera en disgrâce et sera même exclu un temps de l'armée qu'il réintégrera plus tard en 1934. Deviendra un collaborateur de premier plan de Franco, accédant au poste de ministre des Affaires étrangères et de vice-président du gouvernement dans le premier Gouvernement franquiste en février 1938, après avoir présidé la junte technique en 1937.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Manuel Hedilla (1902-1970). Ouvrier mécanicien, Hedilla fit rapidement ses classes au sein de la Phalange qu'il intégra en 1934 pour en prendre la tête en 1936 au moment de l'emprisonnement de Jose Antonio. Minée de l'intérieur en raison des dissensions entre diverses tendances, la Phalange sera fusionnée avec les Carlistes par Franco, Hedilla devant hériter du Secrétariat du nouveau parti, base du futur Mouvement national. Il refusera cependant cette fusion ce qui lui vaudra une condamnation à mort pour tentative de coup d'état contre Franco. Sentence commuée en emprisonnement à vie, Hedilla fut libéré en 1947 mais jamais réhabilité par le régime franquiste.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Abd el-Krim (1882-1963) est le leader berbère du Rif, une région au nord du Maroc. Élevé en partie dans la société espagnole, il travaille comme traducteur avant de devenir journaliste de 1906 à 1915. Abd el-Krim est incarcéré par les Espagnols durant la guerre pour activités anticoloniales.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-français/spanish%20civil%20war>

Alejandro Lerroux (1867-1949). Journaliste et homme politique né à Cordoue le 4 mars 1867, Lerroux jouira d'une longue carrière politique entre 1901 et 1936, jusqu'au début de la guerre civile. Carrière entrecoupée de plusieurs exils, en raison notamment de ses positions radicales. Élu député à plusieurs reprises, il deviendra en 1931 ministre d'état dans le Gouvernement Azana jusqu'à en prendre la direction en 1933, recrutant quelques ministres issus de la droite (CEDA) qui avait remporté les élections. Mêlé à plusieurs scandales, il ne sera pas réélu en février 1936. Dès le déclenchement de la guerre civile, Lerroux gagne le Portugal d'où il reviendra en 1947. Il s'éteint à Madrid le 25 juin 1949.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-français/spanish%20civil%20war>

Juan March Ordinas est un financier espagnol qui a déjà flirté avec la République. Fut même un temps député. Il sera cependant un bailleur de fonds important de Franco, au moment de la rébellion.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-français/spanish%20civil%20war>

Jose Miaja (1878-1958). Militaire espagnol né dans les Asturies. Il devient Général en 1936 après avoir fait l'essentiel de sa carrière militaire au Maroc, il supporte la République et prend charge de la défense de Madrid à l'automne 1936 où il joint les rangs des communistes. Fort de son succès, il devient, en avril 1938 le commandant de la

zone est et sud de l'Espagne républicaine. Concerné par la situation désastreuse de l'Armée républicaine il choisit de supporter Casado et Besteiro lors de leur rébellion contre Negrin. Il parvient à émigrer au Mexique peu de temps avant la victoire de Franco.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Jose Millan-Astray (1879-1954). Militaire espagnol dont une bonne partie de la carrière s'est déroulée au Maroc. Fondateur de la Légion en 1920 au sein de laquelle se retrouvera Franco. Millan-Astray sera un membre actif de la rébellion en 1936 et tout au cours de la guerre civile. C'est à lui que revient la paternité du cri de ralliement franquiste "Viva la muerte!". Il meurt à Madrid le 1^{er} janvier 1954.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Juan Modesto (1906-1969). Ce militaire espagnol joint les rangs des communistes en 1933, il fait partie du noyau de fidèle qui participe à la naissance de la cinquième colonne. Commandant de celle-ci à partir d'octobre 1936, il joue un rôle important dans la plupart des batailles par la suite. Promu Général en mars 1938, il commande l'armée de l'Èbre lors de l'affrontement majeur. Il parvient à quitter pour l'Amérique Latine et rejoint finalement la Tchécoslovaquie d'où il publie son autobiographie, l'année de sa mort.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Emilio Mola (1887-1937). Né à Cuba, fils de militaire, Mola s'engage dans cette voie très jeune (16 ans). Populaire, charismatique, il aura une carrière de premier plan après avoir fait ses classes au Maroc. Devient général à 40 ans. Avec l'avènement de la IIe république, Mola doit s'exiler au Maroc d'où il sera rappelé au printemps 1936 pour

devenir gouverneur militaire de Pampelune. Mais Mola complotait avec d'autres généraux pour renverser le Front populaire. Le 23 juillet 1936 se forme la Junte de Défense Nationale et Mola prend la direction de l'Armée nationaliste, remplacé dès septembre par Franco. Mola périt dans un accident d'avion le 3 juin 1937, un peu moins d'un an après celui de Sanjurjo.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Juan Negrin (1892-1956). Issu de la bourgeoisie, Negrin est un scientifique de grande renommée. Physiologue, professeur d'université, membre du Parti socialiste, Negrin sera appelé à des fonctions ministérielles par le Front populaire, comme ministre des Finances puis Premier ministre. À l'origine notamment de batailles militaires désastreuses (Brunete, Teruel, Èbre). Negrin assumait un temps la direction du Gouvernement en exil. Il meurt à Paris le 12 novembre 1956.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Andres Nin (1892-1937). Figure de proue de la gauche révolutionnaire espagnole, personnage politique, syndicaliste, activiste, secrétaire de la CNT en 1919. À partir de 1921, il vit à Moscou qu'il doit quitter en 1930, trop proche de Trotski avec lequel il rompra par ailleurs en raison de désaccords stratégiques. Nin formera le POUM en 1935. Les inimitiés qu'il s'est forgées avec Moscou lui seront fatales puisqu'il sera assassiné à Madrid en 1937, sur l'ordre des Soviétiques.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Indalecio Prieto (1883-1962). Né à Bilbao le 30 avril 1883. Dès l'âge de 16 ans, il milite au sein du Parti socialiste auquel il sera fidèle jusqu'à sa mort, en exil au Mexique. Élu

dès 1911, Prieto participera à toutes les péripéties que vivra l'Espagne de ces années-là. Il s'opposera notamment à la dictature de Primo de Rivera. Débutera alors sa rivalité avec Caballero qui durera jusqu'en septembre 1936. Prieto occupera divers postes ministériels (Finances dans le gouvernement Zamora, Travaux publics sous Azana). Favorable à la création du Front populaire, il espérait en devenir Premier ministre, mais n'eut pas l'appui de Caballero. Il remplira cependant d'autres fonctions ministérielles entre 1936 et 1938. Avec la victoire de Franco, Prieto s'enfuit au Mexique où il mourra le 2 février 1962.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

José Antonio Primo de Rivera (1903-1936). Avocat, fils du dictateur Miguel et frère de Pilar, José Antonio sera le fondateur de la Phalange en 1933, regroupement de droite fasciste alors que lui-même aura des amitiés à gauche. Battue aux élections de 1936 (0,7% du vote), la Phalange sera mise hors-la-loi. Arrêté en juin 1936, José Antonio sera condamné à mort par un tribunal populaire, pour avoir donné son appui aux insurgés. Il sera exécuté le 20 novembre 1936, devenant ainsi le premier martyr du franquisme.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Miguel Primo de Rivera (1870-1930). Né en 1870 à Jerez. Il joint l'Armée et participe aux guerres coloniales à Cuba, aux Philippines et au Maroc. Il poursuit une progression constante et obtient, après la Première Guerre mondiale, plusieurs postes prestigieux. Aidé des militaires et avec l'appui du roi, Primo de Rivera mène un *pronunciamento* en septembre 1923. Son règne est ponctué de déceptions mais aussi de percées étonnantes. Il finit par perdre l'appui des militaires et démissionne en janvier 1930, il meurt trois mois plus tard. Son fils, José Antonio Primo de Rivera, est le fondateur de la Phalange.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Pilar Primo de Rivera (1907-1991). Fille de Miguel et sœur de Jose Antonio dont elle fut très proche, Pilar dirigea la section féminine de la Phalange, fondée en juin 1934 et qui comptera jusqu'à 50 000 membres en 1937, elle est affectée à différentes fonctions. Franco la confirmera dans son poste au moment de la fusion avec les Carlistes. Très active lors de la Deuxième Guerre mondiale, la section féminine assistera les volontaires espagnols sur le front de l'Est. Elle mourra le 17 mars 1991.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Gonzalo Queipo de Llano (1875-1951). Militaire formé au combat à Cuba et au Maroc, son indépendance d'esprit lui vaudra la prison puis son exclusion de l'Armée en 1928 par Primo de Rivera et sa fuite au Portugal. Nommé chef d'état-major du président Zamora, il prend le parti de la République. Plus tard, Queipo de Llano soutiendra le Front populaire, mais en critiquera certaines politiques, ce qui le fera rejoindre le camp des insurgés. À la fin de la guerre civile, il prendra le commandement militaire de la ville de Séville. Il meurt le 9 mars 1951.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Gil Robles (1898-1980). Personnage politique de la droite, conservateur, partisan de la dictature de Primo de Rivera, il sera élu député en 1931. Il fonde la CEDA en 1933 et remporte les législatives la même année, sans pouvoir cependant pour former le gouvernement, en raison de la pression des partis de gauche. Ministre de la Guerre (mai 1935), il provoque la dissolution des *Cortes* en revendiquant la présidence du Conseil. Regroupant toute la droite (sauf la Phalange) sous un Front national, Gil Robles perdra les élections (février 1936). Au moment du putsch des généraux en juillet de la même année, Gil Robles prend parti pour la rébellion, sans réussir pour autant à s'imposer aux militaires. Avec la dissolution de la CEDA en avril 1937, Gil Robles perdit de son

ascendant. Parti en exil, il tentera des retours par la suite, sans grand succès. Il mourra à Madrid le 14 septembre 1980.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Vincente Rojo (1894-1966). Major dans l'Armée espagnole, Rojo se rallie au Front populaire et sera conscrit à la défense de Madrid. Deviendra général en 1938. À la victoire de Franco, il s'exila en Amérique latine et ne pourra revenir en Espagne qu'en 1958.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

José Sanjurjo (1872-1936). Militaire de carrière ayant longtemps servi au Maroc, il prend parti pour Miguel Primo de Rivera et soutient sa dictature. En 1928, Sanjurjo dirige la Garde civile. À l'avènement de la IIe république, il sera le premier haut gradé à s'y rallier, mais contestera, notamment, les réformes militaires, du Gouvernement Azana au point de fomenter un coup d'état (Sanjurjada) qui échouera. Condamné à mort, il verra sa peine commuée puis devra s'exiler à Estoril en 1934. Élément actif du complot pour renverser le Front populaire, il devait en assumer le commandement militaire, mais périra dans un accident d'avion le 20 juillet 1936, en vol vers l'Espagne.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

José Calvo Sotelo (1893-1936). Personnage politique conservateur, ministre des Finances sous la dictature de Primo de Rivera, Sotelo sera forcé à l'exil à la chute de ce dernier. Amnistié en 1934, il deviendra une figure marquante de la droite politique, partisan de l'Allemagne et de l'Italie. Critique du Front populaire, Sotelo mourra assassiné

par des amis de Castillo, un socialiste qui venait de subir le même sort aux mains de phalangistes. C'était le 13 juillet 1936, quelques jours avant l'insurrection.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Serrano Suner (1901- 2003). Juriste, Suner côtoiera José Antonio Primo de Rivera dont il devint l'ami pendant ses études de droit à Madrid. Fasciste convaincu, germanophile, il deviendra un personnage politique important dans les premières années du régime Franco dont il était le beau-frère. Auparavant élu député aux *Cortes* en 1933, il occupera diverses fonctions ministérielles (Intérieur, Propagande, Affaires étrangères entre autre) entre 1938 et 1942, tout en dirigeant la Phalange. Après 1942, il prend ses distances de Franco avec qui il aura des dissensions sur l'évolution du régime. Quittant la vie politique en 1947, il poursuivra une longue carrière juridique.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Josep Trueta i Raspall (1897–1977). Chef de la traumatologie pour la ville de Barcelone durant la Guerre civile, il est forcé de quitter le pays la fin de celle-ci, puisque identifié au camp nationaliste. Exilé en Angleterre, ses méthodes de traitement pour les plaies ouvertes et les fractures permirent d'améliorer le bilan des victimes durant la Deuxième Guerre mondiale. Militant et écrivain, il forma un groupe d'exilés catalans qui dénonçait les agissements de Franco. Il est l'auteur de *The Spirit of Catalonia*, un livre qui présente l'histoire de la région au public anglais. Il retourna en Catalogne en 1966.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Jose Enrique Varela (1891-1951). Général de l'Armée nationaliste et militaire d'obédience carliste. Vainqueur de l'Alcazar à Tolède. Varela sera ministre de l'Armée de 1939 à 1942.

<http://www.wikipedia.org>

<http://dictionnaire.reverso.net/anglais-francais/spanish%20civil%20war>

Alvarez del Vayo (1891-1974). Journaliste, membre du PSOE, del Vayo devient ministre des Affaires étrangères, sous le Gouvernement de Caballero, en septembre 1936. À ce titre, il cherche activement de l'aide extérieure pour l'Armée républicaine. Il convaincra Staline de fournir de l'aide militaire dès octobre 1936. Trop acoquiné aux Soviétiques au goût de Caballero, il perdit son poste en mai 1937, mais le retrouvera sous Negrin en avril 1938. Il tenta sans succès de convaincre Chamberlain d'agir en médiateur entre les parties en guerre. À la fin de la guerre, il émigra aux États-Unis où il mourut à New York en 1974.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Juan Yagüe (1891-1952). Carrière militaire entreprise très tôt (16 ans), Yagüe côtoiera Franco comme cadet. Il servira longtemps au Maroc. Phalangiste de la première heure, il sera partie prenante du complot contre le Front populaire, au départ du Maroc, participant activement à la marche militaire des insurgés vers Madrid. Le "boucher de Badajoz" comme on l'a surnommé jouera un rôle majeur dans la bataille de l'Èbre. Promu général en mars 1939, puis ministre de l'Air (août 1939-juin 1940), mais critique de Franco, Yagüe en subira les foudres. Renvoyé dans son village, il mourra en 1952.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

Organisations :

FAI *Federacion Anarquista Ibérica*, Fédération Anarchiste Ibérique. La FAI est un regroupement clandestin des plus importants leaders de la CNT. Fondé en 1927, elle est à l'origine de plusieurs tentatives d'assassinats ratées contre le roi Alfonso, des soulèvements (Casas Viesas, Saragosse et les Asturies) et est responsable de la mort de près de 150 phalangistes. Dès le soulèvement des Généraux, la FAI se rapproche de la CNT pour mener la lutte ouvrière. C'est durant la révolte de mai 1937 que la FAI voit son influence faiblir considérablement.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

CEDA *Confederacion Espanola de Derechas Autonomas* Confédération Espagnole des Droites Autonomes. La CEDA est un parti politique, fondé par Gil Roblès, fédérant plusieurs partis ou groupements de droite. Parti d'obédience fasciste, monarchiste et conservatrice. Vainqueur aux élections législatives de 1933, la CEDA et son chef n'héritèrent cependant pas de la gouverne du pays, sous pression de la gauche qui menaçait le pays d'insurrection. Quelques ministres cédistes y participèrent toutefois et l'on assista à plusieurs rappels des réformes d'Azana. À la suite de la dissolution des *Cortes* en 1936, on assiste à la victoire du Front populaire qui pose des gestes politiques (autonomie de la Catalogne, interdiction de mouvements politiques dont la Phalange) et procède à des réformes qui éloignent la CEDA de la scène parlementaire. Avec la rébellion de juillet 1936, la CEDA se range du côté des insurgés et se fonda, à sa dissolution en avril 1937, dans le Mouvement national de Franco

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

CNT *Confederacion Nacional del Trabajo*, Confédération Nationale du Travail.

Organisation anarcho-syndicaliste formée en 1911 à Barcelone, la CNT est l'union des forces ouvrières et paysannes qui regroupe les travailleurs exclus des autres organisations syndicales socialistes et autres. C'est ce qui explique son idéologie nettement plus radicale, la CNT croit que seule la révolution peut venir à bout du capitalisme, aucun compromis n'est acceptable, pas même la démocratie. Mise hors-la-loi en 1921 par Miguel Primo de Rivera, elle adopte une approche davantage clandestine, ce qui amène à la création de la FAI (voir note). Avec le départ du roi en 1931, la CNT retrouve son statut légal et collabore avec la Deuxième République. Aux premières loges de l'affrontement qui précède la Guerre civile, la CNT forme le Comité des milices antifascistes de Barcelone en compagnie de la FAI. Très influente, la CNT perd graduellement son importance au profit du Parti communiste. Cette lutte se termine en mai 1937 à Barcelone. Par la suite, la répression est de plus en plus intransigeante à l'égard des anarchistes.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

JONS *Juntas de Ofensiva Nacional-sindicalista*, Union d'offensive national-syndicaliste. Fondée en octobre 1931, la JONS est au départ une petite organisation qui prendra de l'expansion en 1933 avec la mise sur pied d'unions commerciales et s'étendra à tout le pays. Fusionnant avec la Phalange, elle fournira plus tard la base du Mouvement national, parti politique unique du régime franquiste, mouvement dissout vers la fin des années 1970.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/>

